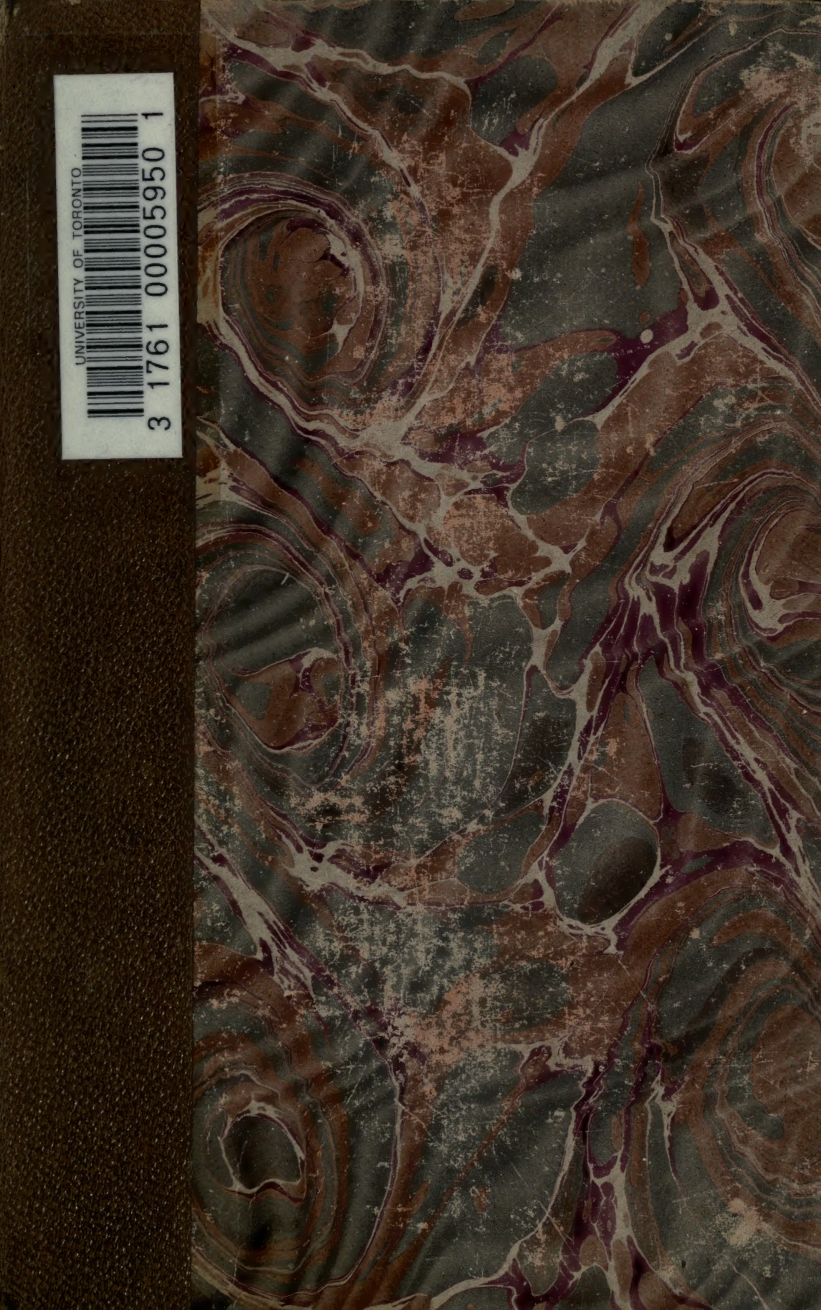
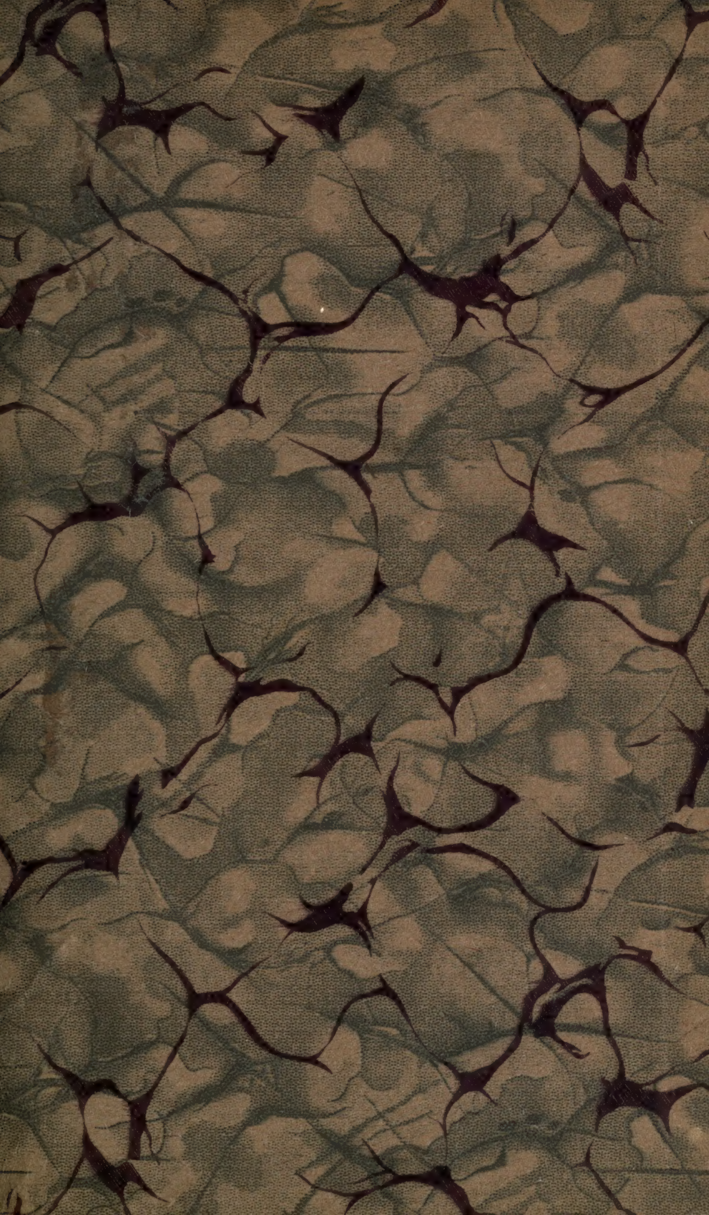
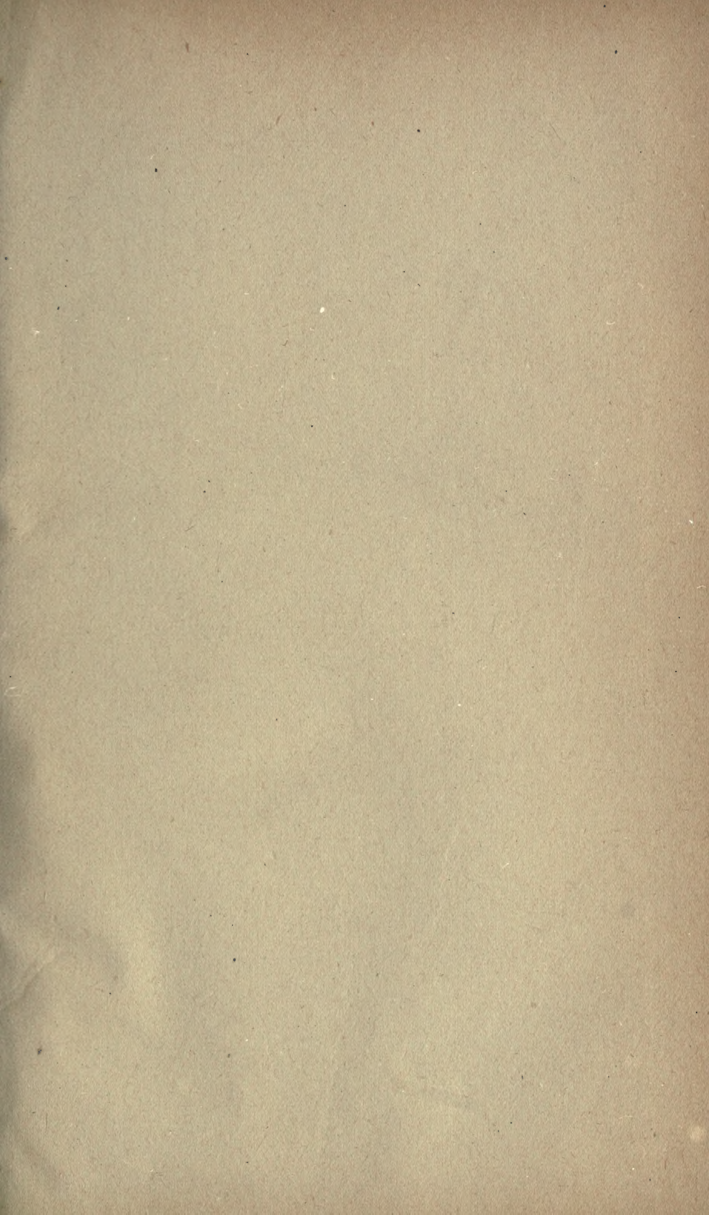
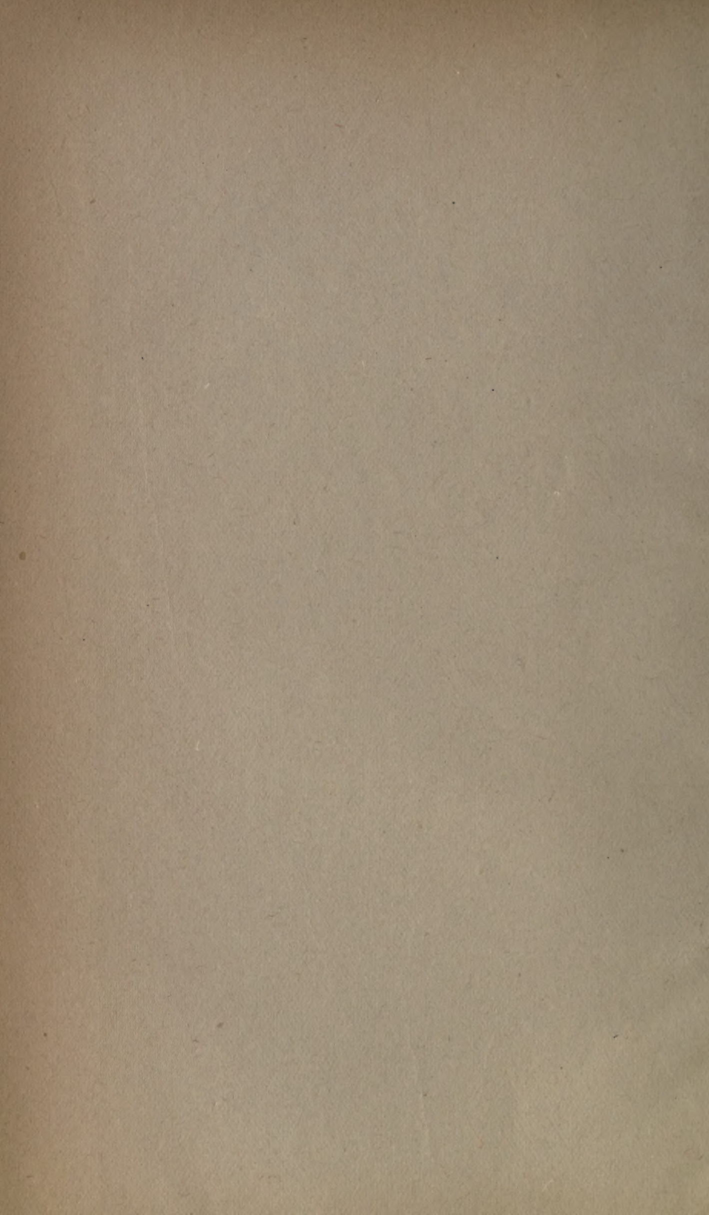
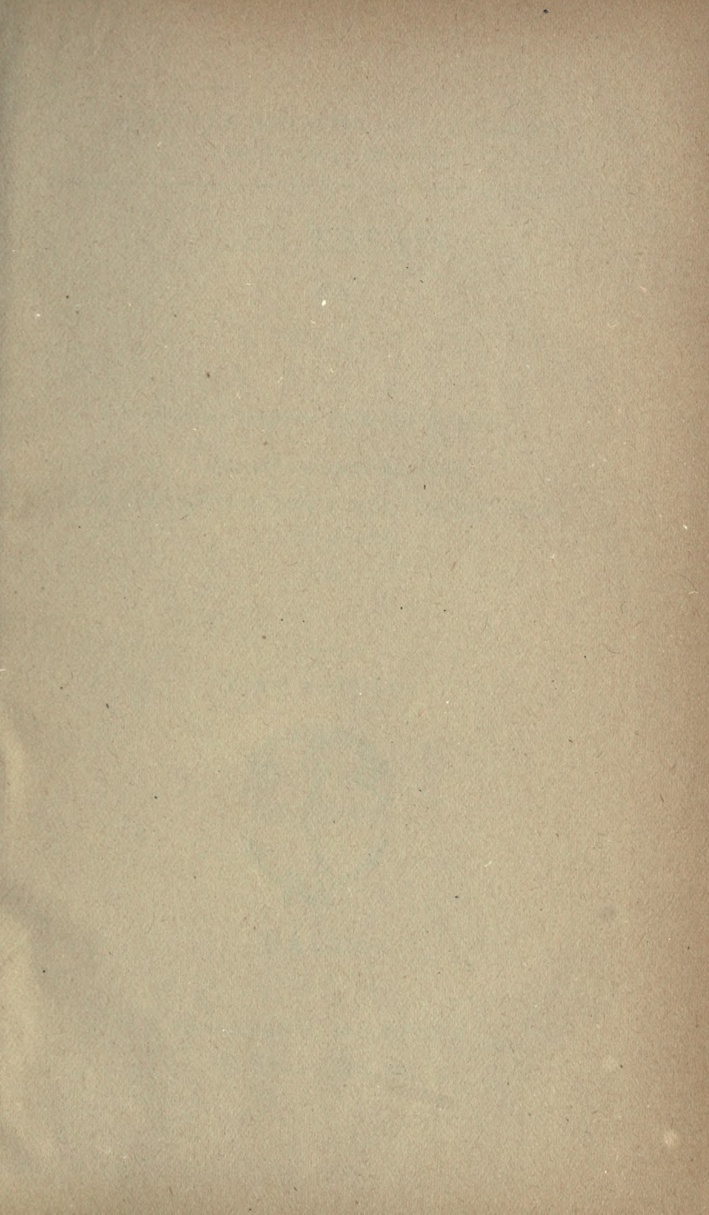


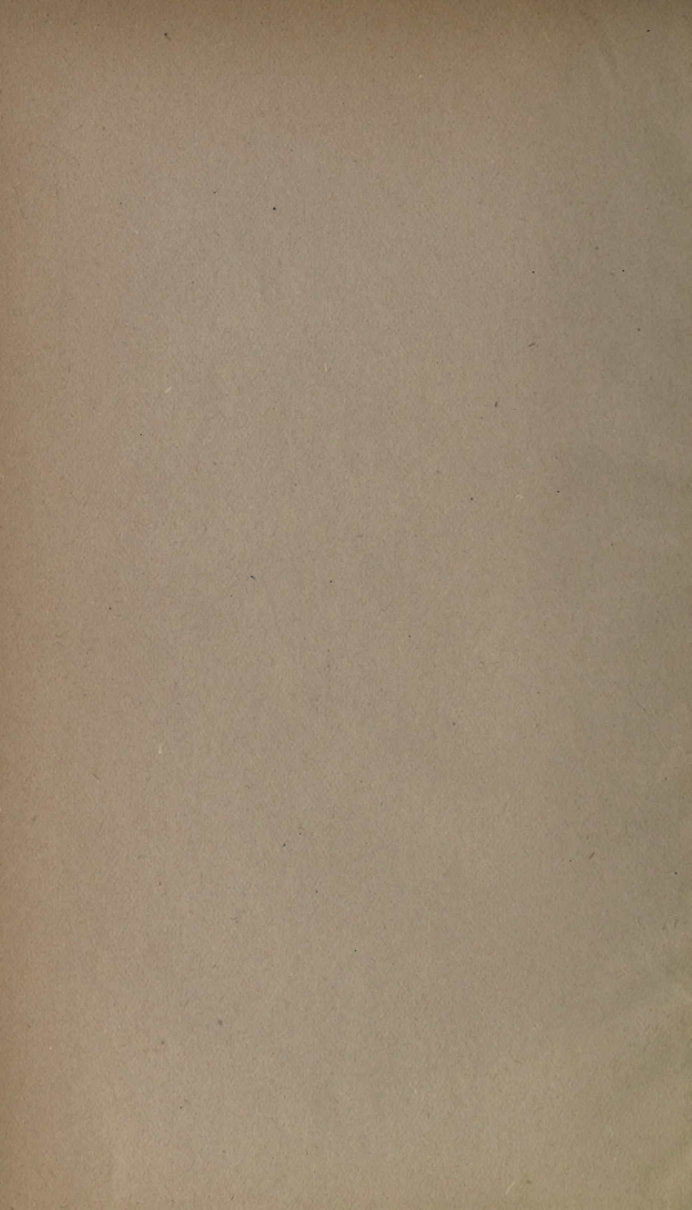












NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE
DES ÉDITIONS JOUAUST

LES ESSAIS
DE
MONTAIGNE

Publiés d'après l'édition de 1588

AVEC LES VARIANTES DE 1595

ET UNE NOTICE, DES NOTES, UN GLOSSAIRE
ET UN INDEX

PAR

H. MOTHEAU ET D. JOUAUST

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
E. FLAMMARION, SUCCESSEUR
26, Rue Racine, 26



LES ESSAIS

DE

MONTAIGNE

Publiés en 7 volumes



LES ESSAIS

DE

MONTAIGNE

Publiés d'après l'édition de 1588

AVEC LES VARIANTES DE 1595

ET UNE NOTICE, DES NOTES, UN GLOSSAIRE
ET UN INDEX

PAR

H. MOTHEAU ET D. JOUAUST

TOME DEUXIÈME



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
E. FLAMMARION, SUCCESSEUR
26, Rue Racine, 26



ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE

LIVRE PREMIER

(SUITE)

CHAPITRE XXV[1]

Du Pedantisme.

Je me suis souvent despité, en mon enfance, de voir ès comedies italiennes tousjours un pedante pour badin, et le surnom de magister n'avoit[2] guiere plus honorable signification parmy nous. Car, leur estant donné en gouvernement et

1. Chapitre XXIV.
2. N'*avoir*.

en garde[1], que pouvois-je moins faire que d'estre jalous de leur reputation ? Je cherchois bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire et les personnes rares et excellentes en jugement et en sçavoir, d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des autres; mais en cecy perdois je mon latin, que les plus galans hommes c'estoient ceux qui les avoyent le plus à mespris, tesmoing nostre bon du Bellay :

Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque.

Et est cette coustume ancienne, car Plutarque dit que Grec et Escholier estoient mots de reproche entre les Romains et de mespris. Depuis, avec l'eage, j'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, et que *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*. Mais d'où il puisse advenir qu'une ame garnie[2] de la connoissance de tant de choses n'en devienne pas plus vive et plus esveillée, et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les jugemens des plus excellens esprits que le monde ait porté, j'en suis encore en doute. « A recevoir tant de cervelles estrangeres, et si fortes, et si grandes, il est necessaire, me disoit une fille, la premiere de nos princesses, parlant de quelqu'un, que la sienne se foule, se contraingne et rapetisse pour faire place aux autres. » Je dirois volontiers que, comme les

---

1. *Et en garde* [mots supprimés].
2. Qu'une ame *riche*.

plantes s'estouffent de trop d'humeur, aussi l'action de l'esprit par trop d'estude, et que l'ame, saisie et embarassée de tant de diversité de choses, perde le moyen de se desmesler, et que cette grande charge la tienne comme courbe et croupie[1]. Mais il en va autrement : car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit ; et aux exemples des vieux temps il se voit, tout au rebours, que les plus suffisans hommes aux maniemens des choses publiques, les plus grands capitaines et les meilleurs conseillers aux affaires d'Estat ont esté ensemble les plus sçavans[2].

Et quant aux philosophes, retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelque fois, à la verité, mesprisez par la liberté comique de leur tems, mais au rebours des nostres : car on envioit ceux-là[3] comme estans au dessus de la

---

1. Je dirois volontiers que, comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur *et les lampes de trop d'huile*, aussi *faict* l'action de l'esprit par trop d'estude *et de matiere; lequel, occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses*, perde le moyen de se demesler, et que cette *charge le* tienne *courbe et croupy*.

2. Il se voit, tout au rebours, *des suffisans* hommes aux maniemens des choses publiques, *des grands* capitaines et *grands* conseillers aux affaires d'Estat *avoir* esté ensemble *tressçavans*.

3. Mesprisez par la liberté comique de leur temps, leurs opinions et façons les rendans ridicules. Les voulez vous faire juges des droits d'un procés, des actions d'un homme? ils en sont bien prests! ils cerchent encore s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est autre chose qu'un bœuf; que c'est qu'agir et souffrir; quelles bestes ce sont que loix et

commune façon, comme mesprisans les actions publiques, comme ayans dressé une vie particuliere et inimitable, reglée à certains discours hautains et hors d'usage; ceux-cy, on les desdeigne comme estans au dessoubs de la commune façon, comme incapables des charges publiques, comme trainans une vie et des mœurs basses et viles aprés le vulgaire[1]. Quant à ces philosophes, dis-je, comme ils estoient grands en science, ils estoient encore plus grands en tout' autre perfection et excellance[2]. Et tout ainsi qu'on dit de ce geometrien de Syracuse, lequel ayant esté destourné de sa contemplation pour en mettre quelque chose en practique à la deffence de sa patrie[3], qu'il mit soudain

---

justice. Parlent ils du magistrat ou parlent-ils à luy? c'est d'une liberté irreverente et incivile. Oyent ils louer un prince ou un roy? c'est un pastre pour eux, oisif comme un pastre, occupé à pressurer et tondre ses bestes, mais bien plus rudement. En estimez vous quelqu'un plus grand pour posseder deux mille arpens de terre? eux s'en moquent, accoustumés d'embrasser tout le monde comme leur possession. Vous ventez vous de vostre noblesse, pour compter sept ayeulx riches? ils vous estiment de peu, ne concevant l'image universelle de nature et combien chascun de nous a eu de predecesseurs riches, pauvres, roys, valets, grecs, barbares ; et quand vous seriez cinquantiesme descendant de Hercules, ils vous trouvent vain de faire valoir ce present de la fortune. Ainsi les desdeignoit le vulgaire, comme ignorants les premieres choses et communes, et comme presomptueux et insolents. Mais cette peinture platonique est bien esloignée de celle qu'il faut à noz hommes. On envioit ceux-là...

1. *Odi homines ignava opera, philosopha sententia.*

2. Ils estoient encore plus grands *en toute action.*

3. A la deffence de *son païs.*

en train des engins espouvantables et des effets surpassans toute creance humaine, desdaignant toutefois luy mesme toute ceste sienne manufacture, et pensant en cela avoir corrompu et gasté [1] la dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'aprentissage et le jouet; aussi eux, si quelquefois on les a mis à la preuve de l'action, on les a veu voler d'une aisle si haute qu'il paroissoit bien leur cœur et leur âme s'estre merveilleusement grossie et enrichie par l'intelligence des choses [2]. Mais leurs imaginations, logées au dessus de la fortune et du monde, leur faisoient trouver [3] les sieges de la justice et les thrones mesmes des roys, bas et viles [4]. Un d'entr'eux [5], Thales, accusant quelque fois le soing du mesnage et de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du renard, pour n'y pouvoir advenir. Il luy print envie, par passetemps, d'en montrer l'expe-

1. *Et gasté* [mots supprimés].

2. Mais aucuns, voyants la place du gouvernement politique saisie par hommes incapables, s'en sont reculés; et celuy qui demanda à Crates jusques à quand il faudroit philosopher en receut cette response : « Jusques à tant que ce ne soient plus des asniers qui conduisent noz armées. » Heraclitus resigna la royauté à son frere; et aux Ephesiens qui luy reprochoient qu'il passoit son temps à jouër avec les enfans devant le temple : « Vaut-il pas mieux faire cecy que gouverner les affaires en vostre compagnie? »

3. *D'autres, ayans leur imagination logée* au dessus de la fortune et du monde, *trouverent.*

4. Et refusa Empedocles la royauté que les Agrigentins luy offrirent.

5. *Un d'entr'eux* [mots supprimés].

rience, et, ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proffit et du gain, dressa une trafique qui dans un an rapporta telles richesses qu'à peine en toute leur vie les plus experimentez de ce mestier là en pouvoient faire de pareilles[1].

Par ainsi[2] je quitte cette raison, et croy qu'il vaut mieux dire que cela vienne à nos maistres d'escole de leur mauvaise façon[3] de se prendre aux sciences, et qu'à la mode dequoy nous sommes instruicts, il n'est pas merveille si ny les escholiers ny les maistres n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus sçavans[4]. De vray, le soing et la despence de nos peres ne vise qu'à nous garnir la teste[5] de science; du jugement et de la vertu, nulles nouvelles[6]. Nous nous enquerons volontiers : « Sçait-il du grec ou du latin?

---

1. Ce qu'Aristote recite d'aucuns, qui appelloyent et celuy là et Anaxagoras, et leurs semblables, sages et non prudents pour n'avoir assez de soin des choses plus utiles : outre ce que je ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gents; et à voir la basse et necessiteuse fortune de quoy ils se payent, nous aurions plustost occasion de prononcer tous les deux qu'ils sont et non sages et non prudents.

2. *Par ainsi* [mots supprimés].

3. Je quitte cette *premiere* raison et croy qu'il vaut mieux dire que *ce mal* vienne *de leur mauvaise façon.*

4. Plus *doctes.*

5. Qu'à nous *meubler* la teste.

6. *Peu de* nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple : « O le sçavant homme! » et d'un autre : « O le bonhomme! » il ne faudra pas à destourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur : « O les lourdes testes! »

escrit-il en vers ou en prose ? » mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieux sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, et laissons l'entendement vuide[1]. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquefois à la queste du grein et le portent au bec sans le taster, pour en faire bechée à leurs petits, ainsi nos pedantes vont pillotant la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lévres, pour la dégorger seulement et mettre au vent[2]. Mais, qui pis est, leurs escholiers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus, ains elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir autruy et d'en faire des contes, comme une vaine monnoye, inutile à tout autre usage et emploite qu'à compter et jeter[3]. Nous sçavons dire :

---

1. L'entendement *et la conscience* vuide.

2. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple. Est-ce pas faire de mesme ce que je fay en la plus part de cette composition ? Je m'en vay escorniflant, par-cy par-là, des livres les sentences qui me plaisent, non pour les garder, car je n'ay point de gardoire, mais pour les transporter en cettuy-cy, où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes qu'en leur premiere place. Nous ne sommes, ce croy-je, sçavants que de la science presente, non de la passée, aussi peu que de la future.

3. *Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum. Non est loquendum, sed gubernandum.* Nature, pour montrer qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduit, faict naistre souvent, és nations moins cultivées par art, des productions d'esprit qui luittent les plus artistes productions. Comme,

« Cicero dit ainsi, Voilà l'opinion de Platon [1], Ce sont les mots mesmes d'Aristote »; mais nous, que disons nous nous mesmes? qu'opinons nous [2] ? que jugeons nous ? Autant en feroit bien [3] un perroquet.

Cette façon me fait justement [4] souvenir de ce riche Romain qui avoit esté soigneux, à fort grande despence, de recouvrer des hommes suffisans en tout genre de sciences, qu'il tenoit continuellement autour de luy, affin que, quand il escherroit [5] entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils supplissent sa place [6] et fussent tous prets à luy fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chacun selon son gibier, et pensoit ce sçavoir estre sien par ce qu'il estoit en la teste de ses gens; et comme font aussi ceux desquels la suffisance loge en leurs somptueuses librairies [7]. Nous de mesmes [8], nous prenons en

---

sur mon propos, le proverbe gascon, tiré d'une chalemie, est il delicat : « *Bouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em?* souffler prou, souffler ; mais, à remuer les doits, nous en sommes là. »

1. Voilà *les meurs* de Platon.
2. Que *faisons* nous?
3. En *diroit* bien.
4. *Justement* [mot supprimé].
5. Quand il *escheoit*.
6. Ils *suppleassent en* sa place.
7. J'en cognoy, à qui quand je demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour le montrer, et n'oseroit me dire qu'il a le derriere galeux, s'il ne va sur le champ estudier en son lexicon que c'est que Galeux et que c'est que Derriere.
8. *Nous de mesmes* [mots supprimés].

garde les opinions et le sçavoir d'autruy, et puis c'est tout : il les faut faire nostres. Nous semblons proprement celuy qui, ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voisin et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se trans-forme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie ? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formarent si grand capitaine et si advisé, sans l'essay et sans l'experience [1], les eust prises à nostre mode ? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autruy que nous aneantissons nos forces. Me veus-je armer contre la crainte de la mort ? c'est aux despens de Seneca. Veus-je tirer de la consolation pour moy ou pour un autre ? je l'emprunte de Cicero : je l'eusse prise en moy-mesme si on m'y eust exercé. Je n'ayme point cette suffisance relative et mendiée. Quand bien nous pourrions estre sçavans du sçavoir d'autruy, au moins sages ne pouvons nous estre que de nostre propre sagesse.

Μισῶ σοφιστὴν ὅστις οὐχ αὐτῷ σοφός.

« Je haï, dict-il, le sage qui n'est pas sage pour soy-mesme [2]. »

---

1. Et *formerent* si grand capitaine *sans experience.*

2. [Cette phrase, qui est la traduction du vers grec précité, a été supprimée dans l'édition de 1595 et remplacée par la citation latine suivante :] *Ex quo Ennius : Nequidquam sapere sapientem qui ipse sibi prodesse non quiret.*

ı cupidus, sı
Vanus et Euganea quamtumvis vilior agna[1].

Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aymeroy aussi cher que mon escolier eust passé le temps à joüer à la paume ; au moins le corps en seroit plus allegre. Voyez le revenir de là aprés quinze ou seze ans employez, il n'est rien si mal propre à mettre en besongne ; tout ce que vous y recognoissez d'avantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus fier et plus outrecuidé[2] qu'il n'estoit party de la maison[3]. Mon vulgaire Peri-

---

1. *Non enim paranda nobis solum, sed fruenda sapientia est.* Dionysius se moquoit des grammairiens qui ont soin de s'enquerir des maux d'Ulysses, et ignorent les propres ; des musiciens qui accordent leurs fleutes, et n'accordent pas leurs mœurs ; des orateurs qui estudient à dire justice, non à la faire.

2. L'ont rendu plus *sot et presumptueux.*

3. Il en devoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie, et l'a seulement enflée en lieu de la grossir. Ces maistres icy, comme Platon dit des sophistes, leurs germains, sont de tous les hommes ceux qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes, et seuls entre tous les hommes qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme faict un charpentier et un masson, mais l'empirent et se font payer de l'avoir empiré. Si la loy que Protagoras proposoit à ses disciples estoit suivie, « ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils jurassent au temple combien ils estimoient le profit qu'ils avoient receu de sa discipline et selon iceluy satisfissent sa peine » , mes pedagogues se trouveroient chouez, s'estans remis au serment de mon experience.

gordi les appelle fort plaisamment *Lettre ferits*[1], comme si vous disiez *Lettre-ferus,* ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dict. De vray, le plus souvent ils semblent estre ravalez, mesmes du sens commun. Car le païsant et le cordonnier, vous leur voiez aller simplement et naïfvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent ; ceux cy, pour se vouloir eslever et jandarmer de ce sçavoir qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et enpetrant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles, mais qu'un autre les accommode ; ils cognoissent bien Galien, mais nullement le malade ; ils vous ont des-jà rempli la teste de loix, et si n'ont encore conceu le neud de la cause ; ils sçavent la theorique de toutes choses, cherchez qui la mette en practique.

J'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passetemps, ayant affaire à un de ceux cy, contrefaire un jargon de propos sans suite et tissu de toutes pieces rapportées [2], sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à debatre, pensant tousjours respondre aux objections qu'on luy faisoit ; et si estoit homme de lettres et de reputation, et qui avoit une belle robe.

Vos, o patritius sanguis, quos vivere par est
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ.

---

1. Mon vulgaire Perigordin *appelle* fort plaisamment *Lettre ferits* ces sçavanteaux.

2. Un jargon *de galimatias, propos sans suitte, tissu de pieces rapportées.*

Qui regardera de bien prés à ce genre de gens, qui s'estand bien loin, il trouvera, comme moy, que le plus souvent ils ne s'entendent, ny autruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entierement creux, sinon que leur nature d'elle mesme le leur ait autrement façonné : comme j'ay veu Adrianus Turnebus, qui, n'ayant faict autre profession que des lettres [1], en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme qui fust il y a mil' ans, n'avoit toutesfois [2] rien de pedantesque que le port de sa robe et quelque façon externe qui pouvoit n'estre pas civilisée à la courtisane, qui sont choses de neant; et hai nos gens qui supportent plus mal-aysément une robe qu'une ame de travers, et regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes quel homme il est. Car, au dedans, c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ay souvent à mon esciant jetté en propos eslongnez de son gibier et de son usage [3] : il y voyoit si cler, d'une apprehension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eust jamais faict autre mestier que la guerre et affaires d'Estat. Ce sont natures belles et fortes,

> *Queis arte benigna*
> *Et meliore luto finxit præcordia Titan,*

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise

---

1. Que *de* lettres.
2. *N'ayant* toutesfois.
3. Eslongnez *de son usage.*

institution. Or ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas, il faut qu'elle nous change en mieux et qu'elle nous amende, ou elle est vaine et inutile [1].

Il y a aucuns de nos Parlemens, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science; les autres y adjoutent encores l'essay du sens, en leur presentant le jugement de quelque cause. Ceux cy me semblent avoir un beaucoup meilleur stile; et encore que ces deux pieces soyent necessaires et qu'il faille qu'elles s'y trouvent toutes deux, si est ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable que celle du jugement : cette icy se peut passer de l'autre, et non l'autre de cette icy [2]. Car, comme dict ce vers grec,

Ὡς οὐδὲν ἡ μάθησις, ἢν μὴ νοῦς παρῇ.

« A quoy faire la science, si l'entendement n'y est ? » Pleust à Dieu que pour le bien de nostre justice ces compagnies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience comme elles sont encore de science [3] ! Or il ne faut pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y faut incorporer;

---

1. *Et qu'elle nous amende, ou elle est vaine et inutile* [membres de phrase supprimés].

2. *Cette-cy* se peut passer de l'autre, et non l'autre de *cette-cy*.

3. *Non vitæ, sed scholæ discimus.*

il ne l'en faut pas arrouser, il l'en faut teindre; et, s'il ne la change et amende son premier estat imparfaict[1], certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là : c'est un dangereux glaive, et qui empesche et offence son maistre mesme[2], s'il est en main foible et qui n'en sçache l'usage[3].

A l'adventure est ce la cause que et nous et la theologie ne requerons pas beaucoup de science aux fames, et que François, duc de Bretaigne, filz de Jean cinquiesme, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Escosse, et qu'on luy adjousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aucune instruction de lettres, respondit qu'il l'en aymoit mieux, et qu'une fame estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise et le pourpoint de son mary.

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas faict grand estat des lettres, et qu'encores aujourd'huy elles ne se trouvent que par rencontre aux principaux conseils de nos roys; et si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'huy en bute[4], par le moyen de la jurisprudence, de la medecine, du pedantisme et de la theologie encore, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doubte aussi marmiteuses qu'elles furent onques. Quel dommage,

---

1. Et *meliore son estat imparfaict.*
2. *Mesme* [mot supprimé].
3. *Ut fuerit melius non didicisse*
4. Aujourd'huy *proposée*

puis qu'elles ne nous aprennent[1] ny à bien penser ny à bien faire[2] ?

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfans, comme les autres nations font

---

1. *Si* elles ne nous apprennent.

2. *Postquam docti prodierunt, boni desunt.* Toute autre science est dommageable à celuy qui n'a la science de la bonté. Mais la raison que je cherchoys tantost seroit elle point aussi de là, que nostre estude en France n'ayant quasi autre but que le proufit, moins de ceux que nature a faict naistre à plus genereux offices que lucratifs, s'adonnants aux lettres, ou si courtement (retirez, avant que d'en avoir pris appetit, à une profession qui n'a rien de commun avec les livres), il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout à faict à l'estude, que les gents de basse fortune qui y questent des moyens à vivre? Et de ces gents-là les ames estans, et par nature et par institution domestique et exemple, du plus bas aloy, rapportent faucement le fruict de la science : car elle n'est pas pour donner jour à l'ame qui n'en a point, ny pour faire voir un aveugle; son mestier est non de luy fournir de veuë, mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu'elle aye de soy les pieds et les jambes droites et capables. C'est une bonne drogue que la science, mais nulle drogue n'est assés forte pour se preserver sans alteration et corruption, selon le vice du vase qui l'estuye. Tel a la veuë claire, qui ne l'a pas droitte, et par consequent void le bien et ne le suit pas, et void la science et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon, en sa *Republique*, c'est donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge. Nature peut tout et fait tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps, et aux exercices de l'esprit les ames boiteuses; les bastardes et vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier; de mesme il

les lettres[1]. Et m'a semblé chose digne[2] de tres-grande consideration que, en cette excellente police de Lycurgus, et à la verité monstrueuse par sa perfection, si songneuse pourtant de la nourriture des enfans comme de sa principale charge, et au gitte mesmes des Muses, il s'y face si peu de mention de l'apprentissage des lettres[3] : comme si cette genereuse jeunesse, desdaignant tout autre joug que de la vertu, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence et justice[4]. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des

---

semble que l'experience nous offre souvent un medecin plus mal medeciné, un theologien moins reformé, et coustumierement un sçavant moins suffisant qu'un autre. Aristo Chius avoit anciennement raison de dire que les philosophes nuisoient aux auditeurs, d'autant que la plus part des ames ne se trouvent propres à faire leur profit de telle instruction, qui, si elle ne se met à bien, se met à mal : *ἀσώτους ex Aristippi, acerbos ex Zenonis schola exire.*

1. Platon dit que le fils aisné, en leur succession royale, estoit ainsi nourry : aprés sa naissance on le donnoit non à des femmes, mais à des eunuches de la premiere authorite autour des roys, à cause de leur vertu. Ceux-cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain, et aprés sept ans le duisoient à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorziesme, ils le deposoient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation. Le premier luy apprenoit la religion, le second à estre tousjours veritable, le tiers à se rendre maistre des cupidités, le quart à ne rien craindre.

2. *C'est* chose digne.

3. Si peu de mention *de la doctrine.*

4. Exemple que Platon a suivy en ses *Loix.*

questions sur le jugement des hommes et de leurs actions ; et, s'ils condamnoient et loüoient ou ce personnage ou ce faict, il falloit raisonner leur dire, et par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement et apprenoient la justice[1]. Astiages, en Xenophon, demande à Cyrus conte de sa derniere leçon : « C'est, dict-il, qu'en nostre escole un grand garçon, ayant un petit saye, le donna à un[2] de ses compaignons de plus petite taille, et luy osta son saye, qui estoit plus grand. Nostre precepteur m'ayant faict juge de ce different, je jugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'autre sembloit estre mieux accommodé en ce point : sur quoy il me remontra que j'avois mal fait, car je m'estois arresté à considerer la bien seance, et il falloit premierement avoir proveu à la justice, qui vouloit que nul ne fust forcé en ce qui luy appartenoit. » Et dict qu'il en fut foité, tout ainsi que nous sommes en nos vilages pour avoir oublié le premier aoriste de τύπτω. Mon regent me feroit une belle harengue *in genere demonstrativo* avant qu'il me persuadast que son escole vaut cette là. Ils ont voulu couper chemin ; et puis qu'il est ainsi que les sciences, lors mesmes qu'on les prent de droit fil, ne peuvent que nous apprendre[3] la prudence, la prud'hommie et la resolution, ils ont voulu d'arrivée mettre leurs

1. Et apprenoient *le droit*.
2. A *l'un*.
3. Que nous *enseigner*.

enfans au propre des effects et les instruire non par ouïr dire, mais par l'essay mesmes[1] de l'action, en les formant et moulant vifvement non seulement de preceptes et parolles, mais principalement d'exemples et d'œuvres, afin que ce ne fust pas une science en leur ame, mais sa complexion et habitude ; que ce ne fust pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'advis que les enfans apprinsent : « Ce qu'ils doivent faire encore[2] estants hommes », respondit-il. Ce n'est pas merveille si une telle institution a produit des effects si admirables.

On alloit, dict-on, aux autres villes de Grece chercher des rhetoriciens, des peintres et des musiciens, mais en Lacedemone des legislateurs, des magistrats et empereurs d'armée ; à Athenes on aprenoit à bien dire, et icy à bien faire ; là à se desmeler d'un argument sophistique et à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelassez, icy à se desmeler des appats de la volupté et à rabattre d'un courage invincible[3] les menasses de la fortune et de la mort ; ceux là s'embesongnoient aprés les parolles, ceux cy aprés les choses; là c'estoit une continuelle exercitation de la langue, icy une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange si, Antipater leur de-

---

1. *Mesmes* [mot supprimé].
2. *Encore* [mot supprimé].
3. D'un *grand courage*.

mandant cinquante enfans pour ostages, ils respondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aymoient mieux donner deux fois autant d'hommes faitcs, tant ils estimoient la perte de l'education de leur païs. Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfans à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhetorique ou dialectique, mais pour apprendre (ce dict-il) la plus belle science qui soit, asçavoir la science d'obeïr et de commander[1].

---

1. Il est tres-plaisant de voir Socrates, à sa mode, se moquant de Hippias, qui luy recite comment il a gaigné, specialement en certaines petites villettes de la Sicile, bonne somme d'argent à regenter, et qu'à Sparte il n'a gaigné pas un sol; que ce sont gens idiots, qui ne sçavent ny mesurer ny compter, ne font estat ny de grammaire ny de rythme, s'amusans seulement à sçavoir la suitte des roys, establissement et decadence des Estats et tel fatras de comptes. Et, au bout de cela, Socrates, luy faisant advouër par le menu l'excellence de leur forme de gouvernement publique, l'heur et vertu de leur vie privée, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts. Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police et en toutes ses semblables, que l'estude des sciences amollit et effemine les courages plus qu'il ne les fermit et aguerrit. Le plus fort Estat qui paroisse pour le present au monde est celuy des Turcs, peuples egalement duicts à l'estimation des armes et mespris des lettres. Je trouve Rome plus vaillante avant qu'elle fust sçavante. Les plus belliqueuses nations en nos jours sont les plus grossieres et ignorantes : les Scythes, les Parthes, Tamburlan, nous servent à cette preuve. Quand les Gots ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les librairies d'estre passées au feu, ce fut un d'entre eux qui sema cette opinion qu'il falloit laisser ce meuble entier aux ennemis, propre à les destourner de l'exercice militaire et amuser à

CHAPITRE XXVI[1]

De l'Institution des enfans.

A MADAME DIANE DE FOIX, COMTESSE DE GURSON

Je ne vis jamais pere, pour bossé ou boiteux[2] que fust son fils, qui laissast de l'avoüer : non pourtant, s'il n'est du tout enyvré de cet' affection, qu'il ne s'aperçoive de sa defaillance ; mais tant y a qu'il est sien. Aussi moy, je voy mieux que tout autre que ce ne sont icy que resveries d'homme qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage : un peu de chaque chose, et rien du tout, à la françoise. Car, en somme, je sçay qu'il y a une medecine, une jurisprudence, quatre parties en la mathematique, et en gros[3] ce à quoy elles visent[4]; mais de y enfoncer plus avant, de

---

des occupations sedentaires et oysives. Quand nostre roy, Charles huictieme, quasi sans tirer l'espée du fourreau, se veid maistre du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suitte attribuerent cette inesperée facilité de conqueste à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingenieux et sçavans que vigoureux et guerriers.

1. Chapitre XXV.

2. Pour bossé ou *teigneux*.

3. Et *grossierement*.

4. Et, à l'adventure, encore sçay-je la pretention des sciences en general au service de nostre vie.

m'estre rongé les ongles à l'estude de Platon ou d'Aristote[1], ou opiniatré aprés quelque science solide[2], je ne l'ay jamais faict[3] : ce n'est pas mon occupation[4].

L'histoire, c'est mon gibier en matiere de livres, ou la poësie, que j'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleantes, tout ainsi que la voix, contrainte dans l'étroit canal d'une trompette, sort plus aiguë et plus forte, ainsi me semble il que la sentence, pressée aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement et me fiert d'une plus vive secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, je les sens flechir sous la charge ; mes conceptions et mon jugement ne marche qu'à tatons, chancelant, bronchant et chopant; et quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis-je aucune-

---

1. A l'estude *d'Aristote, monarque de la doctrine moderne.*

2. *Solide* [mot supprimé].

3. Ny n'est art dequoy je peusse peindre seulement les premiers lineaments; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy, qui n'ay seulement pas dequoy l'examiner sur sa premiere leçon. Et si l'on m'y force, je suis contraint assez ineptement d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy j'examine son jugement naturel, leçon qui leur est autant incognue, comme à moy la leur. Je n'ay dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarche et Seneque où je puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier, à moy si peu que rien.

4. *Ce n'est pas mon occupation* [mots supprimés].

ment satisfaict : je voy encore du païs au delà, mais d'une veuë trouble et en nuage, que je ne puis desmeler. Et puis [1], entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantasie et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il faict à tous coups [2], de rencontrer de fortune dans les bons autheurs ces mesmes lieux que j'ay entrepris de traiter, comme je vien de faire chez Plutarque tout presentement son discours de la force de l'imagination, à me reconnoistre au prix de ces gens là si foible et si chetif, si poisant et si endormy, je me fay pitié ou desdain à moy mesmes. Si me gratifie-je de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer aux leurs, et dequoy aussi j'ay au moins cela, qu'un chacun n'a pas [3], de connoistre l'extreme difference d'entre eux et moy; et laisse ce neant-moins courir mes inventions ainsi foibles et basses comme je les ay produites, sans en replastrer et recoudre les defaux que cette comparaison m'y a descouvert [4] : car autrement j'engendrerois des monstres, comme

1. *Puis* [mot supprimé].

2. Comme il faict *souvent.*

3. Si me gratifie-je de cecy ,que mes opinions ont cet honneur de rencontrer *souvent* aux leurs et *que je vays, au moins de loing aprés, disant que voire; aussi que j'ay cela, que* chacun n'a pas.

4. Il faut avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens-là.

font[1] les escrivains indiscrets de nostre siecle, qui, parmy leurs ouvrages de neant, vont semant des lieux entiers des anciens autheurs pour se faire honneur de ce larrecin; et c'est au contraire[2], car cett'infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terni et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gaignent[3].

Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage. J'avois trainé languissant aprés des parolles françoises si exangues, si descharnées et si vuides de matiere et de sens, que ce n'estoient voirement que paroles françoises. Au bout d'un long et ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une piece haute, riche et eslevée jusques aux nuës. Si j'eusse trouvé la pente douce et la montée un peu alongée, cela eust esté excusable; c'estoit un precipice si droit et si coupé que, des six premieres paroles, je conneuz que je m'envolois en l'autre monde. De là je descouvris la fondriere d'où je venois, si basse et si profonde que je n'eus onques plus[4] le cœur de m'y ravaler. Si je fardois l'un de

---

1. *Car autrement,* etc. [mots supprimés].

2. Pour se faire honneur, *font le contraire.*

3. C'estoient deux contraires fantasies. Le philosophe Chrysippus mesloit à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'autres autheurs, et en un la *Medée* d'Eurypides; et disoit Apollodorus que qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estranger, son papier demeureroit en blanc. Epicurus, au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, n'avoit pas mis une seule allegation.

4. Onques *puis.*

mes discours de ces riches peintures[1], il esclaireroit par trop la bestise des autres[2].

Quoy qu'il en soit, veux-je dire, et quelles que soyent ces inepties, je n'ay pas deliberé de les cacher, non plus qu'un mien pourtraict chauve et grisonnant où le peintre auroit mis non un visage parfaict, mais le mien : car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions; je les donne pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire; je ne vise icy qu'à découvrir moy-mesmes, qui seray par

1. Si *j'estoffois* l'un de mes discours de ces riches *despouilles*.

2. Reprendre en autruy mes propres fautes ne me semble non plus incompatible que de reprendre, comme je fay souvent, celles d'autruy en moy. Il les faut accuser par tout et leur oster tout lieu de franchise. Si sçay je combien audacieusement j'entreprens moy-mesmes à tous coups de m'egaler à mes larrecins, d'aller pair à pair quand et eux, non sans une temeraire esperance que je puisse tromper les yeux des juges à les discerner ; mais c'est autant par le benefice de mon application que par le benefice de mon invention et de ma force. Et puis, je ne luitte point en gros ces vieux champions là et corps à corps, c'est par reprinses, menues et legeres attaintes. Je ne m'y aheurte pas; je ne fay que les taster, et ne vay point tant, comme je marchande d'aller. Si je leur pouvoy tenir palot, je serois honneste homme, car je ne les entreprens que par où ils sont les plus roides. De faire ce que j'ay decouvert d'aucuns, se couvrir des armes d'autruy, jusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts; conduire son dessein (comme il est aysé aux sçavans en une matiere commune) sous les inventions anciennes, rappiecées par cy par là; à ceux qui les veulent cacher et faire propres, c'est premierement injustice et lascheté, que, n'ayans rien en leur vaillant par où se

adventure autre demain, si nouveau [1] apprentissage me change. Je n'ay point l'authorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit pour instruire autruy.

Quelcun donq', ayant veu l'article precedant, me disoit chez moy, l'autre jour, que je me devoy estre un peu estendu [2] sur le discours de l'institution des enfans. Or, Madame, si j'avoy quelque suffisance en ce subject, je ne pourroi la mieux employer que d'en faire un present à ce petit homme qui vous menasse de faire tantost une belle sortie de chez vous (vous estes trop genereuse, Madame [3], pour commencer autrement que par un masle) : car, ayant eu tant de part à la conduite de vostre mariage, j'ay quelque droit et interest à la grandeur et prosperité de tout ce qui en viendra, outre ce que l'ancienne possession que vous avez

---

produire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangere ; et puis, grande sottise, se contentant par piperie de s'acquerir l'ignorante approbation du vulgaire, se descrier envers les gents d'entendement, qui hochent du nez cette incrustation empruntée, desquels seuls la louange a du poids. De ma part, il n'est rien que je vueille moins faire. Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire. Cecy ne touche pas les centons qui se publient pour centons ; et j'en ay veu de tres-ingenieux en mon temps, entre-autres un sous le nom de Capilupus, outre les anciens. Ce sont des esprits qui se font veoir, et par ailleurs, et par là, comme Lipsius en ce docte et laborieux tissu de ses *Politiques*.

1. Si *nouvel*.

2. Un *petit* estendu.

3. *Madame* [mot supprimé].

de tout temps[1] sur ma servitude m'oblige assez à desirer honneur, bien et advantage à tout ce qui vous touche; mais, à la verité, je n'y entens sinon cela que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble estre en cet endroit où il se traite de la nourriture et institution des enfans[2]. La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage et si obscure, les promesses si incertaines et fauces, qu'il est mal-aisé d'y establir aucun solide jugement. Voyez Cimon, voyez Themistocles et mille autres, combien ils se sont disconvenuz à eux mesmes. Les petits des ours, des chiens[3], monstrent leur inclination naturelle; mais les hommes, se jettans incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loix, se changent ou se deguisent, et masquent[4] facilement. Si est-il difficile de forcer les propensions naturelles : d'où il advient que, par faute d'avoir bien choisi leur route, pour neant se travaille on souvent et employe l'on beaucoup d'aage à dresser des enfans

---

1. *De tout temps* [mots supprimés].

2. Tout ainsi qu'en l'agriculture les façons qui vont devant le planter sont certaines et aysées, et le planter mesme; mais, depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever il y a une grande varieté de façons, et difficulté : pareillement aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter; mais, depuis qu'ils sont naiz, on se charge d'un soing divers, plein d'embesoignement et de crainte à les dresser et nourrir.

3. Des ours *et* des chiens.

4. *Et masquent* [mots supprimés].

aux choses auxquelles ils ne peuvent prendre goust[1]. Toutes-fois, en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer tousjours aux meilleures choses et plus profitables, et qu'on ne doit s'appliquer aucunement[2] à ces legieres divinations et prognostiques que nous prenons des mouvemens de leur enfance[3].

Madame, c'est un grand ornement que la science et un util de merveilleux service, et[4] notamment aux personnes élevées en tel degré de fortune, comme vous estes. A la verité, elle n'a point son vray usage en mains viles et basses. Elle est bien plus fiere de préter ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à pratiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation estrangiere, qu'à dresser un argument dialectique ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pillules. Ainsi, Madame, par ce que je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres, vous qui en avez savouré la douceur et qui estes d'une race lettrée, car nous avons encore en main[5] les escrits de ces anciens comtes de Foix d'où monsieur le comte, vostre mary, et vous, estes descendus; et François monsieur de Candale, vostre oncle, en faict naistre tous les jours d'autres qui

---

1. Prendre *pied*.
2. Et qu'on *se doit peu appliquer*.
3. Platon, en sa *Republique*, me semble leur donner trop d'autorité.
4. *Et* [mot supprimé].
5. *En main* [mots supprimés].

estendront la connoissance de cette qualité de vostre famille à plusieurs siecles), je vous veux dire là dessus une seule fantasie que j'ay contraire au commun usage : c'est tout ce que je puis conferer à vostre service en cela.

La charge du gouverneur que vous luy donrez, du chois duquel depend tout l'effect de son institution, ell'a plusieurs autres grandes parties; mais je n'y touche point, pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille; et de cet article, sur lequel je me mesle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison qui recherche les lettres et la discipline [1], non pour le gaing (car une fin si abjecte est indigne de la grace et faveur des Muses, et puis elle regarde et depend d'autruy), ny tant pour les commoditez externes que pour les sienes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie d'en tirer un habil'homme qu'un homme sçavant [2], je voudrois aussi qu'on fust soigneux de luy choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine, et qu'on y requist tous les deux, mais plus les meurs et l'entendement que la science, et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere.

On ne cesse de criailler à nos oreilles comme qui verseroit dans un antonnoir, et nostre charge

---

1. *Et la discipline* [mots supprimés].

2. Ayant plustost envie d'en *reussir habil homme qu'homme sçavant.*

ce n'est que redire ce qu'on nous a dict. Je voudrois qu'il corrigeast un peu [1] cette partie, et que de belle arrivée, selon la portée de l'ame qu'il a en main, il commençast à la mettre sur le trottoër [2], luy faisant gouster les choses, les choisir et discerner d'elle mesme, quelquefois luy monstrant chemin, quelquefois luy laissant prendre le devant [3]. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il escoute son disciple parler à son tour [4] ; qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance, et qu'il juge du profit qu'il aura fait non par le tesmoi-

---

1. *Un peu* [mots supprimés].

2. A la mettre sur *la montre.*

3. Quelquefois luy *ouvrant le chemin,* quelquefois *le luy laissant ouvrir.*

4. Socrates et, depuis, Arcesilaus faisoient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eux. *Obest plerumque iis qui discere volunt auctoritas eorum qui docent.* Il est bon qu'il le face trotter devant luy pour juger de son train, et juger jusques à quel point il se doibt ravaller pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion, nous gastons tout. Et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesurément, c'est une des plus ardues besongnes que je sache ; et est l'effect d'une haute ame et bien forte sçavoir condescendre à ses allures pueriles et les guider. Je marche plus ferme et plus seur à mont qu'à val. Ceux qui, comme nostre usage porte, entreprenent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduite, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes, ce n'est pas merveille si, en tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline.

gnage de sa memoire, mais de son jugement[1]. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages et accommoder à autant de divers subjets, pour voir s'il l'a encore bien pris et bien faict sien[2]. C'est tesmoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avallée : l'estomac n'a pas faict son operation s'il n'a faict changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire[3]. On ne cherche reputation que de science. Quand ils disent : « C'est un homme sçavant », il leur semble tout dire ; leur ame ne branle qu'à credit, liée et contrainte au service des fantasies d'autruy, basse et croupie soubs l'authorité de leur leçon. On les a tant assubjectis aux cordes qu'ils n'ont plus de franches allures : leur vigueur et liberté est esteinte.

Je vy privéement à Pise un honneste homme, mais si aristotelicien que le plus general de ses dogmes est : que la touche et reigle de toutes imaginations solides et de toute verité, c'est la

1. Mais de *sa vie*.

2. Prenant l'instruction à son progrez, des paidagogismes de Platon.

3. [Le reste de l'alinéa offre la variante suivante dans l'édition de 1595 :]

Nostre ame ne branle qu'à credit, liée et contrainte à l'appetit des fantasies d'autruy, serve et captivée sous l'authorité de leur leçon. On nous a tant assubjectis aux cordes que nous n'avons plus de franches alleures ; nostre vigueur et liberté est esteinte : *numquam tutelæ suæ fiunt*.

conformité à la doctrine d'Aristote ; que hors de là ce ne sont que chimeres et inanité ; qu'il a tout veu et tout dict. Cette sienne proposition, pour avoir esté un peu trop largement et injurieusement [1] interpretée, le mit autrefois et tint long temps en grand accessoire à Rome [2].

Qu'il luy face tout passer par l'estamine et ne loge rien en sa teste par authorité [3] et à credit ; les principes d'Aristote ne luy soyent principes, non plus que ceux des Stoiciens ou Epicuriens ; qu'on luy propose cette diversité de jugemens : il choisira s'il peut, sinon il en demeurera en doubte :

Che non men che saper dubbiar m'aggrada.

Car, s'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes [4]. Il faut qu'il emboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes, et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La verité et la raison sont communes à un chacun, et ne sont non plus à qui les a dites premierement qu'à qui les dict aprés [5]. Les abeilles pillotent deçà

1. Largement et *iniquement*.

2. En grand accessoire *à l'inquisition* à Rome.

3. Par *simple* authorité.

4. Qui suit un autre, il ne suit rien, il ne trouve rien, voire il ne cerche rien. *Non sumus sub rege, sibi quisque se vindicet.* Qu'il sache qu'il sçait, au moins.

5. Ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puis que luy et moy l'entendons et voyons de mesme.

delà les fleurs, mais elles en font aprés le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thin ny marjolaine : ainsi les pieces empruntées d'autruy, il les transformera et confondra, pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir, son jugement ; son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former[1].

C'est, disoit Epicharmus, l'entendement qui voyt et qui oyt, c'est l'entendement qui approfite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne ; toutes autres choses sont aveugles, sourdes et sans ame. Certes nous le rendons servile et coüard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda jamais à son disciple ce qu'il luy semble de la Rethorique et de la Grammaire, de telle ou telle sentence de Ciceron ? On nous les placque en la memoire toutes empennées, comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose[2]. Je voudrois que le Paluël ou

1. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté secouru et ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts, non pas ce qu'ils tirent d'autruy. Vous ne voyez pas les espices d'un homme de parlement, vous voyez les alliances qu'il a gaignées et honneurs à ses enfants. Nul ne met en compte publique sa recette, chacun y met son acquest. Le guain de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage.

2. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir, c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droittement, on en dispose sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Fascheuse suffisance qu'une suffisance pure livresque ! Je m'attens qu'elle serve d'ornement, non de fondement, suivant l'advis de Platon qui dit :

Pompée, ces beaux danseurs de mon temps, apprinsent des caprioles à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler et mettre en besongne [1]. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se presente à nos yeux sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pays estrangers, non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a *Santa Rotonda,* ou la richesse des calessons de la *Signora Livia,* où, comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celuy de quelque pareille medaille, mais pour en raporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'autruy. Je voudrois qu'on commençast à le promener dés sa tendre enfance, et premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations

---

la fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye philosophie; les autres sciences et qui visent ailleurs n'estre que fard.

1. *Et mettre en besongne* [mots supprimés], ou qu'on nous apprinst à manier un cheval, ou une pique, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer, comme ceux icy nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer à parler ny à juger.

voisines où le langage est plus esloigné du nostre, et auquel, si vous ne la formez de bon'heure, la langue ne se peut façonner[1].

Aussi bien est-ce une opinion receuë d'un chacun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents : cette amour naturelle les attendrit trop et relasche, voire les plus sages ; ils ne sont capables ny de chastier ses fautes, ny de le voir nourry grossierement, comme il faut, et sans delicatesse[2] ; ils ne le sçauroient souffrir revenir suant et poudreux de son exercice, ny le voir hazarder tantost sur un cheval farouche, tantost un floret au poing, tantost un' harquebouse[3]. Car il n'y a remede : qui en veut faire un homme de bien, sans doubte il le faut hazarder un peu en ceste jeunesse, et souvent choquer les regles de la medecine[4] :

> *Vitamque sub dio et trepidis agat*
> *In rebus*[5].

---

1. Ne se peut *plier*.

2. Grossierement, comme il faut, et *hasardeusement*.

3. Ils ne le sçauroient souffrir revenir suant et poudreux de son exercice, *boire chaud, boire froid, ny le voir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le floret au poing, ou la premiere harquebuse*.

4. Sans doubte *il ne le faut espargner* en cette jeunesse, *et faut* souvent choquer les regles de la medecine.

5. Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame, il luy faut aussi roidir les muscles ; elle est trop pressée, si elle n'est secondée, et a trop à faire de seule fournir à deux offices. Je sçay combien ahanne la mienne en compagnie d'un

Et puis l'authorité du gouverneur, qui doit estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la presence des parens. Joint que ce respect que la famille luy porte, la connoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont à mon opinion pas legieres incommoditez en cet aage.

En cette eschole du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre connoissance d'autruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous, et sommes plus en peine d'emploiter nostre marchandise que d'en acquerir de nouvelle. Le silence et la modestie sont qualitez tres-commodes à la conversation des hommes [1].

---

corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle; et apperçoy souvent en ma leçon qu'en leurs escrits mes maistres font valoir pour magnanimité et force de courage des exemples qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau et durté des os. J'ay veu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nays qu'une bastonade leur est moins qu'à moy une chiquenaude, qui ne remuent ny langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne. Quand les athletes contrefont les philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or l'accoustumance à porter le travail est accoustumance à porter la douleur : *labor callum obducit dolori.* Il le faut rompre à la peine et aspreté des exercices pour le dresser à la peine et aspreté de la dislocation, de la colique, du cautere, et de la geaule aussi, et de la torture. Car de ces derniers icy, encore peut-il estre en prinse, qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschants. Nous en sommes à l'espreuve. Quiconque combat les loix, menace les gents de bien d'escourgées et de la corde.

1. *Des hommes* [mots supprimés].

On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnagier de sa suffisance, quand il l'aura acquise; à ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en sa presence, car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de nostre goust [1]. On luy apprendra de n'entrer en discours ou contestation que où [2] il verra un champion digne de sa luite, et là mesmes à n'emploier pas tous les tours qui luy peuvent servir, mais ceux-là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au chois et triage de ses raisons, et aymant la pertinence, et par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre et à quitter les armes à la verité, tout aussi tost qu'il l'apercevra, soit qu'elle naisse és mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy-mesmes par quelque ravisement. Car il ne sera pas mis en chaise

1. Tout ce qui n'est pas de nostre *appetit*. Qu'il se contente de se corriger soy mesmes et ne semble pas reprocher à autruy tout ce qu'il refuse à faire, ny contraster aux mœurs publiques : *licet sapere sine pompa, sine invidia;* fuie ces images regenteuses du monde et inciviles, et cette puerile ambition de vouloir paroistre plus fin pour estre autre, et, comme si ce fust marchandise malaizée que reprehensions et nouvelletez, vouloir tirer de là nom de quelque peculiere valeur. Comme il n'affiert qu'aux grands poëtes d'user des licences de l'art, aussi n'est-il supportable qu'aux grandes ames et illustres de se privilegier au dessus de la coustume. *Si quid Socrates et Aristippus contra morem et consuetudinem fecerunt, idem sibi ne arbitretur licere : magnis enim illi et divinis bonis hanc licentiam assequebantur.*

2. De n'entrer en discours *et* contestation que *là* où.

pour dire un rolle prescript : il n'est engagé à aucune cause que par ce qu'il l'appreuve, ny ne sera du mestier où se vent à purs deniers contans la liberté de se pouvoir raviser et reconnoistre [1].

Que sa conscience et sa vertu reluisent jusques à son parler [2]. Qu'on luy face entendre que de confesser la faute qu'il descouvrira en son propre discours, encore qu'elle ne soit aperceuë que par luy, c'est un effet de jugement et de sincerité, qui sont les principales qualitez qu'il cherche [3]. On l'advi-

---

1. De se pouvoir *repentir* et recognoistre*; neque, ut omnia quæ præscripta et imperata sint defendat, necessitate ulla cogitur.* Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tres-loyal serviteur de son prince, et tres-affectionné, et tres-courageux ; mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir publique. Outre plusieurs autres inconvenients qui blessent nostre liberté par ces obligations particulieres, le jugement d'un homme gagé et achetté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'impudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peut avoir ny loy ny volonté de dire et penser que favorablement d'un maistre qui, parmi tant de milliers d'autres subjects, l'a choisi pour le nourrir et elever de sa main. Cette faveur et utilité corrompent non sans quelque raison sa franchise et l'esblouissent. Pourtant void on coustumierement le langage de ces gens là divers à tout autre langage en un estat, et de peu de foy en telle matiere.

2. Que sa conscience et sa vertu reluisent *en son parler* et n'ayent que la raison pour conduite.

3. Qui sont les principales *parties* qu'il cherche ; que l'opiniatrer et contester sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames ; que se r'adviser et se corriger, abandonner un mauvais party sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes et philosophiques.

sera, estant en compaignie, d'avoir les yeux par tout; car je trouve que les premiers sieges sont communément saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se trouvent guieres meslées à la suffisance. J'ay veu, cependant qu'on s'entretenoit, au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapisserie ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un masson, un passant, il faut tout mettre en besongne et emprunter chacun selon sa marchandise, car tout sert en mesnage; la sottise mesmes et foiblesse d'autruy luy sera instruction. A contreroller les graces et façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvaises.

Qu'on luy mette en fantasie une honeste curiosité de s'enquerir de toutes choses; tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra : un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de Cæsar ou de Charlemaigne;

> *Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu;*
> *Ventus in Italiam quis bene vela ferat.*

Il s'enquerra des meurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celuy-là. Ce sont choses tres-plaisantes à apprendre, et tres-utiles à sçavoir.

En cette practique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent

qu'en la memoire des livres. Il practiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude, qui veut ; mais qui veut aussi, c'est un estude de fruit inestimable[1]. Quel profit ne fera-il, en ceste part là, à la lecture des *Vies* de nostre Plutarque ? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge, et qu'il n'imprime pas tant à son disciple où mourut Marcellus[2] que pourquoy il fut indigne de son devoir qu'il mourust là ; qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires qu'à en juger[3]. Il y a dans cet autheur[4] beaucoup de discours estandus tres-dignes d'estre sceus, car à mon gré c'est le maistre ouvrier de telle besongne ; mais il y en a mille qu'il n'a que touché simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist, et se contente quelquefois de ne donner qu'une attainte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là et

---

1. De fruit *estimable* et le seul estude, comme dit Platon, que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part.

2. Et qu'il n'imprime pas tant à son disciple *la date de la ruine de Carthage que les mœurs de Hannibal et de Scipion, ny tant* où mourut Marcellus.

3. C'est à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure. J'ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu. Plutarche y en a leu cent, outre ce que j'y ay sceu lire, et à l'adventure outre ce que l'autheur y avoit mis. A d'aucuns, c'est un pur estude grammairien ; à d'autres, l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent.

4. Il y a dans *Plutarque*.

mettre en place marchande : comme ce sien mot, que « les habitans d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule sillabe, qui est Non », donna peut estre la matiere et l'occasion à la Boœtie de sa *Servitude volontaire*. Cela mesme de voir Plutarque trier [1] une legiere action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement ayment tant la briefveté : sans doute leur reputation en vaut mieux, mais nous en valons moins. Plutarque aime mieux que nous le vantions de son jugement que de son sçavoir, il ayme mieux nous laisser desir de soy que satieté. Il sçavoit qu'és choses bonnes mesmes on peut trop dire, et que Alexandridas reprocha justement à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs : « O estrangier ! tu dis ce qu'il faut autrement qu'il ne faut [2]. »

Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de ce commerce des hommes [3]. Nous sommes tous contraints et amoncellez en nous mesmes [4], et avons la veuë racourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit. Il ne respondit pas « d'Athenes », mais

---

1. Cela mesme de *luy* voir trier.

2. Ceux qui ont le corps gresle le grossissent d'embourrures ; ceux qui ont la matiere exile l'enflent de paroles.

3. Pour le jugement humain, de *la frequentation du monde*.

4. Et amoncellez en *nous*.

« du monde ». Luy, qui avoit son imagination [1] plus plaine et plus estanduë, embrassoit l'univers comme sa ville, jettoit ses connoissances, sa societé et ses affections à tout le genre humain, non pas comme nous qui ne regardons qu'à nos pieds [2]. Quand les vignes gelent en mon village, mon prebstre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, et juge que la pepie en tienne des-jà les Cannibales. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse et que le jour du jugement nous tient au collet [3], sans s'aviser que plusieurs pires choses se sont veuës, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps cependant ? Moy, selon leur licence et impunité, admire de les voir si douces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orage ; et disoit le Savoïart que « Si ce sot de roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son duc ». Son imagination ne concevoit autre plus eslevée grandeur que celle de son maistre [4]. Mais qui se presente, comme dans un tableau, cette grande image de nostre mere nature en son entiere magesté ; qui lit en son visage une si generale et constante

1. Qui avoit *l'imagination*.
2. Qui ne regardons que *sous nous*.
3. Nous *prent* au collet.
4. Nous sommes insensiblement touts en cette erreur, erreur de grande suitte et prejudice.

varieté ; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe tres-delicate, celuy-là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme especes soubs un genre, c'est le miroüer où il nous faut regarder pour nous connoistre de bon biais. Somme, je veux que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix et de coustumes nous apprennent à juger sainement des nostres, et apprennent nostre jugement à reconnoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse ; qui n'est pas un legier apprentissage. Tant de remuements d'estat et changements de fortune nous instruisent à ne faire pas grande recepte [1] de la nostre. Tant de noms, tant de victoires et conquestes ensevelies soubs l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eterniser nostre nom par la prise de dix argolets et d'un pouillier qui n'est conneu que de sa cheute. L'orgueil et la fiereté de tant de pompes estrangieres, la magesté si enflée de tant de cours et de grandeurs, nous fermit et asseure la veüe à soustenir l'esclat des nostres sans siller les yeux. Tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde. Ainsi du reste [2].

---

1. Et changements de fortune *publique* nous instruisent à ne faire pas *grand miracle*.

2. Nostre vie, disoit Pythagoras, retire à la grande et

Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus profitables discours de la philosophie, à laquelle se doivent toucher les actions humaines comme à leur reigle. On luy dira,

> *Quid fas optare, quid asper*
> *Utile nummus habet; patriæ charisque propinquis*
> *Quantum elargiri deceat; quem te Deus esse*
> *Jussit, et humana qua parte locaverit[1] in re;*
> *Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur...*

que c'est que sçavoir et ignorer, qui doit estre le but de l'estude ; que c'est que vaillance, temperance et justice; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la subjection, la licence et la liberté; à quelles marques on connoit le vray et solide contentement; jusques où il faut craindre la mort, la douleur et la honte,

> *Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem;*

quels ressors nous meuvent, et le moyen de tant divers branles en nous. Car il me semble que les premiers discours dequoy on luy doit abreuver l'entendement, ce doivent estre ceux qui reglent ses

---

populeuse assemblée des jeux Olympiques. Les uns exercent le corps pour en acquerir la gloire des jeux; d'autres y portent des marchandises à vendre pour le gain. Il en est (et qui ne sont pas les pires) lesquels n'y cherchent aucun fruict que de regarder comment et pourquoy chasque chose se faict, et estre spectateurs de la vie des autres hommes, pour en juger et reigler la leur.

1. *Locatus es.*

meurs et son sens, qui luy apprendront à se connoistre et à sçavoir bien mourir et bien vivre [1].

> *Sapere aude,*
> *Incipe : vivendi recte qui prorogat horam,*
> *Rusticus exspectat dum defluat amnis; at ille*
> *Labitur, et labetur in omne volubilis ævum.*

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfans

> *Quid moveant Pisces, animosaque signa Leonis,*
> *Lotus et Hesperia quid Capricornus aqua;*

la science des astres et le mouvement de la huitiesme sphere avant que les leurs propres :

> Τί Πλειάδεσσι κἀμοί;
> Τί δ' ἀστράσι Βοώτεω [2];

---

1. Entre les arts liberaux, commençons par l'art qui nous faict libres. Elles servent toutes voirement en quelque maniere à l'instruction de nostre vie et à son usage, comme toutes autres choses y servent en quelque maniere aussi. Mais choisissons celle qui y sert directement et professoirement. Si nous sçavions restraindre les appartenances de nostre vie à leurs justes et naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de nostre usage, et, en celles mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues et enfonceures tres-inutiles que nous ferions mieux de laisser là, et, suivant l'institution de Socrates, borner le cours de nostre estude en icelles où faut l'utilité.

2. Anaximenes escrivant à Pythagoras : « De quel sens puis je m'amuser aux secrets des estoilles, ayant la mort ou la servitude tousjours presente aux yeux? » car lors les roys de Perse preparoient la guerre contre son pays. Chacun doit

Aprés qu'on luy aura apris ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, musique[1], geometrie, rhetorique; et la science qu'il choisira ayant desjà le goust et jugement formé[2], il en viendra bien tost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par livre; tantost son gouverneur luy fournira de l'auteur mesme propre à cette fin de son institution, tantost il luy en donnera la moelle et la substance toute maschée. Et si de soy mesme il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son dessein, on luy pourra joindre quelque homme de lettres, de qui à chaque besoing il retire les munitions qu'il luy faudra, pour aprés à sa mode les distribuer et dispenser à son nourrisson[3]. Et que cette leçon ne soit plus aisée et naturelle que celle de Gaza, qui y peut faire doute? Ce sont là preceptes espineux et mal plaisans, et des mots vains et descharnez, où il n'y a point de prise, rien qui vous esveille l'esprit, rien qui vous chatouille[4]; en cette cy l'ame trouve où mordre, où se paistre et où se gen-

---

dire ainsin : « Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition, et ayant au dedans tels autres ennemis de la vie, iray-je songer au bransle du monde? »

1. Logique, *physique.*

2. Ayant desjà *le jugement* formé.

3. Quelque homme de lettres *qui*, à chaque besoing, *fournisse* les munitions *qu'il faudra pour les* distribuer et dispenser à son nourrisson.

4. *Rien qui vous chatouille* [mots supprimés]

darmer[1]. Ce fruict est plus grand sans comparaison, et si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en soyent là en nostre siecle, que la philosophie, ce[2] soit, jusques aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique, de nul usage et de nul pris[3]. Je croy que ces ergotismes en sont cause qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans, et d'un visage renfroigné, sourcilleux et horrible[4]. Qui me l'a masquée de ce faux visage pasle et hideux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoué, et à peu que je ne die follastre. Elle ne presche que feste et bon temps : une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le Grammairien rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dit : « Ou je me trompe, ou, à vous voir la contenance si paisible et si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous. » A quoy l'un d'eux, Heracleon le Megarien, respondit : « C'est à faire à ceux qui cherchent si le futur du verbe βάλλω a double λ, ou qui cherchent la derivation des comparatifs χεῖρον et βέλτιον, et des superlatifs χείριστον et βέλτιστον, qu'il faut rider le front, s'entretenant de leur science; mais,

---

1. *Et où se gendarmer* [mots supprimés].
2. *Ce* [mot supprimé].
3. Un nom vain et fantastique, *qui se treuve* de nul usage et de nul pris *par opinion et par effect*.
4. Sourcilleux et *terrible*.

quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer et resjouïr ceux qui les traictent, non les renfroigner et contrister. »

Deprendas animi tormenta latentis in ægro
Corpore, deprendas et gaudia : sumit utrumque
Inde habitum facies.

L'ame qui loge la philosophie doit par sa santé rendre sain encores le corps ; elle doit faire luire jusques au dehors son contentement [1], son repos et son aise, doit former à son mole [2] le port exterieur, et le garnir [3] par consequent d'une gratieuse fierté, d'un maintien actif et allegre, et d'une contenance rassise et debonnaire [4]. C'est *Baroco* et *Baralipton* qui rendent leurs supports ainsi marmiteux [5] et enfumés, ce n'est pas elle ; ils ne la connoissent que par ouïr dire. Comment ? elle faict estat de serainer les tempestes de la fortune [6], et d'apprendre la fain et les fiebvres à rire, non par quelques epicycles imaginaires, mais par raisons grossieres, maniables et palpables [7]. Puis que c'est

---

1. *Son contentement* [mots supprimés].
2. A son *moule.*
3. Et l'*armer.*
4. Et d'une contenance *contante* et debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante : son estat est comme des choses au dessus de la lune, tousjours serein.
5. Ainsi *crotez.*
6. Les tempestes de l'*ame.*
7. Mais par raisons *naturelles* et palpables. Elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dit l'eschole, plantée

à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible. Ceux qui l'ont approchée la tiennent, au rebours, logée dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle void bien souz soy toutes choses; mais si peut on y arriver, qui en sçait l'addresse, par des routtes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes, plaisamment, et d'une pante facile et polie, comme est celle des voutes celestes. Pour n'avoir hanté cette vertu supreme, belle, triumphante, amoureuse, delicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compagnes, ils sont allez, selon leur foiblesse, faindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rocher à l'escart, emmy des ronces : fantosme à estonner les gents. Mon gouverneur, qui cognoist devoir remplir la volonté de son disciple autant ou plus d'affection que de reverence envers la vertu, luy sçaura dire que les poëtes suivent les humeurs communes, et luy faire toucher au doigt que les dieux ont mis plustost la sueur aux advenues des cabinetz de Venus que de Pallas. Et, quand il commencera de se sentir, luy presentant Bradamante ou Angelique pour maistresse à joüir, et d'une beauté naïve, active, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beauté molle, affettée, delicate, artificielle; l'une travestie en garçon, coiffée d'un morrion luisant; l'autre vestue en garce, coiffée d'un attiffet emperlé : il jugera masle son amour mesme, s'il choisit tout diversement à cet effeminé pasteur de Phrygie. Il luy fera cette nouvelle leçon, que le prix et hauteur de la vraye vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice, si esloigné de difficulté que les enfans y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtilz. Le reglement c'est son util, non pas la force. Socrates, son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïveté et aisance de son progrés. C'est la mere nourrice des plaisirs humains. En les rendant justes, elle les rend seurs et purs; les moderant, elle les tient en haleine et en appetit; retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise

elle qui [1] nous instruict à vivre, et que l'enfance y a sa leçon comme les autres aages, pourquoy ne la luy communique l'on ?

Udum et molle lutum est; nunc nunc properandus, et acri
Fingendus sine fine rota.

---

envers ceux qu'elle nous laisse, et nous laisse abondamment tous ceux que veut nature, et jusques à la satieté, sinon jusques à la lasseté, maternellement : si d'adventure nous ne voulons dire que le regime qui arreste le beuveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemy de noz plaisirs. Si la fortune commune luy faut, elle luy eschappe, ou elle s'en passe, et s'en forge une autre toute sienne, non plus flottante et roulante. Elle sçait estre riche, et puissante, et sçavante, et coucher en des matelats musquez ; elle aime la vie, elle aime la beauté, la gloire et la santé. Mais son office propre et particulier, c'est sçavoir user de ces biens là regléement, et les sçavoir perdre constamment : office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnaturé, turbulent et difforme, et y peut-on justement attacher ces escueils, ces haliers et ces monstres. Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il aime mieux ouyr une fable que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra ; qui, au son du tabourin qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se destourne à un autre qui l'appelle au jeu des batteleurs; qui, par souhait, ne trouve plus plaisant et plus doux revenir poudreux et victorieux d'un combat que de la paulme ou du bal, avec le prix de cet exercice : je n'y trouve autre remede, sinon qu'on le mette patissier dans quelque bonne ville, fust il fils d'un duc, suivant le precepte de Platon, qu'il faut colloquer les enfans, non selon les facultez de leur pere, mais selon les facultez de leur ame.

1. Puis que *la philosophie est celle* qui.

On nous aprent à vivre quand la vie est passée. Cent escoliers ont pris la verolle avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote, *De la temperance*[1]. Ce sont abus : ostez toutes ces subtilitez espineuses de la dialectique, dequoy nostre vie ne se peut amender; prenez les simples discours de la philosophie, sçachez les choisir et traitter à point; ils sont plus aisez à concevoir qu'un conte de Boccace; un enfant en est capable, au partir de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes comme pour la decrepitude.

Je suis de l'advis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de geometrie, comme à l'instruire des bons preceptes touchant la vaillance, proüesse, la magnanimité et temperance, et l'asseurance de ne rien craindre; et, avec cette munition, il l'envoya encores enfant subjuguer l'empire du monde avec seulement 30,000 hommes de pied, 4,000 chevaux et quarante deux mille escuz[2]. Les autres arts et sciences,

---

1. Cicero disoit que, quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir d'estudier les poëtes lyriques; et je trouve ces ergotistes plus tristement encores inutiles. Nostre enfant est bien plus pressé : il ne doit au paidagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie; le demeurant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires.

2. L'empire du monde *à tout* 30,000 hommes de pied, 4,000 chevaulx et quarante deux mille escuz *seulement*.

dict-il, Alexandre les honoroit bien, et loüoit leur excellence et gentillesse ; mais, pour plaisir qu'il y prist, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

Petite hinc, juvenesque senesque,
Finem animo certum miserisque viatica canis [1].

Pour tout cecy, je ne veux pas qu'on emprisonne cet enfant dans un college [2], je ne veux pas qu'on l'abandonne à la colere et humeur melancholique d'un furieux maistre d'escole ; je ne veux pas corrompre son esprit à le tenir à la gehene et au travail, à la mode des autres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un portefaiz [3], ny ne veux gaster ses meurs genereuses par l'incivilité et barbarie d'autruy. La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bon'heure, et n'avoit guieres de tenue. A la verité, nous voyons encores qu'il n'est rien si gentil que

---

1. C'est ce que disoit Epicurus, au commencement de sa lettre à Meniceus : « Ny le plus jeune refuie à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse. » Qui fait autrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encores saison d'heureusement vivre, ou qu'il n'en est plus saison.

2. Qu'on emprisonne *ce garçon*.

3. Ny ne trouveroys bon, quand, par quelque complexion solitaire et melancholique, on le verroit adonné d'une application trop indiscrette à l'estude des livres, qu'on la luy nourrist : cela les rend ineptes à la conversation civile et les destourne de meilleures occupations. Et combien ay je veu de mon temps d'hommes abestis par temeraire avidité de science ? Carneades s'en trouva si affollé qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles.

les petits enfans en France; mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceüe, et hommes faicts on n'y voit aucune excellence. J'ay ouy tenir à gens d'entendement que ces colleges où on les envoie, dequoy ils ont foison, les abrutissent ainsin.

Au nostre, un cabinet, un jardin [1], la table et le lit, la solitude, la compagnie, le matin et le vespre, toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estude : car la philosophie, qui, comme formatrice des jugements et des meurs, sera sa principale leçon, a ce privilege de se mesler par tout. Isocrates l'Orateur, estant prié en un festin de parler de son art, chacun trouve qu'il eut raison de respondre : « Il n'est pas maintenant temps de ce que je sçay faire; et ce dequoy il est maintenant temps, je ne le sçay pas faire. » Car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compaignie assemblée pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord ; et autant en pourroit-on quasi [2] dire de toutes les autres sciences. Mais, quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme et de ses devoirs et offices, ç'a esté le jugement commun de tous les sages, que, pour la douceur de sa conversation, elle ne devoit estre refusée ny aux festins ny aux jeux ; et Platon l'ayant conviée [3]

---

1. Un *jardin.*
2. *Quasi* [mot supprimé].
3. L'ayant *invitée.*

à son Convive, nous voyons comme elle entretient l'assistence d'une façon molle et accommodée au temps et au lieu, quoy que ce soit de ses plus hauts discours et plus salutaires.

Æque pauperibus prodest, locupletibus æque;
Et, neglecta, æque pueris senibusque nocebit.

Ainsi, sans doubte, il chomera moins que les autres; mais, comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceux que nous mettons à quelque chemin desseigné, aussi nostre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir. Les jeux mesmes et les exercices seront une partie de l'estude : la course, la luite, la danse [1], la chasse, le maniement des chevaux et des armes. Je veux que la bienseance exterieure, et l'entre-gent [2], se façonne quant et quant l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme; il n'en faut pas faire à deux. Et, comme dict Platon, il ne faut pas les exercer [3] l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelez à un mesme timon [4].

---

1. La course, la lucte, *la musique*, la danse.
2. Et l'entregent, et la disposition de sa personne.
3. Les *dresser*.
4. *A mesme* tismon; et, à l'ouïr, semble il pas prester plus

Au demeurant, toute cette institution se doit conduire par une severe douceur, non comme aux colleges, où, au lieu de convier les enfans aux lettres et leur en donner goust, on ne leur presente[1], à la verité, que horreur et cruauté. Ostez moy la violence et la force; il n'est rien à mon advis qui abastardisse et estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiement, ne l'y endurcissez pas; endurcissez le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hazards qu'il luy faut mespriser; ostez luy toute mollesse et delicatesse au vestir et coucher, au manger et au boire; accoustumez le à tout : que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux[2].

---

de temps et de solicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quant et quant, et non au contraire?

1. Au demeurant, *cette institution* se doit conduire par une severe douceur, non *comme il se fait :* au lieu de convier les enfants aux lettres, *on ne leur présente...*

2 Enfant, homme, vieil, j'ay tousjours creu et jugé de mesme. Mais, entre autres choses, cette police de la plus part de noz colleges m'a tousjours despleu. On eust failly à l'adventure moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule de jeunesse captive : on la rend desbauchée, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez y sur le point de leur office, vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere, pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames, et craintives, de les y guider d'une troigne effroyable, les mains armées de fouets? Inique et pernicieuse forme! Joint ce que Quintilian en a tres-

Toute estrangeté et particularité en nos meurs et conditions est evitable, comme ennemie de communication et de societé [1] : j'en ay veu fuir la senteur des pommes plus que les harquebusades, d'autres s'effrayer pour une souris, d'autres rendre la gorge à voir de la cresme, d'autres à voir bransler [2] un lict de plume, comme Germanicus ne pouvoit souffrir ny la veue ny le chant des coqs. Il y peut avoir, à l'avanture, à cela quelque proprieté occulte ; mais on l'esteindroit à mon advis, qui s'y prendroit de bon' heure. L'institution a gaigné cela sur moy, il est vray que ce n'a point esté sans

---

bien remarqué, que cette imperieuse authorité tire des suittes perilleuses, et nommément à nostre façon de chastiement. Combien leurs classes seroient plus decemment jonchées de fleurs et de feuillées que de tronçons d'osiers sanglants? J'y feroy pourtraire la joye, l'allegresse, et Flora, et les Graces, comme fit en son eschole le philosophe Speusippus. Où est leur profit, que là fust aussi leur esbat. On doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soigneux en ses *Loix* de la gayeté et passetemps de la jeunesse de sa cité, et combien il s'arreste à leurs courses, jeux, chansons, saults et danses : desquelles il dit que l'antiquité a donné la conduitte et le patronnage aux dieux mesmes, Apollon, aux Muses et Minerve. Il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases ; pour les sciences lettrées, il s'y amuse fort peu, et semble ne recommander particulierement la poësie que pour la musique.

1. Comme ennemie *de societé*. Qui ne s'estonneroit de la complexion de Demophon, maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'ombre et trembloit au soleil?

2. A voir *brasser*.

quelque soing, que, sauf la biere, mon goust est accommodable[1] à toutes choses de quoy on se paist.

Le corps encore souple[2], on le doit, à cette cause, plier à toutes façons et coustumes; et, pourveu qu'on puisse tenir l'appetit et la volonté soubs boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes nations et compaignies, voire au desreglement et aus excés, si besoing est[3] : qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne trouvent pas louable en Calisthenes d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre, son maistre, pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il follastrera, il se desbauchera avec son prince : je veux qu'en la desbauche mesme il surpasse en vigueur et en fermeté ses compagnons, et qu'il ne laisse à faire le mal ny à faute de force ny de science, mais à faute de volonté[4]. Je pensois faire honneur à un seigneur aussi eslongné de ces débordemens qu'il en soit en France, de m'enquerir à luy en bonne compaignie combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré pour la necessité des affaires du roy en Allemagne : il le print de cette mesme[5] façon, et me respondit que c'estoit trois fois,

---

1. Que, sauf la biere, mon *appetit* est accommodable *indifferemment.*

2. Le corps *est* encore souple.

3. Son exercitation suive l'usage.

4. *Multum interest, utrum peccare quis nolit, aut nesciat.*

5. *Mesme* [mot supprimé].

lesquelles il recita. J'en sçay qui, à faute de cette faculté, se sont mis en grand peine, ayans à pratiquer cette nation. J'ay souvent remarqué avec grand'admiration cette merveilleuse[1] nature d'Alcibiades, de se transformer si aisément à façons si diverses, sans interest de sa santé, surpassant tantost la somptuosité et pompe persienne, tantost l'austerité et frugalité lacedemoniene, autant reformé en Sparte comme voluptueux en Ionië.

Omnis Aristippum decuit color, et status, et res.

Tel voudrois-je former mon disciple.

Quem duplici panno patientia velat
Mirabor, vitæ via si conversa decebit,
Personamque feret non inconcinnus utramque.

Voicy mes leçons, où le faire va avec le dire. Car à quoy sert il qu'on presche l'esprit, si les effects ne vont quant et quant? On verra à ses entreprinses s'il y a de la prudence, s'il y a de la bonté en ses actions, de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau. Il ne faut pas seulement qu'il die sa leçon, mais qu'il la face[2]. Zeuxidamus respondit à un qui

---

1. *La* merveilleuse.

2. [Ce commencement d'alinéa offre la leçon suivante dans l'édition de 1595 :]

Voicy mes leçons : celuy-là y a mieux proffité, qui les fait, que qui les sçait. Si vous le voyez, vous l'oyez; si vous l'oyez, vous le voyez. Jà à Dieu ne plaise, dit quelqu'un en Platon, que philosopher, ce soit apprendre plusieurs

luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escrit les ordonnances de la prouesse, et ne les donnoient à lire à leurs jeunes gens, que c'estoit par ce qu'ils les vouloient accoustumer aux faits, non pas aux escritures[1]. Comparez, au bout de 15 ou 16 ans, à cettuy cy un de ces latineurs de college, qui aura mis autant de temps à n'aprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil, et ne vis jamais homme qui ne die plustost plus que moins qu'il ne doit; toutesfois la moictié de nostre aage s'en va là. On nous tient

---

choses et traitter les arts ! *Hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disciplinam vita magis quam litteris persequuti sunt.* Leon, prince des Phliasiens, s'enquerant à Heraclides Ponticus de quelle science, de quelle art il faisoit profession : « Je ne sçay, dit-il, ny art ny science, mais je suis philosophe. » On reprochoit à Diogenes comment, estant ignorant, il se mesloit de la philosophie : « Je m'en mesle, dit-il, d'autant mieux à propos. » Hegesias le prioit de luy lire quelque livre : « Vous estes plaisant, luy respondit-il ; vous choisissés les figues vrayes et naturelles, non peintes; que ne choisissez vous aussi les exercitations naturelles, vrayes et non escrites? » Il ne dira pas tant sa leçon comme il la fera, il la repetera en ses actions. On verra s'il y a de la prudence en ses entreprises; s'il y a de la bonté, de la justice en ses deportements; s'il y a du jugement et de la grace en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses jeux, de la temperance en ses voluptez, de l'ordre en son œconomie, de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau ; *qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putat; quique obtemperet ipse sibi et decretis pareat.* Le vray miroir de nos discours est le cours de nos vies.

1. Non pas aux *parolles*.

quatre ou cinq ans à entendre les mots et les coudre en clauses, encores autant à en proportionner un grand corps estendu en quatre ou cinq parties, et[1] autres cinq pour le moins à les sçavoir brefvement mesler et entrelasser de quelque subtile façon. Laissons cela[2] à ceux qui en font profession expresse.

Allant un jour à Orleans, je trouvay dans cette plaine, au deça de Clery, deux regens qui venoyent à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre ; plus loing derriere eux, je descouvris[3] une trouppe et un maistre en teste, qui estoit feu monsieur le comte de La Rochefoucaut. Un de mes gens s'enquit au premier de ces regents qui estoit ce gentil'homme qui venoit aprés luy. Luy, qui n'avoit pas veu ce trein qui le suyvoit, et qui pensoit qu'on luy parlast de son compagnon, respondit plaisamment : « Il n'est pas gentil'homme, c'est un grammairien, et je suis logicien. » Or, nous qui cerchons icy, au rebours, de former non un grammairien ou logicien, mais un gentil'homme, laissons les abuser de leur loisir ; nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien garny[4] de choses, les parolles ne suivront que trop : il les trainera, si elles ne veulent suivre. J'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font con-

---

1. *Et* [mot supprimé].
2. Laissons *le*.
3. Je *voyois*.
4. Bien *pourveu*.

tenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais, à faute d'eloquence, ne les pouvoir mettre en evidence : c'est une baye. Sçavez vous, à mon advis, que c'est que cela ? Ce sont des ombrages qui leur viennent de quelques conceptions informes qu'ils ne peuvent desmeler et esclaircir au dedans, ny par consequant produire au dehors. Ils ne s'entendent pas encore eux mesmes ; et voyez les un peu begayer sur le point de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est à l'acouchement, mais qu'ils ne font[1] que lecher encores cette matiere imparfaicte. De ma part, je tiens[2] que qui a en l'esprit[3] une vive imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque, soit par mines, s'il est muet :

Verbaque prævisam rem non invita sequentur.

Et, comme disoit cet autre[4], aussi poëtiquement en sa prose, *cum res animum occupavere, verba ambiunt*[5]. Il ne sçait pas ablatif, conjunctif, substantif, ny la grammaire : ne faict pas son laquais ou une harangiere du Petit Pont ; et si vous entretiendront tout vostre soul, si vous en avez envie, et se desferreront aussi peu, à l'adventure, aux regles de leur lan-

---

1. Vous jugez que leur travail n'est *point* à l'accouchement, *mais à la conception, et* qu'ils ne font...
2. Je tiens *et Socrates ordonne.*
3. *Dans* l'esprit.
4. Et comme disoit *celuy-là.*
5. Et cest autre : *ipsæ res verba rapiunt.*

gage que le meilleur maistre és arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny pour avant-jeu capter la benivolence du candide lecteur, ny ne luy chaut de le sçavoir. De vray, toute cette belle peincture s'efface aisément par le lustre d'une verité simple et naifve : ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de gouster la viande[1] plus massive et plus ferme, comme Afer monstre bien clairement chez Tacitus. Les ambassadeurs de Samos estoyent venus à Cleomenes, roy de Sparte, preparez d'une belle et longue oraison, pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Policrates : aprés qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit : « Quant à vostre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu, et quant à vostre conclusion, je n'en veux rien faire. » Voylà une belle response, ce me semble, et des harangueurs bien cameus. Et quoy cet autre? Les Atheniens estoyent à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique : le premier, plus affeté, se presenta avec un beau discours premedité sur le subject de cette besongne, et tiroit le jugement du peuple à sa faveur; mais l'autre, en trois mots : « Seigneurs Atheniens, ce que cetuy a dict, je le feray. » Au fort de l'eloquence de Cicero, plusieurs en estoyent tirez en admiration[2]; mais Caton, n'en faisant que rire : « Nous avons, disoit-il, un plaisant consul. »

---

1. De *prendre* la viande.
2. En *entroient* en admiration.

Aille devant ou aprés, un vif argument, un beau traict, est toujours de saison [1]. Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rithme faire le bon poeme : laissez luy allonger une courte syllabe, s'il veut ; pour cela, non force ; si les inventions y rient, si l'esprit et le jugement y ont bien joué leur rolle [2], voylà un bon poete, diray-je, mais un mauvais versificateur,

Emunctæ naris, durus componere versus.

Qu'on face, dict Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coustures et mesures,

Tempora certa modosque, et quod prius ordine verbum est
Posterius facias, præponens ultima primis,
Invenias etiam disjecti membra poetæ ;

il ne se démentira point pour cela ; les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respondit Menander, comme on le tensast, approchant le jour auquel il avoit promis une comedie, dequoy il n'y avoit encore mis la main : « Elle est composée et preste, il ne reste qu'à y adjouster les vers. » Ayant les choses et la matiere en l'ame disposée et rangée, il mettoit en peu de compte les mots, les pieds et les cesures, qui sont à la verité de fort

---

1. Aille devant ou aprés, *une utile sentence,* un beau traict, est tousjours de saison. S'il n'est pas bien à ce qui va devant ny à ce qui vient aprés, il est bien en soy.

2. Y ont bien *faict leur office.*

peu au pris du reste : et qu'il soit ainsi[1]. Depuis que Ronsard et du Bellay ont mis en honneur nostre poesie[2] françoise, je ne vois si petit apprenti qui n'enfle des mots, qui ne renge les cadences à peu prés comme eux mesmes[3]. Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de poëtes ; mais, comme il leur a esté bien aisé de representer leurs rithmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un et les delicates inventions de l'autre.

Voire mais, que fera-il si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme? « Le jambon fait boire, le boire desaltere, parquoy le jambon desaltere[4]. » Si ces sottes finesses[5] luy doivent persuader une mensonge, cela est dangereux ; mais si elles demeurent sans effect et ne l'esmeuvent qu'à rire, je ne voy pas pourquoy il s'en doive donner garde. Il en est de si sots qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieuë pour courir

---

1. Ayant les choses et la matiere *disposée en l'ame*, il mettoit en peu de compte *le demeurant*.

2. Ont *donné credit à* nostre poësie.

3. Comme *eux. Plus sonat quam valet.*

4. Qu'il s'en mocque : il est plus subtil de s'en mocquer que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contrefinesse : « Pourquoy le deslieray-je, puis que tout lié il m'empesche ? » Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesses dialectiques, à qui Chrysippus dit : « Jouë toy de ces battelages avec les enfans et ne destourne à cela les pensées serieuses d'un homme d'aage. »

5. Si ces sottes *arguties, contorta et aculeata sophismata...*

aprés un beau mot [1]. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suyvre ; et que le gascon y arrive si le françois n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aucune souvenance des mots. Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naif, tel sur le papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré [2], plustost difficile que ennuieux, esloingné d'affectation et d'artifice [3], desreglé, descousu et hardy : chaque lopin y face son corps ; non pedantesque, non fratesque, non pleideresque, mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Julius Cæsar [4].

J'ay volontiers imité cette desbauche qui se voit en nostre jeunesse, au port de leurs vestemens, de laisser pendre son reistre, de porter sa cape en escharpe, et un bas mal tendu [5], qui represente une fierté desdaigneuse de ces paremens estrangers, et

---

1. *Aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecus arcessunt, quibus verba conveniant.* Et l'autre : *Qui alicujus verbi decore placentis vocentur ad id quod non proposuerant scribere.* Je tors bien plus volontiers une belle sentence pour la coudre sur moy que je ne destors mon fil pour l'aller querir.

2. Non tant delicat et peigné, comme vehement et brusque :

Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet.

3. *Et d'artifice* [mots supprimés].

4. Et si ne sens pas bien pourquoy il l'en appelle.

5. Au port de leurs vestemens : *un manteau en escharpe, la cape sur une espaule*, un bas mal tendu.

nonchallante de l'art ; mais je la trouve encore mieus employée en la forme du parler [1]. Je n'ayme point de tissure où les liaisons et les coutures paroissent : tout ainsi qu'en un corps [2] il ne faut qu'on y puisse compter les os et les veines [3]. Les Atheniens (dict Platon) ont pour leur part le soing de l'abondance et elegance du parler ; les Lacedemoniens, de la briefveté, et ceux de Crete, de la fecundité des conceptions plus que du langage :

---

1. Toute affectation, nommément en la gayeté et liberté françoise, est mesadvenante au courtisan, et, en une monarchie, tout gentil'homme doit estre dressé au port d'un courtisan : parquoy nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf et mesprisant.

2. Qu'en un *beau* corps.

3. *Quæ veritati operam dat oratio, incomposita sit et simplex. Quis accurate loquitur, nisi qui vult putide loqui?* L'eloquence faict injure aux choses, qui nous destourne à soy. Comme, aux accoustremens, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particuliere et inusitée; de mesme, au langage, la recherche des frases nouvelles et des mots peu cogneuz vient d'une ambition scholastique et puerile. Peusse-je ne me servir que de ceux qui servent aux hales à Paris ! Aristophanes le Grammairien n'y entendoit rien de reprendre en Epicurus la simplicité de ses mots et la fin de son art oratoire, qui estoit perspicuité de langage seulement. L'imitation du parler, par sa facilité, suit incontinent tout un peuple; l'imitation du juger, de l'inventer, ne va pas si viste. La plus part des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robbe, pensent tresfaucement tenir un pareil corps. La force et les nerfs ne s'empruntent point; les atours et le manteau s'empruntent. La plus part de ceux qui me hantent parlent de mesmes les *Essais*, mais je ne sçay s'ils pensent de mesmes.

ceux-cy sont les miens[1]. Zenon disoit qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns, qu'il nommoit φιλολόγους, curieux d'apprendre les choses, qui estoyent ses mignons ; les autres, λογοφίλους, qui n'avoyent soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire, mais non pas si bonne qu'on la faict ; et suis despit dequoy nostre vie s'embesongne toute à cela. Je voudrois premierement bien sçavoir ma langue, et celle de mes voisins où j'ay plus ordinaire commerce. C'est un bel et grand agencement sans doubte que le grec et latin, mais on l'achepte trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayée en moy mesmes : s'en servira qui voudra.

Feu mon pere, ayant fait toutes les recherches qu'homme peut faire, parmy les gens sçavans et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, fut advisé de cet inconvenient qui estoit en usage; et luy disoit-on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues estoit la seule cause pourquoy nous ne pouvions arriver à la perfection de science des anciens Grecs et Romains, d'autant que le langage ne leur coutoit rien ; je ne les en croy pas, que ce en soit la seule cause[2]. Tant y a que

---

1. Sont les *meilleurs.*

2. Et luy disoit-on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues *qui ne leur coustoient rien est* la seule cause pourquoy nous ne *pouvons* arriver *à la gran-*

l'expedient que mon pere y trouva, ce fut que, en nourrice et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Alleman, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et tresbien versé en latine [1]. Cettuy-cy, qu'il avoit faict venir exprés et qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avec luy deux autres moindres en sçavoir pour m'accompagner et servir [2], et soulager le premier : ceux-cy ne m'entretenoient d'autre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une reigle inviolable que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloyent en ma compaignie qu'autant de mots de latin que chacun avoit apris pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruict que chacun y fit : mon pere et ma mere y apprindrent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la necessité, comme firent aussi les autres domestiques qui estoyent plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizames tant qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour, où il y a encores, et ont pris pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils. Quant à moy, j'avois plus de six ans avant que j'entendisse non plus de françois ou de

---

deur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains; *je ne croy pas* que c'en soit la seule cause.

1. En *la* latine.

2. Moindres en sçavoir pour *me suivre*.

perigordin que d'arabesque ; et, sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet et sans contrainte [1], j'avois appris du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit, car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme à la mode des colleges, on le donne aux autres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Groucchi, qui a escrit *de comitiis Romanorum*, Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, George Bucanan, ce grand poëte escossois, Marc Antoine Muret, qui m'ont esté precepteurs domestiques [2], m'ont dict souvent que j'avois ce langage en mon enfance si prest et si à main qu'ils craignoient eux mesmes [3] à m'accoster. Bucanan, que je vis depuis à la suite de feu monsieur le mareschal de Brissac, me dit qu'il estoit aprés à escrire de l'institution des enfans et qu'il prenoit le patron de la mienne [4] ; car il avoit lors en charge ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

Quant au grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere desseignoit [5] me le faire apprendre par art, mais d'une voie nouvelle,

---

1. Sans fouet et sans *larmes*.

2. Marc Antoine Muret, *que la France et l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps, mes* precepteurs domestiques.

3. *Eux mesmes* [mots supprimés].

4. L'*exemplaire* de la mienne.

5. *Desseigna*.

par forme d'ébat et d'exercice : nous pelotions nos declinaisons à la maniere de ceux qui, par certains jeux de tablier, apprennent l'arithmetique et la geometrie. Car, entre autres choses, il avoit esté conseillé sur tout [1] de me faire gouster la science et le devoir par une volonté non forcée et de mon propre desir, et d'eslever mon ame en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte : je dis jusques à telle superstition que, par ce que aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tandre des enfans de les esveiller le matin en effroy et en sursaut [2], et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence, il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument ; et ne fus jamais sans homme qui m'en servist.

Cet exemple suffira pour en juger le reste, et pour recommander aussi et le jugement et l'affection [3] d'un si bon pere, auquel il ne se faut nullement [4] prendre s'il n'a recueilly aucuns fruits respondans à une si exquise culture. Deux choses en furent cause : le champ [5] sterile et incommode ; car, quoy que j'eusse la santé ferme et entiere, et quant et quant un naturel doux et traitable, j'estois parmy cela si poisant, mol et endormi, qu'on ne me

---

1. *Surtout* [mot supprimé].
2. Le matin *en sursaut*.
3. Et *la prudence* et l'affection.
4. *Nullement* [mot supprimé].
5. *En premier*, le champ.

pouvoit arracher de l'oisiveté, non pas mesme pour me mener jouer [1]. Ce que je voyois, je le voyois d'un jugement bien seur et ouvert, et soubs cette complexion endormie nourrissois des imaginations bien hardies et des opinions eslevées au dessus de mon aage. L'esprit, je l'avois moussé, et qui n'alloit qu'autant qu'on le guidoit; l'apprehension, tardive; l'invention, stupide [2]; et aprés tout un incroiable defaut de memoire. De tout cela il n'est pas merveille s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceux que presse un furieux desir de guerison se laissent aller à toute sorte de conseil, le bon homme, ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa en fin emporter à l'opinion commune, qui suit tousjours ceux qui vont devant, comme les grües, et se rangea à l'usage et à la coustume [3], n'ayant plus autour de luy ceux qui luy avoient donné ces premieres institutions qu'il avoit aportées d'Italie; et m'envoya environ mes six ans au college de Guienne, tres-florissant pour lors et le meilleur de France. Et là, il n'est possible de rien adjouster au soing qu'il eut, et à me choisir des precepteurs [4]

---

1. Non pas *pour me faire* jouer.

2. Ce que je voyois, je le voyois *bien*, et souz cette complexion *lourde* nourrissois des imaginations *hardies* et des opinions *au dessus* de mon aage. L'esprit, je l'avois *lent* et qui n'alloit qu'autant qu'on le *menoit*, l'apprehension tardive, l'invention *lasche*.

3. Et se rangea *à la coustume*.

4. Des precepteurs *de chambre*.

suffisans, et à toutes les autres circonstances de ma nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres contre l'usage des colleges; mais tant y a que c'estoit tousjours college. Mon latin s'abastardit incontinent, duquel depuis par desacoustumance j'ay perdu tout l'usage [1]; et ne me servit cette mienne nouvelle institution [2] que de me faire enjamber d'arrivée aux premieres classes : car, à treize ans que je sortis du college, j'avoy achevé mon cours (qu'ils appellent), et à la verité sans aucun fruit que je peusse à present mettre en compte.

Le premier goust que j'euz aux livres, il me vint du plaisir des fables de la *Metamorphose* d'Ovide. Car, environ l'aage de sept ou huict ans, je me desrobois de tout autre plaisir pour les lire; d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle, et que c'estoit le plus aisé livre que je cogneusse et le plus accommodé à la foiblesse de mon aage à cause de la matiere : car des Lancelots du Lac, des Amadis, des Huons de Bordeaus, et tels fatras de livres à quoy la jeunesse s'amuse [3], je n'en connoissois pas seulement le nom, ny ne fais encore le corps, tant exacte estoit le soing qu'on avoit à mon institution [4]. Je m'en rendois plus lasche [5] à

---

1. Tout *usage*.
2. Cette mienne *inaccoustumée* institution.
3. A quoy *l'enfance* s'amuse.
4. Tant exacte estoit *ma discipline*.
5. Plus *nonchalant*.

l'estude de mes autres leçons contraintes[1]. Là, il me vint singulierement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceut dextrement conniver à cette mienne desbauche et autres pareilles. Car, par là, j'enfilay tout d'un train Vergile en l'*Æneide,* et puis Terence, et puis Plaute, et des comedies italienes, lurré tousjours par la douceur du subject. S'il eust esté si fol de rompre ce train, j'estime que je n'eusse raporté du college que la haine des livres, comme fait quasi toute nostre noblesse. Il s'y porta bien dextrement[2], faisant semblant de n'en voir rien : il aiguisoit ma faim, ne me laissant que à la desrobée gourmander ces livres, et me tenant doucement en office pour les autres estudes plus necessaires[3] : car les principales parties que mon pere cherchoit à ceux à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté et facilité de complexion ; aussi n'avoit la mienne autre vice que la pesanteur et paresse[4]. Le danger n'estoit pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien. Nul ne prognostiquoit que je deusse devenir mauvais, mais inutile ; on y prevoyoit de la stupidité, non pas de la malice[5].

---

1. De mes autres leçons *prescrites.*
2. Il s'y *gouverna ingenieusement.*
3. Pour les autres estudes *de la regle.*
4. Que *langueur* et paresse.
5. On y prevoyoit de la *faineantise,* non pas de la malice. Je sens qu'il en est advenu comme cela. Les plaintes qui me cornent aux oreilles sont telles : Il est oisif, froid aux offices d'amitié et de parenté, et aux offices publiques trop particulier, trop

Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps d'avoir à part soy des remuemens fermes, qu'elle digeroit seule et sans aucune communication. Et, entre autres [1], je croy, à la verité, qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force et violence. Mettray-je en compte cette faculté de mon enfance, une asseurance de visage, et soupplesse de voix et de geste, à m'appliquer aux rolles que j'entreprenois? Car, avant l'aage,

Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus,

j'ay soustenu les premiers personnages és tragedies latines de Bucanan, de Guerente et de Muret, qui se representerent en nostre college de Guienne

---

desdaigneux. Les plus injurieux mesmes ne disent pas : Pourquoy a il prins? pourquoy n'a il payé? mais : Pourquoy ne quitte il? pourquoy ne donne il? Je recevroy à faveur qu'on ne desirast en moy que tels effects de supererogation. Mais ils sont injustes d'exiger ce que je ne doy pas, plus rigoureusement beaucoup qu'ils n'exigent d'eux ce qu'ils doivent. En m'y condemnant, ils effacent la gratification de l'action et la gratitude qui m'en seroit deüe : là où le bien faire actif devroit plus peser de ma main, en consideration de ce que je n'en ay de passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune qu'elle est plus mienne, et de moy que je suis plus mien. Toutesfois, si j'estoy grand enlumineur de mes actions, à l'adventure rembarrerois-je bien ces reproches, et à quelques-uns apprendrois qu'ils ne sont pas si offensez que je ne face pas assez, que de quoy je puisse faire assez plus que je ne fay.

1. Des remuemens fermes *et des jugemens seurs et ouverts autour des objects qu'elle cognoissoit, et les* digeroit seule, *sans* autre communication. Et, entre autres *choses.*

avec dignité. En quoy[1] Andreas Goveanus, nostre principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison le plus grand et plus noble[2] principal de France, et m'en tenoit-on maistre ouvrier. C'est un exercice que je ne meslouë poinct aux jeunes enfans de maison; et ay veu nos princes s'y adonner depuis en personne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honnestement et louablement[3]. Car j'ay tousjours accusé d'impertinence ceux qui condemnent ces esbattemens, et d'injustice ceux qui refusent l'entrée de nos bonnes villes aux comediens qui le valent, et envient au peuple ces plaisirs publiques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens et les r'allier, comme aux offices serieux de la devotion, aussi aux exercices et jeux; la societé et amitié s'en augmente, et puis on ne leur sçauroit condonner[4] des passetemps plus reglez que ceux qui se font en presence d'un chacun et à la veuë mesme du magistrat; et trouverois juste que le magistrat, et le prince[5] à ses despens, en gratifiast quelquefois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle[6].

---

1. En *cela*.
2. *Et plus noble* [mots supprimés].
3. Il estoit loisible mesme d'en faire mestier aux gents d'honneur, et en Grece : *Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genus et fortuna honesta erant; nec ars, quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat.*
4. *Conceder.*
5. Et trouverois *raisonnable* que *le prince.*
6. Et qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez

Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'allecher l'appetit et l'affection : autrement on ne faict que des asnes chargez de livres ; on leur donne à coups de foüet en garde leur pochette pleine de science, laquelle, pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soy, il la faut espouser.

CHAPITRE XXVII[1]

C'est folie de rapporter le vray et le faux à nostre suffisance.

Ce n'est pas à l'adventure sans raison que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de croire et de se laisser persuader : car il me semble avoir apris autrefois que la creance, c'estoit[2] comme un'impression qui se faisoit en nostre ame ; et, à mesure qu'elle se trouvoit plus molle et de moindre resistance, il estoit plus aysé à y empreindre quelque chose[3]. Voylà pourquoy les enfans, le vulgaire, les femmes et les malades estoyent plus

---

et disposez pour ces spectacles, quelque divertissement de pires actions et occultes.

1. Chapitre XXVI.

2. Que la creance *estoit*.

3. *Ut necesse est lancem in libra ponderibus impositis deprimi, sic animum perspicuis cedere.* D'autant que l'ame est plus vuide et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement souz la charge de la premiere persuasion.

subjects[1] à estre menez par les oreilles. Mais aussi, de l'autre part, c'est une sotte presumption d'aller desdaignant et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vray-semblable : qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance outre la commune. J'en faisoy ainsin autrefois, et si j'oyois parler ou des esprits qui reviennent, ou du prognostique des choses futures, des enchantemens, des sorceleries, ou faire quelque autre compte où je ne peusse pas mordre,

> *Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,*
> *Nocturnos lemures portentaque Thessala,*

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et, à present, je treuve que j'estoy pour le moins autant à plaindre moy mesme : non que l'experience m'aye depuis rien fait voir au dessus de mes premieres creances, et si n'a pas tenu à ma curiosité ; mais la raison m'a instruit que de condamner ainsi resoluement une chose pour fauce et impossible, c'est se donner l'advantage d'avoir dans la teste les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de nostre mere nature ; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde que de les ramener à la mesure de nostre capacité et suffisance. Si nous appellons monstres ou miracles ce où nostre raison ne peut aller, combien s'en presente il continuellement à nostre veuë ! Consi-

---

1. *Sont* plus subjects.

derons au travers de combien de nuages[1] et commant à tastons on nous meine à la connoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains; certes nous trouverons que c'est plustost accoustumance que science qui nous en oste l'estrangeté :

Jam nemo, fessus satiate videndi[2],
Suspicere in cœli dignatur lucida templa,

et que ces choses là, si elles nous estoyent presentées de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables que aucunes autres.

Si nunc primum mortalibus adsint
Ex improviso, ceu sint objecta repente,
Nil magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minus ante quod auderent fore credere gentes.

Celuy qui n'avoit jamais veu de riviere, à la premiere qu'il rencontra, il pensa que ce fust l'Ocean; et les choses qui sont à nostre connoissance les plus grandes, nous les jugeons estre les extremes que nature face en ce genre.

Scilicet et fluvius, qui non est maximus, ei est
Qui non ante aliquem majorem vidit, et ingens
Arbor, homoque videtur; et omnia de genere omni
Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit[3].

Il faut juger des choses avec plus de reverence de

---

1. De *quels* nuages.
2. *Fessus* saturusque *videndi*.
3. *Consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum quas semper vident.* La nouvelleté des choses nous incite plus que leur grandeur à en rechercher les causes.

cette infinie puissance de Dieu[1] et plus de reconnoissance de nostre ignorance et foiblesse. Combien y a il de choses peu vray-semblables, tesmoignées par gens dignes de foy, desquelles si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les faut-il laisser en suspens! car de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une temeraire presumption, de sçavoir jusques où va la possibilité[2].

Quant on trouve dans Froissard que le conte de Foix sceut en Bearn la defaite du roy Jean de Castille à Juberoth, le lendemain qu'elle fut advenue, et les moyens qu'il en allegue, on s'en peut moquer; et de ce mesme que nos annales disent que le pape Honorius, le propre jour que le roy Philippe Auguste mourut à Mante, fit faire ses funerailles publiques et les manda faire par toute l'Italie : car l'authorité de ces tesmoins n'a pas à l'adventure assez de rang pour nous tenir en bride. Mais quoy? si Plutarque, outre plusieurs exemples qu'il allegue de l'antiquité, dict sçavoir de certaine science que, du temps de Domitian, la nouvelle de la bataille perdue par Antonius en Allemaigne, à plusieurs journées de là, fut publiée à

---

1. Il faut juger *avec plus de reverence* de cette infinie puissance de *nature*.

2. Si lon entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observeroit la regle de *Rien trop* commandée par Chilon.

Rome et semée par tout le monde le mesme jour qu'elle avoit esté perdue, et si Cæsar tient qu'il est souvent advenu que la nouvelle [1] a devancé l'accident, dirons nous pas que ces simples gens là se sont laissez piper aprés le vulgaire, pour n'estre pas clair-voyans comme nous ? Est-il rien plus delicat, plus net et plus vif que le jugement de Pline, quand il luy plaist de le mettre en jeu ? rien plus esloigné de vanité ? je laisse à part l'excellence de son sçavoir, duquel je fay moins de conte. En quelle partie de ces deux là le surpassons nous ? toutesfois il n'est si petit escolier qui ne le convainque de mensonge, et qui ne luy face sa leçon [2] sur le progrez des ouvrages de nature.

Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de sainct Hilaire, passe : son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire ; mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires me semble singuliere imprudence [3]. Ce grand sainct Augustin tesmoigne avoir veu, sur les reliques sainct Gervais et Protaise à Milan, un enfant aveugle recouvrer la veüe ; une femme, à Carthage, estre guerie d'un cancer par le signe de croix [4] qu'une femme nouvellement baptisée luy fit ; Hesperius, un sien familier, avoir chassé les esprits qui infestoient sa maison, avec un peu de terre du sepulchre de nostre Seigneur ; et cette

1. Que la *renommée.*
2. Et qui ne luy *vueille faire leçon.*
3. *Impudence.*
4. De *la* croix.

terre depuis transportée à l'eglise, un paralitique y estant apporté avoir esté soudain gueri [1]; une femme en une procession ayant touché à la chasse sainct Estienne d'un bouquet, et de ce bouquet s'estant frottée les yeux, avoir recouvré la veuë qu'elle avoit [2] pieça perdue, et plusieurs autres miracles où il dict luy mesmes avoir assisté. Dequoy accuserons nous et luy et deux saincts evesques, Aurelius et Maximinus, qu'il appelle pour ses recors? sera ce d'ignorance, simplesse, facilité, ou de malice et imposture? Est-il homme en nostre siecle si impudent qui pense leur estre comparable, soit en vertu et pieté, soit en sçavoir, jugement et suffisance [3]?

C'est une hardiesse dangereuse et de consequence, outre l'absurde temerité qu'elle traine quant et soy, de mespriser ce que nous n'entendons pas [4]. Car, aprés que, selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité et de la mensonge, et qu'il se treuve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encores plus d'etrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes des-jà obligé de les abandonner. Or ce qui me semble aporter autant de desordre en nos consciences, en ces troubles où nous som-

---

1. Un paralytique *en* avoir esté soudain guery.

2. *Qu'elle avoit* [mots supprimés].

3. *Qui ut rationem nullam afferrent, ipsa autoritate me frangerent.*

4. Ce que nous ne *concevons* pas.

mes de la religion, c'est cette dispensation que les catholiques font de leur creance : il leur semble qu'ils font bien [1] les moderez et les entenduz, quand ils quittent et cedent [2] aux adversaires aucuns articles de ceux qui sont en debat. Mais, outre ce qu'ils ne voyent pas quel avantage c'est à celuy qui vous charge de commancer à luy ceder et vous tirer arriere, et combien cela l'anime à poursuivre sa victoire [3], ces articles là qu'ils choisissent pour les plus legiers sont aucunefois tresimportans. Ou il faut se submettre du tout à l'authorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy devons d'obeïssance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant autrefois usé de cette liberté de mon chois et triage particulier, mettant à nonchaloir certains points de l'observance de nostre Eglise, qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus estrange, venant à en communiquer aux hommes sçavans et bien fondez [4], j'ay trouvé que ces choses là ont un fondement massif et tressolide, et que ce n'est que bestise et ignorance qui nous fait les recevoir avec moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient il combien nous sentons de contradiction en nostre jugement mesmes ! combien de choses nous ser-

1. Il leur semble *faire* bien.
2. *Et cedent* [mots supprimés].
3. A poursuivre sa *pointe*.
4. *Et bien fondez* [mots supprimés].

voyent hier d'articles de foy qui nous sont aujourd'huy vaines mensonges[1]? La gloire et la curiosité sont les deux[2] fleaux de nostre ame. Cette cy nous conduit à mettre le nez par tout, et celle là nous defant de rien laisser irresolu et indecis.

CHAPITRE XXVIII[3]

De l'Amitié

CONSIDERANT la conduite de la besongne d'un peintre que j'ay, il m'a pris envie de l'ensuivre. Il choisit le plus noble endroit[4] et milieu de chaque paroy pour y loger un tableau élabouré de toute sa suffisance; et le vuide tout au tour, il le remplit de crotesques, qui sont peintures fantasques n'ayant grace qu'en la varieté et estrangeté. Que sont-ce icy aussi, à la verité, que crotesques et corps monstrueux, rappiecez de divers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ny proportion que fortuite?

Desinit in piscem mulier formosa superne.

Je vay bien jusques à ce second point avec mon

---

1. Qui nous sont *fables aujourd'huy*.
2. *Deux* [mot supprimé].
3. Chapitre XXVII.
4. Le plus *bel* endroit.

peintre, mais je demeure court en l'autre et meilleure partie : car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poly et formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'Estienne de la Boitie, qui honorera tout le reste de cette besongne. C'est un discours auquel il donna nom *La Servitude volontaire;* mais ceux qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé *Le Contre un.* Il l'escrivit par maniere d'essay en sa premiere jeunesse, n'ayant pas attaint le dixhuitiesme an de son aage[1], à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça és mains des gens d'entendement, non sans bien grande et meritée recommandation, car il est gentil et plein ce qu'il est possible. Si y a il bien à dire que ce ne soit le mieux qu'il peust faire ; et si, en l'aage que je l'ay connu plus avancé, il eust pris un tel desseing que le mien de mettre par escrit ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares et qui nous approcheroient bien prés de l'honneur de l'antiquité : car, notamment en cette partie des dons de nature, je n'en connois point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encore par rencontre, et croy qu'il ne le veit onques depuis qu'il luy eschapa, et quelques memoires sur cet edict de janvier, fameus par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs[2] leur place. C'est tout ce que j'ay peu recouvrer de

1. *N'ayant pas attaint,* etc. [mots supprimés].
2. Ailleurs *peut estre.*

ses reliques[1], outre le livret de ses œuvres que j'ay fait mettre en lumiere; et si suis obligé particulierement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance. Car elle me fut montrée avant que[2] je l'eusse veu, et me donna la premiere connoissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere et si parfaite que certainement il ne s'en lit guiere de pareilles, et entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut que tant de choses se rencontrent pour la bastir[3] que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles.

Il n'est rien à quoy il semble que nature nous aye plus acheminé qu'à la societé[4]; or le dernier point de sa perfection, c'est cetuy-cy. Car des enfans aux peres, c'est plustost respect qu'amitié[5] :

---

1. (Moy qu'il laissa d'une si amoureuse recommandation, la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa bibliotheque et de ses papiers.)

2. *Longue espace* avant que.

3. Il faut *tant de rencontre à* la bastir.

4. Et dit Aristote que les bons legislateurs ont eu plus de soing de l'amitié que de la justice.

5. Or le dernier point de sa perfection *est* cetuy-cy. Car, en general, toutes celles que la volupté ou le profit, le besoin publique ou privé, forge et nourrit, en sont d'autant moins belles et genereuses, et d'autant moins amitiez qu'elles meslent autre cause et but et fruit en l'amitié qu'elle mesme. Ny ces quatre especes anciennes, naturelle, sociale, hospitaliere, venerienne, particulierement n'y conviennent, ny conjointement. Des enfans aux peres, c'est plustost respect.

l'amitié se nourrit de communication, qui ne peut se trouver entre eux pour la trop grande disparité, et offenceroit à l'adventure les devoirs de nature; car ny toutes les secrettes pensées des peres ne se peuvent communiquer aux enfans pour n'y engendrer une messeante privauté, ny les advertissemens et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroyent exercer des enfans aux peres. Il s'est trouvé des nations où par usage les enfans tuoyent leurs peres, et d'autres où les peres tuoyent leurs enfans, pour eviter l'empeschement qu'ils se peuvent quelquefois entreporter, et naturellement l'un depend de la ruine de l'autre. L'amitié n'en vient jamais là [1]. Il s'est trouvé jusques à [2] des philosophes desdaignans cette cousture naturelle, tesmoing celuy [3] qui, quand on le pressoit de l'affection qu'il devoit à ses enfans pour estre sortis de luy, se mit à cracher : « Et cela, dict-il, en est aussi bien sorty; nous engendrons aussi bien des pouz et des vers [4]. » Et cet autre que Plutarque vouloit induire à s'accorder avec son frere : « Je n'en fais pas, dict il, plus grand estat pour estre sorty de mesme trou. » C'est, à la verité, un beau nom et plein de dilection que le nom de frere, et à cette cause en fismes nous luy et moy nostre al-

---

1. *L'amitié*, etc. [phrase supprimée].
2. *Jusques à* [mots supprimés].
3. Tesmoing *Aristippus*.
4. *Il* se mit à cracher, *disant que cela en estoit* aussi bien sorty; *que nous engendrions bien* des pouz et des vers.

liance; mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela detrampe merveilleusement et relasche cette soudure fraternelle : les freres ayants à conduire le progrez de leur avancement en mesme sentier et mesme train, il est force qu'ils se hurtent et choquent souvent. D'avantage, la correspondance et relation qui engendre ces vrayes et parfaictes amitiez, pourquoy se trouvera elle en ceux cy? Le pere et le fils peuvent estre de complexion entierement eslongnée, et les freres aussi : c'est mon fils, c'est mon parent, mais c'est un homme farouche, un meschant ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitiez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre chois et liberté volontaire; et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que je n'aye essayé de ce costé là tout ce qui en peut estre, ayant eu le meilleur pere qui fut onques et le plus indulgent jusques à son extreme vieillesse, et estant d'une famille fameuse de pere en fils et exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle :

Et ipse
Notus in fratres animi paterni.

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naisse, à la verité [1], de nostre choix,

---

1. *A la verité* [mots supprimés].

on ne peut, ny la loger en ce rolle. Son feu, je le confesse,

> *Neque enim est dea nescia nostri*
> *Quæ dulcem curis miscet amaritiem,*

est plus actif, plus cuisant et plus aspre; mais c'est un feu temeraire et volage, ondoyant et divers, feu de fiebvre, subject à accez et remises, et qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale et universelle, temperée au demeurant et égale, une chaleur constante et rassize, toute douceur et pollissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant. Qui plus est, en l'amour, ce n'est qu'un desir forcené aprés ce qui nous fuit :

> Come segue la lepre il cacciatore
> Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito ;
> Ne piu l'estima poi che presa vede,
> Et sol dietro a chi fugge affretta il piede.

Aussi tost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est à dire en la convenance des volontez, il s'esvanouit et s'alanguit; la jouyssance le perd, comme ayant la fin corporelle et sujecte à setieté. L'amitié, au rebours, est jouye à mesure qu'elle est desirée, ne s'esleve, se nourrit, ny ne prend accroissance qu'en la jouyssance, comme estant spirituelle et l'ame s'affinant par l'usage. Sous cette parfaicte amitié, ces affections volages ont autrefois trouvé place chez moy, affin que je ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses vers. Ainsi ces deux passions sont entrées chez moy en connoissance l'une de l'autre, mais en comparaison jamais, la

premiere maintenant sa route d'un vol hautain et superbe, et regardant desdaigneusement cette cy passer ses pointes bien loing au dessoubs d'elle.

Quant au mariage, outre ce que c'est un marché qui n'a que l'entrée libre, sa durée estant contrainte et forcée, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir et marché, qui ordinairement se fait à autres fins, il y survient mille fusées estrangeres à desmeler parmy, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vive affection : là où, en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle mesme. Joint qu'à dire le [1] vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre à cette conference et communication, nourrisse de cette saincte couture, ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un neud si pressé et si durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre et volontaire, où non seulement les ames eussent cette entiere jouyssance, mais encores où les corps eussent part à l'alliance, il est vray-semblable que [2] l'amitié en seroit plus pleine et plus comble ; mais ce sexe par nul exemple n'y est encore peu arriver [3], et cet' autre licence grecque est justement abhorrée par nos meurs [4].

---

1. *Le* [mot supprimé].

2. Où les corps eussent part à l'alliance, *où l'homme fust engagé tout entier,* il est *certain* que.

3. Et par les escholes anciennes en est rejetté.

4. Laquelle pourtant, pour avoir, selon leur usage, une si necessaire disparité d'aages et difference d'offices entre

Au demeurant, ce que nous appellons ordinairement amis et amitiez, ce ne sont qu'accoinctances

---

les amants, ne respondoit non plus assez à la parfaicte union et convenance qu'icy nous demandons. *Quis est enim iste amor amicitiæ? Cur neque deformem adolescentem quisquam amat, neque formosum senem?* Car la peinture mesme qu'en faict l'Academie ne me desadvoüera pas, comme je pense, de dire ainsi de sa part : Que cette premiere fureur, inspirée par le fils de Venus au cœur de l'amant sur l'object de la fleur d'une tendre jeunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents et passionnez efforts que peut produire une ardeur immoderée, estoit simplement fondée en une beauté externe, fauce image de la generation corporelle ; car en l'esprit elle ne pouvoit, duquel la montre estoit encore cachée, qui n'estoit qu'en sa naissance et avant l'aage de germer ; Que si cette fureur saisissoit un bas courage, les moyens de sa poursuitte c'estoient richesses, presents, faveur à l'avancement des dignitez, et telle autre basse marchandise qu'ils reprouvent ; si elle tomboit en un courage plus genereux, les entremises estoient genereuses de mesmes, instructions philosophiques, enseignements à reverer la religion, obeïr aux loix, mourir pour le bien de son païs, exemples de vaillance, prudence, justice ; s'estudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grace et beauté de son ame, celle de son corps estant pieça fanée, et esperant, par cette societé mentale, establir un marché plus ferme et durable. Quand cette poursuitte arrivoit à l'effect en sa saison (car ce qu'ils ne requierent point en l'amant qu'il apportast loysir et discretion en son entreprise, ils le requierent exactement en l'aimé : d'autant qu'il luy falloit juger d'une beauté interne, de difficile cognoissance et abtruse descouverte), lors naissoit en l'aymé le desir d'une conception spirituelle, par l'entremise d'une spirituelle beauté. Cette cy estoit icy principale ; la corporelle, accidentale et seconde : tout le rebours de l'amant. A cette cause, preferent ils l'aymé, et verifient que les dieux aussi le preferent ; et tansent grandement le

et familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié dequoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre d'un melange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymois, je sens que cela ne se peut exprimer [1] : il y a, ce semble [2], au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire, ne sçay quelle force divine et fatale, mediatrice de cette union [3]. Ce n'est pas une particuliere consi-

---

poëte Aischylus d'avoir, en l'amour d'Achilles et de Patroclus, donné la part de l'amant à Achilles, qui estoit en la premiere et imberbe verdeur de son adolescence et le plus beau des Grecs. Aprés cette communauté generale, la maistresse et plus digne partie d'icelle, exerçant ses offices, et predominant, ils disent qu'il en provenoit des fruicts tresutiles au privé et au public ; que c'estoit la force des païs qui en recevoient l'usage, et la principale defense de l'equité et de la liberté : tesmoin les salutaires amours de Harmodius et d'Aristogiton. Pourtant la nomment ils sacrée et divine, et n'est à leur compte que la violence des tyrans et lascheté des peuples qui luy soit adversaire. En fin, tout ce qu'on peut donner à la faveur de l'Academie, c'est dire que c'estoit un amour se terminant en amitié : chose qui ne se rapporte pas mal à la definition stoïque de l'amour : *Amorem conatum esse amicitiæ faciendæ ex pulchritudinis specie.* Je revien à ma description de façon plus equitable et plus equable. *Omnino amicitiæ, corroboratis jam confirmatisque ingeniis et ætatibus, judicandæ sunt.*

1. Qu'en respondant : « Par ce que c'estoit luy, par ce que c'estoit moy. »

2. *Ce semble* [mots supprimés].

3. Et de ce que j'en puis dire *particulierement, je* ne scay

deration [1], ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est je ne sçay quelle quinte essence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne [2]. Je dis perdre, à la verité, ne luy reservant rien qui luy fust propre ny qui fust sien [3].

Quand Lælius, en presence des consuls romains, lesquels, aprés la condemnation de Tiberius Gracchus, poursuivoyent tous ceux qui avoyent esté de son intelligence, vint à s'enquerir de Caius

---

quelle force *inexplicable* et fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre vus et par des rapports que nous oyïons l'un de l'autre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort qùe ne porte la raison des rapports; je croy par quelque ordonnance du Ciel. Nous nous embrassions par noz noms; et, à nostre premiere rencontre, qui fut par hazard en une grande feste et compagnie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cognus, si obligez entre nous, que rien dés lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. Il escrivit une satyre latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer et ayant si tard commencé (car nous estions tous deux hommes faicts, et luy plus de quelque année), elle n'avoit point à perdre temps; et n'avoit à se regler au patron des amitiez molles et regulieres, ausquelles il faut tant de precautions de longue et preallable conversation. Cette cy n'a point d'autre idée que d'elle mesme et ne se peut rapporter qu'à soy.

1. Une *speciale* consideration.

2. Qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille.

3. Je dis perdre, à la verité, ne *nous* reservant rien qui *nous* fust propre ny qui fust *ou sien ou mien*.

Blosius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eust respondu : « Toutes choses ; — Comment, toutes choses? suivit-il. Et quoy ! s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples? — Il ne me l'eust jamais commandé, replica Blosius. — Mais s'il l'eust fait? adjouta Lælius. — J'y eusse obey », respondit-il. S'il estoit si parfaictement amy de Gracchus comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette derniere et hardie confession, et ne se devoit départir de l'asseurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus, de laquelle il se pouvoit respondre comme de la sienne [1]. Mais, toutefois, ceux qui accusent cette responce comme seditieuse n'entendent pas bien ce mystere, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par connoissance [2] ; et qu'ainsi sa responce [3] ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroit à moy de cette façon : « Si vostre vo-

1. *De laquelle,* etc. [membre de phrase supprimé].

2. Ils estoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou que ennemis de leur païs, qu'amis d'ambition et de trouble. S'estans parfaittement commis l'un à l'autre, ils tenoient parfaittement les renes de l'inclination l'un de l'autre ; et faictes guider cet harnois par la vertu et conduitte de la raison (comme aussi est il du tout impossible de l'atteler sans cela), la responce de Blosius est telle qu'elle devoit estre. Si leurs actions se demancherent, ils n'estoyent ny amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ny amis à eux-mesmes.

3. *Au demeurant, cette* response.

lonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez vous? » et que je l'accordasse : car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire, par ce que je ne suis point en doute de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde de me desloger de la certitude que j'ay des intentions et jugemens du mien : aucune de ses actions ne me sçauroit estre presentée, quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvasse incontinent le vray [1] ressort. Nos ames ont charrié si long temps ensemble [2], elles se sont considerées d'une si ardante affection, et de pareille affection descouvertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre, que non seulement je connoissoy la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy qu'à moy-mesme [3].

Qu'on ne me mette pas en ce reng ces autres amitiez communes, car [4] j'en ay autant de connoissance qu'un autre, et des plus parfaictes de leur genre ; mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs regles, on s'y tromperoit : il faut marcher en ces autres amitiez la bride à la main, avec prudence et precaution ; la liaison n'est pas nouée en maniere qu'on n'ait aucunement à s'en deffier.

---

1. *Vray* [mot supprimé].
2. Si *uniment* ensemble.
3. *Mesme* [mot supprimé].
4. *Car* [mot supprimé].

« Aymez le (disoit Chilon), comme ayant quelque jour à le haïr; haïssez le, comme ayant à l'aymer. » Ce precepte est[1] si abominable en cette souveraine et maistresse amitié, il est salubre en l'usage ordinaire [2]. En ce noble commerce, les offices et les bienfaits, nourrissiers des autres amitiez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte; cette confusion si pleine de nos volontez en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que je me donne au besoin, quoy que dient les stoiciens, et comme je ne me sçay aucun gré du service que je me fay; aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels devoirs, et haïr et chasser d'entre eux ces mots de division et de difference, comme [3] bien-faict, obligation, reconnoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. Tout estant par effect commun entre eux, volontez, pensemens, jugemens, biens, femmes, enfans, honneur et vie [4], ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voilà pourquoy les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette

---

1. Ce precepte *qui* est.

2. En l'usage *des amitiez ordinaires et coustumieres,* à l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avoit tres-familier : « O mes amys! il n'y a nul amy. »

3. *Comme* [mot supprimé].

4. Et leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la tres-propre definition d'Aristote.

divine liaison, defendent les donations entre le mary et la femme, voulant inferer par là que tout doit estre à chacun d'eux, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

Si en l'amitié, dequoy je parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celuy qui recevroit le bien-fait, qui obligeroit son compagnon : car, cherchant l'un et l'autre, plus que toute autre chose, de s'entre-bienfaire, celuy qui en preste la matiere et l'occasion est celuy-là qui faict l'honneste et le courtois [1], donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroit ce qu'il desire le plus [2]. Et, pour monstrer comment cela se practique par effect, j'en reciteray un ancien exemple, qui y est singulierement propre [3]. Eudamidas corinthien avoit deux amis, Charixenus sycionien et Aretheus corinthien. Venant à mourir estant pauvre et ses deux amis riches, il fit ainsi son testament : « Je legue à Aretheus de nourrir ma mere et l'entretenir en sa vieillesse ; à Charixenus, de marier ma fille et luy donner le doüaire le plus grand qu'il pourra ; et, au cas que l'un d'eux vienne à defaillir, je substitue en sa part celuy qui survivra. » Ceux qui premiers virent ce testament s'en moquerent ; mais ses heritiers, en ayant esté

1. Qui fait *le liberal.*

2. Quand le philosophe Diogenes avoit faute d'argent, il disoit qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit.

3. J'en reciteray un ancien exemple *singulier.*

advertis, l'accepterent avec un singulier contentement. Et l'un d'entre eux [1], Charixenus, estant trespassé cinq jours aprés, la substitution estant ouverte en faveur d'Aretheus, il nourrit curieusement cette mere, et, de cinq talens qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en mariage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les nopces en mesme jour. Cet éxemple est bien plein, si une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis : car cette parfaicte amitié dequoy je parle est indivisible, chacun se donne si entier à son amy qu'il ne luy reste rien à departir ailleurs ; au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ait plusieurs ames et plusieurs volontez pour les conferer toutes à ce subjet. Les amitiez communes, on les peut départir : on peut aymer en cestuy-cy la beauté, en cet autre la facilité de ses meurs, en l'autre la liberalité, en celuy-là la paternité, en cet autre la fraternité, ainsi du reste; mais cette amitié qui possede l'ame et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double [2]. Le demeu-

1. Et l'un *d'eux*.

2. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez vous ? S'ils requeroient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez vous? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui fust utile à l'autre de sçavoir, comment vous en desmeleriez vous? L'unique et principale amitié descoust toutes autres obligations. Le secret que j'ay juré ne deceller à un autre, je le puis sans parjure commu-

rant de cette histoire convient tres-bien à ce que je disois : car Eudamidas donne pour grace et pour faveur à ses amis de les employer à son besoin; il les laisse heritiers de cette sienne liberalité qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bien-faire. Et, sans doubte, la force de l'amitié se monstre bien plus richement en son fait qu'en celuy d'Aretheus. Somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté ; et tout ainsi que celuy qui fut rencontré [1] à chevauchons sur un baton, se

---

niquer à celuy qui n'est pas autre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler, et n'en cognoissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme qui a son pareil; et qui presupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre, et qu'ils s'entr'aiment et m'aiment autant que je les aime, il multiplie en confrairie la chose la plus une et unie, et dequoy une seule est encore la plus rare à trouver au monde.

1. Somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté, et qui me font honnorer à merveilles la response de ce jeune soldat à Cyrus, s'enquerant à luy pour combien il voudroit donner un cheval par le moyen duquel il venoit de gaigner le prix de la course, et s'il le voudroit eschanger à un royaume : « Non certes, Sire; mais bien le lairroy je volontiers, pour en acquerir un amy, si je trouvoy homme digne de telle alliance. » Il ne disoit pas mal, « si je trouvoy » ; car on trouve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cettecy, en laquelle on negotie du fin fons de son courage, qui ne fait rien de reste, il est besoin que tous les ressorts soyent nets et seurs parfaictement. Aux confederations qui ne tiennent que par un bout, on n'a à prouvoir qu'aux imperfections qui particulierement interessent ce bout là. Il ne peut chaloir de quelle religion soit mon medecin et mon advocat; cette con-

jouant avec ses enfans, pria celuy qui[1] l'y surprint de n'en rien dire jusques à ce qu'il fust pere luy-mesme, estimant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame le rendroit juge equitable d'une telle action. Je souhaiterois aussi parler à des gens qui eussent essayé ce que je dis; mais, sçachant combien c'est chose eslongnée du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, je ne m'attens pas d'en trouver nul bon juge[2]. Car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissé sur ce subject me semblent lasches au pris du goust[3] que j'en ay; et, en ce seul[4] poinct, les effects surpassent les preceptes mesmes de la philosophie :

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

L'ancien Menander disoit celuy-là heureux qui

---

sideration n'a rien de commun avec les offices de l'amitié qu'ils ne doivent. Et, en l'accointance domestique que dressent avec moy ceux qui me servent, j'en fay de mesmes, et m'enquiers peu d'un laquay s'il est chaste, je cherche s'il est diligent, et ne crains pas tant un muletier joueur qu'imbecille, ny un cuisinier jureur qu'ignorant. Je ne me mesle pas de dire ce qu'il faut faire au monde, d'autres assés s'en meslent, mais ce que j'y fay :

Mihi sic usus est; tibi, ut opus est facto, face.

A la familiarité de la table, j'associe le plaisant, non le prudent; au lict, la beauté avant la bonté; et, en la societé du discours, la suffisance, voire sans la preud'hommie : pareillement ailleurs. *Tout ainsi que cil* qui fut rencontré...

1. L'*homme* qui.
2. *Aucun* bon juge.
3. Au prix du *sentiment*.
4. *Seul* [mot supprimé].

avoit peu rencontrer seulement l'ombre d'un amy. Il avoit certes raison de le dire, mesmes s'il en avoit tasté : car, à la verité, si je compare tout le reste de ma vie, quoy que par la grace [1] de Dieu je l'aye passée douce, aisée et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poisante, pleine de contentement et de tranquillité d'esprit [2], ayant prins en payement mes commoditez naturelles et originelles sans en rechercher d'autres; si je la compare, dis-je, toute aux quatre ou cinq [3] années qu'il m'a esté donné de jouyr de la douce compagnie et societé de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdy,

Quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic, Dii, voluistis !) habebo,

je ne fay que trainer languissant, et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout; il me semble que je luy desrobe sa part,

Nec fas esse ulla me voluptate hic frui
Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps.

J'estois desjà si fait et accoustumé à estre deuxiesme par tout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

---

1. Quoy *qu'avec* la grace.
2. Pleine de *tranquillité d'esprit*.
3. *Ou cinq* [mots supprimés].

Illam meæ si partem animæ tulit
Maturior vis, quid moror altera?
Nec charus æque, nec superstes
Integer. Ille dies utramque
Duxit ruinam.

Il n'est action ou imagination où je ne le trouve à dire, comme si eust-il bien faict à moy : car, de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, aussi faisoit-il au devoir de l'amitié.

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam chari capitis?
O misero frater adempte mihi!
Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.
Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater;
Tecum una tota est nostra sepulta anima,
Cujus ego interitu tota de mente fugavi
Hæc studia atque omnes delicias animi.
Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?
Nunquam ego te, vita frater amabilior,
Aspiciam posthac? At certe semper amabo.

Mais oyons un peu parler ce garson de dixhuict ans [1].

Parce que j'ay trouvé que cet ouvrage a esté depuis mis en lumiere, et à mauvaise fin, par ceux qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'autres escris de leur farine, je me suis dédit de le loger icy. Et affin que la

---

1. De *seize* ans.

memoire de l'auteur n'en soit interessée en l'endroit de ceux qui n'ont peu connoistre de prés ses opinions et ses actions, je les advise que ce subject fut traicté par luy en son enfance, par maniere d'exercitation seulement, comme subjet vulgaire et tracassé en mille endroits des livres. Je ne fay nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit, car il estoit assez conscientieux pour ne mentir pas mesmes en se jouant; et sçay d'avantage que, s'il eust eu à choisir, il eust mieux aimé estre nay à Venise qu'à Sarlac, et avoit raison [1]. Mais il avoit un' autre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeyr et de se soubmettre tres-religieusement aux lois sous lesquelles il estoit nay. Il ne fut jamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de sa patrie [2], ny plus ennemy des remuements et nouvelletez de son temps; il eust bien plustost employé sa suffisance à les esteindre que à leur fournir dequoy les émouvoir d'avantage : il avoit son esprit moulé au patron d'autres siecles que ceux-cy. Or, en eschange de cest ouvrage serieux, j'en substitueray un autre, produit en ceste mesme saison de son aage, plus gaillard et plus enjoué. Ce sont 29 sonnets que le sieur de Poiferré, homme d'affaires et d'entendement, qui le connoissoit long temps avant moy, a retrouvé par fortune chez luy, parmy quelques autres papiers, et me les vient d'envoyer : dequoy je luy suis tres-

---

1. Et *avec* raison.
2. De *son pais*.

obligé, et souhaiterois que d'autres qui detiennent plusieurs lopins de ses escris, par-cy par-là, en fissent de mesmes [1].

CHAPITRE XXIX [2]

Vingt et neuf sonnets d'Estienne de la Boetie.

A MADAME DE GRAMMONT

COMTESSE DE GUISSEN

MADAME, je ne vous offre rien du mien, ou par ce qu'il est desjà vostre, ou pour ce que je n'y trouve rien digne de vous. Mais j'ay voulu que ces vers, en quelque lieu qu'ils se vissent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins. Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de dames en France qui jugent mieux et se servent plus à propos que vous de la poësie, et puis qu'il n'en est point qui la puissent rendre vive et animée comme vous faites par ces beaux et riches accords dequoy, parmy un million d'autres beautez, nature vous a estrenée. Madame, ces vers meritent que vous les cherissiez; car vous serez de mon advis, qu'il n'en est point sorty de Gascoigne qui eussent plus

---

1. *Ce sont 29 sonnets,* etc. [passage supprimé].
2. Chapitre XXVIII.

d'invention et de gentillesse, et qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en jalousie dequoy vous n'avez que le reste de ce que pieça j'en ay faict imprimer sous le nom de monsieur de Foix, vostre bon parent : car certes ceux-cy ont je ne sçay quoy de plus vif et de plus bouillant, comme il les fit en sa plus verte jeunesse et eschaufé d'une belle et noble ardeur que je vous diray, Madame, un jour à l'oreille. Les autres furent faits depuis, comme il estoit à la poursuite de son mariage, en faveur de sa femme, et sentent[1] desjà je ne sçay quelle froideur maritale. Et moy je suis de ceux qui tiennent que la poësie ne rid point ailleurs comme elle faict en un subject folatre et desreglé.

SONNETS[2]

I

Pardon, amour, pardon ; ô seigneur! je te voüe
 Le reste de mes ans, ma voix et mes escris,
 Mes sanglots, mes soupirs, mes larmes et mes cris :
 Rien, rien tenir d'aucun que de toy, je n'advoüe.
Hélas! comment de moy ma fortune se joüe!
 De toy n'a pas long temps, amour, je me suis ris.

---

1. Et *sentant*.

2. [Ces sonnets ne figurent pas dans l'édition de 1595. On y lit en note :] *Ces vingt neuf sonnetz d'Estienne de la Boëtie, qui estoient mis en ce lieu, ont esté despuis imprimez avec ses œuvres.*

J'ay failly, je le voy ; je me rends, je suis pris.
J'ay trop gardé mon cœur, or je le desadvoüe.
Si j'ay pour le garder retardé ta victoire,
Ne l'en traitte plus mal, plus grande en est ta gloire ;
Et, si du premier coup tu ne m'as abbatu,
Pense qu'un bon vainqueur et nay pour estre grand,
Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,
Il prise et l'ayme mieux, s'il a bien combatu.

II

C'est amour, c'est amour, c'est luy seul, je le sens,
Mais le plus vif amour, la poison la plus forte,
A qui onq pauvre cœur ait ouverte la porte.
Ce cruel n'a pas mis un de ses traits perçans,
Mais arc, traits et carquois, et luy tout dans mes sens.
Encor un mois n'a pas que ma franchise est morte,
Que ce venin mortel dans mes veines je porte,
Et des-jà j'ay perdu et le cœur et le sens.
Et quoy? si cest amour à mesure croissoit,
Qui en si grand tourment dedans moy se conçoit?
O croitz, si tu peuz croistre, et amende en croissant.
Tu te nourris de pleurs, des pleurs je te prometz,
Et, pour te refreschir, des soupirs pour jamais.
Mais que le plus grand mal soit au moings en naissant.

III

C'est faict, mon cœur, quittons la liberté.
Dequoy meshuy serviroit la deffence,
Que d'agrandir et la peine et l'offence?
Plus ne suis fort ainsi que j'ay esté.
La raison fut un temps de mon costé :
Or, revoltée, elle veut que je pense
Qu'il faut servir, et prendre en recompence
Qu'oncq d'un tel neud nul ne fust arresté.
S'il se faut rendre, alors il est saison
Quand on n'a plus devers soy la raison.

Je voy qu'amour, sans que je le deserve,
Sans aucun droict, se vient saisir de moy ;
Et voy qu'encor il faut à ce grand roy,
Quand il a tort, que la raison luy serve.

IV

C'estoit alors, quand, les chaleurs passées,
Le sale Automne aux cuves va foulant
Le raisin gras dessoubz le pied coulant,
Que mes douleurs furent encommencées.
Le paisan bat ses gerbes amassées,
Et aux caveaux ses bouillans muis roulant,
Et des fruitiers son automne croulant,
Se vange lors des peines advancées.
Seroit ce point un presage donné
Que mon espoir est des-jà moissonné?
Non, certes, non ! Mais, pour certain je pense,
J'auray, si bien à deviner j'entends,
Si l'on peut rien prognostiquer du temps,
Quelque grand fruict de ma longue esperance.

V

J'ay veu ses yeux perçans, j'ay veu sa face claire
(Nul jamais sans son dam ne regarde les dieux) :
Froit, sans cœur me laissa son œil victorieux,
Tout estourdy du coup de sa forte lumiere.
Comme un surpris de nuit aux champs, quand il esclaire,
Estonné, se pallist, si la flesche des cieux
Sifflant luy passe contre et luy serre les yeux;
Il tremble, et veoit, transi, Jupiter en colere.
Dy moy, Madame, au vray, dy moy si tes yeux vertz
Ne sont pas ceux qu'on dit que l'amour tient couvertz?
Tu les avois, je croy, la fois que je t'ay veüe;
Au moins il me souvient qu'il me fut lors advis
Qu'amour, tout à un coup, quand premier je te vis,
Desbanda dessus moy et son arc et sa veüe.

VI

Ce dit maint un de moy : « Dequoy se plaint il tant,
Perdant ses ans meilleurs en chose si legiere?
Qu'a il tant à crier, si encore il espere?
Et s'il n'espere rien, pourquoy n'est il content? »
Quand j'estois libre et sain, j'en disois bien autant.
Mais certes celuy là n'a la raison entiere,
Ains a le cœur gasté de quelque rigueur fiere,
S'il se plaint de ma plainte, et mon mal il n'entend.
Amour tout à un coup de cent douleurs me point,
Et puis l'on m'advertit que je ne crie point.
Si vain je ne suis pas que mon mal j'agrandisse
A force de parler : s'on m'en peut exempter,
Je quitte les sonnetz, je quitte le chanter.
Qui me deffend le deuil, celuy là me guerisse.

VII

Quant à chanter ton los par fois je m'adventure,
Sans oser ton grand nom dans mes vers exprimer,
Sondant le moins profond de cette large mer,
Je tremble de m'y perdre, et aux rives m'asseure.
Je crains, en loüant mal, que je te face injure.
Mais le peuple, estonné d'ouir tant t'estimer,
Ardant de te connoistre, essaie à te nommer,
Et, cherchant ton sainct nom ainsi à l'adventure,
Esbloui, n'attaint pas à veoir chose si claire;
Et ne te trouve point ce grossier populaire,
Qui, n'ayant qu'un moyen, ne voit pas celuy là :
C'est que, s'il peut trier, la comparaison faicte,
Des parfaictes du monde une la plus parfaicte,
Lors, s'il a voix, qu'il crie hardimant : La voylà!

VIII

Quand viendra ce jour là, que ton nom au vray passe
Par France dans mes vers? Combien et quantesfois

S'en empresse mon cœur, s'en demangent mes doits?
Souvent dans mes escrits de soy mesme il prend place.
Maugré moy je t'escris, maugré moy je t'efface.
Quand Astrée viendroit, et la foy, et le droit,
Alors joyeux, ton nom au monde se rendroit.
Ores, c'est à ce temps, que cacher il te face,
C'est à ce temps maling une grande vergoigne.
Donc, Madame, tandis tu seras ma Dourdouigne.
Toutesfois laisse moy, laisse moy ton nom mettre;
Ayez pitié du temps : si au jour je te metz,
Si le temps ce cognoist, lors, je te le prometz,
Lors il sera doré, s'il le doit jamais estre.

IX

O, entre tes beautez, que ta constance est belle!
C'est ce cœur asseuré, ce courage constant,
C'est, parmy tes vertuz, ce que l'on prise tant :
Aussi qu'est-il plus beau qu'une amitié fidelle?
Or ne charge donc rien de ta sœur infidele,
De Vesere, ta sœur : elle va s'escartant,
Tousjours flotant mal seure en son cours inconstant.
Voy tu comme à leur gré les vens se joüent d'elle?
Et ne te repens point, pour droit de ton aisnage,
D'avoir des-jà choisi la constance en partage.
Mesme race porta l'amitié souveraine
Des bons jumeaux, desquels l'un à l'autre despart
Du ciel et de l'enfer la moitié de sa part,
Et l'amour diffamé de la trop belle Heleine.

X

Je voy bien, ma Dourdouigne, encor humble tu vas :
De te monstrer Gasconne en France tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue on fait ores grand conte,
Si a il bien esté quelquefois aussi bas.
Voys tu le petit Loir, comme il haste le pas?
Comme des-jà parmy les plus grands il se conte?

Comme il marche hautain d'une course plus prompte
Tout à costé du Mince, et il ne s'en plaint pas?
Un seul olivier d'Arne, enté au bord de Loire,
Le faict courir plus brave et luy donne sa gloire.
Laisse, laisse moy faire, et un jour, ma Dourdouigne,
Si je devine bien, on te cognoistra mieux :
Et Garonne, et le Rhone, et ces autres grands dieux
En auront quelque envie, et possible vergoigne.

XI

Toy qui oys mes soupirs, ne me sois rigoureux
Si mes larmes à part toutes miennes je verse,
Si mon amour ne suit en sa douleur diverse
Du Florentin transi les regrets languoreux,
Ny de Catulle aussi, le folastre amoureux,
Qui le cœur de sa dame en chatouillant luy perce,
Ny le sçavant amour du migregeois Properce :
Ils n'ayment pas pour moy, je n'ayme pas pour eux.
Qui pourra sur autruy ses douleurs limiter,
Celuy pourra d'autruy les plaintes imiter :
Chacun sent son tourment, et sçait ce qu'il endure;
Chacun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.
Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
Que celuy ayme peu qui ayme à la mesure!

XII

Quoy ! qu'est-ce? ô vens ! ô nues ! ô l'orage !
A point nommé, quand d'elle m'aprochant,
Les bois, les monts, les baisses vois tranchant,
Sur moy d'aguest vous poussez votre rage.
Ores mon cœur s'embrase d'avantage.
Allez, allez faire peur au marchant
Qui dans la mer les thresors va cherchant :
Ce n'est ainsi qu'on m'abbat le courage.
Quand j'oy les vents, leur tempeste et leurs cris,
De leur malice en mon cœur je me ris.

Me pensent ils pour cela faire rendre?
Face le ciel du pire, et l'air aussi :
Je veux, je veux, et le declaire ainsi,
S'il faut mourir, mourir comme Leandre.

XIII

Vous qui aimer encore ne sçavez,
Ores m'oyant parler de mon Leandre,
Ou jamais non, vous y debvez aprendre,
Si rien de bon dans le cœur vous avez.
Il oza bien, branlant ses bras lavez,
Armé d'amour, contre l'eau se deffendre,
Qui pour tribut la fille voulut prendre,
Ayant le frere et le mouton sauvez.
Un soir, vaincu par les flos rigoureux,
Voyant des-jà, ce vaillant amoureux,
Que l'eau maistresse à son plaisir le tourne,
Parlant aux flos, leur jecta cette voix :
« Pardonnez moy maintenant que j'y veois,
Et gardez moy la mort quand je retourne. »

XIV

O cœur leger! ô courage mal seur!
Penses-tu plus que souffrir je te puisse?
O bonté creuze! ô couverte malice!
Traitre beauté, venimeuse douceur!
Tu estois donc tousjours sœur de ta sœur?
Et moy, trop simple, il falloit que j'en fisse
L'essay sur moy, et que tard j'entendisse
Ton parler double et tes chants de chasseur?
Depuis le jour que j'ay prins à t'aimer,
J'eusse vaincu les vagues de la mer.
Qu'est-ce meshuy que je pourrois attendre?
Comment de toy pourrois j'estre content?
Qui apprendra ton cœur d'estre constant,
Puis que le mien ne le luy peut aprendre?

XV

Ce n'est pas moy que l'on abuse ainsi :
Qu'à quelque enfant ses ruses on employe,
Qui n'a nul goust, qui n'entend rien qu'il oye :
Je sçay aymer, je sçay hayr aussi.
Contente toy de m'avoir jusqu'icy
Fermé les yeux, il est temps que j'y voye,
Et que mes-huy las et honteux je soye
D'avoir mal mis mon temps et mon soucy.
Oserois tu, m'ayant ainsi traicté,
Parler à moy jamais de fermeté?
Tu prens plaisir à ma douleur extreme;
Tu me deffends de sentir mon tourment,
Et si veux bien que je meure en t'aimant.
Si je ne sens, comment veux tu que j'ayme?

XVI

O! l'ay je dict? helas! l'ay je songé?
Ou si pour vray j'ay dict blaspheme telle?
S'a fauce langue, il faut que l'honneur d'elle.
De moy, par moy, desus moy, soit vangé.
Mon cœur chez toy, ô ma dame! est logé;
Là, donne luy quelque geéne nouvelle;
Fais luy souffrir quelque peine cruelle;
Fais, fais luy tout, fors luy donner congé.
Or seras tu (je le sçay) trop humaine,
Et ne pourras longuement voir ma peine;
Mais un tel faict, faut il qu'il se pardonne?
A tout le moins, haut je me desdiray
De mes sonnets, et me desmentiray :
Pour ces deux faux cinq cens vrais je t'en donne.

XVII

Si ma raison en moy s'est peu remettre,
Si recouvrer astheure je me puis,

Si j'ay du sens, si plus homme je suis,
Je t'en mercie, ô bien heureuse lettre!
Qui m'eust (helas!), qui m'eust sceu recognoistre,
Lors qu'enragé, vaincu de mes ennuys,
En blasphemant ma dame je poursuis?
De loing, honteux, je te vis lors paroistre,
O sainct papier! alors je me revins,
Et devers toy devotement je vins,
Je te donrois un autel pour ce faict,
Qu'on vist les traicts de cette main divine.
Mais de les voir aucun homme n'est digne,
Ny moy aussi, s'elle ne m'en eust faict.

XVIII

J'estois prest d'encourir pour jamais quelque blasme;
De colere eschauffé, mon courage brusloit ;
Ma fole voix au gré de ma fureur branloit;
Je despitois les dieux, et encore ma dame.
Lors qu'elle de loing jette un brevet dans ma flamme,
Je le sentis soudain comme il me rabilloit,
Qu'aussi tost devant luy ma fureur s'en alloit,
Qu'il me rendoit, vainqueur, en sa place mon ame.
Entre vous, qui de moy ces merveilles oyez,
Que me dites vous d'elle? et, je vous prie, voyez
S'ainsi comme je fais adorer je la dois?
Quels miracles en moy pensez vous qu'elle fasse
De son œil tout puissant ou d'un ray de sa face,
Puis qu'en moy firent tant les traces de ses doigts?

XIX

Je tremblois devant elle et attendois, transi,
Pour venger mon forfaict, quelque juste sentence,
A moy mesme consent du poids de mon offence,
Lorsqu'elle me dict : « Va, je te prens à mercy.
Que mon loz desormais par tout soit esclarcy :
Employe là tes ans, et, sans plus, mes-huy pense

D'enrichir de mon nom par tes vers nostre France;
Couvre de vers ta faute, et paye moy ainsi. »
Sus donc, ma plume, il faut, pour jouyr de ma peine,
Courir par sa grandeur d'une plus large veine.
Mais regarde à son œil, qu'il ne nous abandonne.
Sans ses yeux, nos esprits se mourroient languissants.
Ils nous donnent le cœur, ils nous donnent le sens;
Pour se payer de moy, il faut qu'elle me donne.

XX

O vous, maudits sonnetz, vous qui printes l'audace
De toucher à ma dame! ô malings et pervers,
Des Muses le reproche, et honte de mes vers!
Si je vous feis jamais, s'il faut que je me fasse
Ce tort de confesser vous tenir de ma race,
Lors pour vous les ruisseaux ne furent pas ouverts
D'Appollon le doré, des Muses aux yeux verts;
Mais vous receut naissants Tisiphone en leur place.
Si j'ay oncq quelque part à la posterité,
Je veux que l'un et l'autre en soit desherité.
Et si au feu vangeur dés or je ne vous donne,
C'est pour vous diffamer : vivez chetifs, vivez,
Vivez aux yeux de tous, de tout honneur privez:
Car c'est pour vous punir qu'ores je vous pardonne.

XXI

N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie
Que je cesse d'aimer; laissez moy, obstiné,
Vivre et mourir ainsi, puis qu'il est ordonné :
Mon amour, c'est le fil auquel se tient ma vie.
Ainsi me dict la fée, ainsi en Œagrie
Elle feit Meleagre à l'amour destiné,
Et alluma sa souche à l'heure qu'il fut né,
Et dict : « Toy et ce feu, tenez vous compaignie. »
Elle le dict ainsi, et la fin ordonnée
Suyvit aprés le fil de cette destinée.

La souche (ce dict lon) au feu fut consommée ;
Et dés lors (grand miracle !) en un mesme moment
On veid tout à un coup du miserable amant
La vie et le tison s'en aller en fumée.

XXII

Quand tes yeux conquerans, estonné, je regarde,
J'y veoy dedans à clair tout mon espoir escript,
J'y veoy dedans amour luy mesme qui me rit,
Et m'y monstre mignard le bon heur qu'il me garde.
Mais quand de te parler par fois je me hazarde,
C'est lors que mon espoir desseiché se tarit,
Et d'advoüer jamais ton œil, qui me nourrit,
D'un seul mot de faveur, cruelle, tu n'as garde.
Si tes yeux sont pour moy, or voy ce que je dis :
Ce sont ceux-là, sans plus, à qui je me rendis.
Mon Dieu, quelle querelle en toy mesme se dresse,
Si ta bouche et tes yeux se veulent desmentir !
Mieux vaut, mon doux tourment, mieux vaut les departir,
Et que je prenne au mot de tes yeux la promesse.

XXIII

Ce sont tes yeux tranchans qui me font le courage.
Je veoy saulter dedans la gaye liberté,
Et mon petit archer, qui mene à son costé
La belle gaillardise et plaisir le volage.
Mais aprés, la rigueur de ton triste langage
Me montre dans ton cœur la fiere honnesteté ;
Et, condamné, je veoy la dure chasteté,
Là gravement assise, et la vertu sauvage.
Ainsi mon temps divers par ces vagues se passe ;
Ores son œil m'appelle, or sa bouche me chasse.
Helas ! en cest estrif, combien ay j'enduré ;
Et puis qu'on pense avoir d'amour quelque asseurance,
Sans cesse nuict et jour à la servir je pense,
Ny encor de mon mal ne puis estre asseuré.

XXIV

Or, dis-je bien, mon esperance est morte;
Or est-ce faict de mon aise et mon bien.
Mon mal est clair : maintenant je veoy bien,
J'ay espousé la douleur que je porte.
Tout me court sus, rien ne me reconforte,
Tout m'abandonne, et d'elle je n'ay rien,
Sinon tousjours quelque nouveau soutien,
Qui rend ma peine et ma douleur plus forte.
Ce que j'attends, c'est un jour d'obtenir
Quelques soupirs des gens de l'advenir.
Quelqu'un dira dessus moy par pitié :
« Sa dame et luy nasquirent destinez,
Egalement de mourir obstinez,
L'un en rigueur et l'autre en amitié. »

XXV

J'ay tant vescu, chetif, en ma langueur,
Qu'or j'ay veu rompre, et suis encor en vie,
Mon esperance avant mes yeux ravie,
Contre l'escueil de sa fiere rigueur.
Que m'a servy de tant d'ans la longueur?
Elle n'est pas de ma peine assouvie;
Elle s'en rit, et n'a point d'autre envie
Que de tenir mon mal en sa vigueur.
Donques j'auray, mal'heureux en aimant,
Tousjours un cœur, tousjours nouveau tourment.
Je me sens bien que j'en suis hors d'halaine,
Prest à laisser la vie soubs le faix;
Qu'y feroit-on sinon ce que je fais?
Piqué du mal, je m'obstine en ma peine.

XXVI

Puis qu'ainsi sont mes dures destinées,
J'en saouleray, si je puis, mon soucy.

Si j'ay du mal, elle le veut aussi :
J'accompliray mes peines ordonnées.
Nymphes des bois, qui avez, estonnées,
De mes douleurs, je croy, quelque mercy,
Qu'en pensez vous? puis-je durer ainsi,
Si à mes maux trefves ne sont données?
Or, si quelqu'une à m'escouter s'encline,
Oyez pour Dieu ce qu'ores je devine.
Le jour est prés que mes forces jà vaines
Ne pourront plus fournir à mon tourment.
C'est mon espoir : si je meurs en aymant,
Adonc, je croy, failliray-je à mes peines.

XXVII

Lors que lasse est de me lasser ma peine,
Amour, d'un bien mon mal refreschissant,
Flate au cœur mort ma playe languissant,
Nourrit mon mal et luy faict prendre alaine.
Lors je conçoy quelque esperance vaine;
Mais aussi tost ce dur tyran, s'il sent
Que mon espoir se renforce en croissant,
Pour l'estoufer cent tourmens il m'ameine,
Encor tout frez : lors je me veois blasmant
D'avoir esté rebelle à mon tourmant.
Vive le mal, ô dieux, qui me devore!
Vive à son gré mon tourmant rigoureux!
O bien-heureux, et bien-heureux encore,
Qui sans relasche est toujours mal'heureux!

XXVIII

Si contre amour je n'ay autre deffence,
Je m'en plaindray, mes vers le maudiront,
Et aprés moy les roches rediront
Le tort qu'il faict à ma dure constance.
Puis que de luy j'endure cette offence,
Au moings tout haut mes rithmes le diront,

Et nos neveus, alors qu'ils me liront,
En l'outrageant m'en feront la vengeance.
Ayant perdu tout l'aise que j'avois,
Ce sera peu que de perdre ma voix.
S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy,
Et fut celuy qui m'a faict cette playe,
Il en aura, pour si dur cœur qu'il aye,
Quelque pitié, mais non pas de mercy.

XXIX

Jà reluisoit la benoiste journée
Que la nature au monde te devoit,
Quand des thresors qu'elle te reservoit
Sa grande clef te fut abandonnée.
Tu prins la grace à toy seule ordonnée;
Tu pillas tant de beautez qu'elle avoit,
Tant qu'elle, fiere, alors qu'elle te veoit,
En est par fois elle mesme estonnée.
Ta main de prendre enfin se contenta;
Mais la nature encor te presenta,
Pour t'enrichir, cette terre où nous sommes.
Tu n'en prins rien, mais en toy tu t'en ris,
Te sentant bien en avoir assez pris
Pour estre icy royne du cœur des hommes.

CHAPITRE XXX[1]

De la Moderation.

COMME si nous avions l'attouchement infect, nous corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles mesmes sont belles et bonnes.

1. Chapitre XXIX.

Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en deviendra vicieuse, comme il advient quand nous l'embrassons d'un desir trop aspre et trop violant [1]. Ceux qui disent qu'il n'y a jamais d'excés en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu si l'excés y est, ils se jouent de la subtilité des parolles [2] :

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam.

C'est une subtile consideration de la philosophie. On peut et trop aimer la vertu, et se porter immoderément [3] en une action juste et vertueuse [4]. A ce biaiz se peut accommoder la parolle divine [5] : « Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut, mais soyez sobrement sages [6]. »

---

1. De façon qu'elle en deviendra vicieuse, *si* nous l'embrassons d'un desir trop aspre et *violant.*

2. Si l'excés y est, *se jouent des paroles.*

3. Et se porter *excessivement.*

4. *Et vertueuse* [mots supprimés].

5. A ce biaiz *s'accommode* la *voix* divine.

6. J'ay veu tel grand blesser la reputation de sa religion pour se montrer religieux outre tout exemple des hommes de sa sorte. J'ayme des natures temperées et moyennes. L'immoderation vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne et me met en peine de la baptizer. Ny la mere de Pausanias qui donna la premiere instruction et porta la premiere pierre à la mort de son fils, ny le dictateur Posthumius qui feit mourir le sien, que l'ardeur de jeunesse avoit heureusement poussé sur les ennemis un peu avant son reng, ne me semble si juste comme estrange ; et n'ayme ny à conseiller ny à suivre une vertu si sauvage et si chere. L'archer qui outrepasse le blanc faut comme ce-

L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est tres-legitime : la theologie ne laisse pas de la brider pourtant et de la restraindre. Il me semble avoir leu autresfois chez sainct Thomas, en un endroit où il condamne les mariages des parantes[1] és degrez deffandus, ceste raison parmy les autres, qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immoderée : car, si l'affection maritalle s'y trouve entiere et perfaite comme elle doit, et qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit à la parantelle, il n'y a point de doubte que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrieres de la raison, soit en l'amitié, soit aux effects de la jouïssance[2].

Les sciences qui reglent les meurs des hommes, comme la religion et la philosophie[3], elles se mes-

---

luy qui n'y arrive pas ; et les yeux me troublent à monter à coup vers une grande lumiere également comme à devaller à l'ombre. Calliclez, en Platon, dit l'extremité de la philosophie estre dommageable, et conseille de ne s'y enfoncer outre les bornes du profit; que, prinse avec moderation, elle est plaisante et commode, mais qu'en fin elle rend un homme sauvage et vicieux, desdaigneux des religions et loix communes, ennemy de la conversation civile, ennemy des voluptez humaines, incapable de toute administration politique, et de secourir autruy et de se secourir soy-mesme, propre à estre impunement souffletté. Il dict vray : car, en son excés, elle esclave nostre naturelle franchise et nous desvoye, par une importune subtilité, du beau et plain chemin que nature nous trace.

1. Des *parans*.

2. *Soit en l'amitié*, etc. [mots supprimez].

3. Comme la *theologie* et la philosophie.

lent de tout. Il n'est action si privée et secrette qui se desrobe de leur cognoissance et jurisdiction [1]. Je veux donc de leur part apprendre encore cecy aux maris (car il y a grand dangier qu'ils ne se perdent en ce débordement) : c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'acointance de leurs femmes, ils sont merveilleusement reprouvez [2] si la moderation n'y est observée, et qu'il y a dequoy faillir en licence et desbordement en ce subjet là, comme en un subjet estranger et illegitime [3].

C'est une religieuse liaison et devote que le mariage : voilà pourquoy le plaisir qu'on en tire, ce doit estre un plaisir retenu, serieux et meslé à quelque peu de severité [4]; ce doit estre une volupté prudente [5] et conscientieuse. Et parce que sa

---

1. Bien apprentis sont ceux qui syndiquent leur liberté : ce sont les femmes qui communiquent tant qu'on veut leurs pieces à garçonner; à medeciner, la honte le deffend.

2. Je veux donc de leur part apprendre *cecy* aux maris, *s'il s'en trouve encore qui y soient trop acharnez :* c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes *sont reprouvez.*

3. Comme en un subject *illegitime.* Ces encheriments deshontez que la chaleur premiere nous suggere en ce jeu sont non indecemment seulement, mais dommageablement employez envers noz femmes. Qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une autre main : elles sont tousjours assés esveillées pour nostre besoing. Je ne m'y suis servy que de l'instruction naturelle et simple.

4. A quelque *severité.*

5. Une volupté *aucunement* prudente.

principale fin, c'est la generation, il y en a qui mettent en doubte si, lors que nous sommes sans l'esperance de cet usage, comme lors que les femmes sont hors d'aage ou enceintes, il est permis d'en rechercher cette accointance : cela tiens je pour certain qu'il est beaucoup plus sainct de s'en abstenir. Certaine nation abomine la conjonction avec les femmes enceintes, comme elle faict aussi avec celles qui ont leurs flueurs [1]. Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge, et, cela fait, elle le laissoit courir tout le temps de sa conception, luy donnant lors seulement loy de recommencer : noble et genereux exemple de mariage [2].

Les roys de Perse appelloient leurs femmes à la compaignie de leurs festins ; mais quand le vin venoit à les eschaufer en bon escient et qu'il falloit

---

1. Il y en a qui mettent en doubte si, lorsque nous sommes sans l'esperance de *ce fruict*, comme *quand elles* sont hors d'aage ou enceintes, il est permis d'en rechercher l'*embrassement : c'est un homicide à la mode de Platon. Certaines nations, et entre autres la Mahumetane, abominent* la conjonction avec les femmes enceintes; *plusieurs* aussi, avec celles qui ont leurs flueurs.

2. *Brave* et genereux exemple de mariage. C'est de quelque poëte disetteux et affamé de ce deduit que Platon emprunta cette narration : Que Juppiter fit à sa femme une si chaleureuse charge un jour que, ne pouvant avoir patience qu'elle eust gaigné son lict, il la versa sur le plancher, et, par la vehemence du plaisir, oublia les resolutions grandes et importantes qu'il venoit de prendre avec les autres dieux en sa cour celeste, se ventant qu'il l'avoit trouvé aussi bon ce coup là que lorsque premierement il la depucella à cachette de leurs parents.

tout à fait lascher la bride à la desbauche [1], ils les r'envoioient en leur privé, pour ne les faire participantes des excez de leurs appetits desreglez et immoderez [2], et faisoient venir en leur lieu des femmes ausquelles ils n'eussent point cette obligation et ce respect [3]. Tous plaisirs et toutes gratifications ne sont pas bien emploiées à toutes gens [4]. Epaminondas avoit fait emprisonner un garson desbauché; Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur. Il l'en refusa, et l'accorda à une sienne garse, qui aussi l'en pria, disant que c'estoit une gratification deuë à une amie, non à un capitaine [5]. Ælius Verus l'empereur respondit à sa femme sur ce propos [6], comme elle se plaignoit dequoy il se laissoit aller à l'amitié [7] d'autres femmes, qu'il le faisoit par occasion conscientieuse, d'autant que le mariage estoit un nom d'honneur et dignité, non de folastre et lascive volupté [8]. Il

---

1. Lascher la bride à la *volupté*.

2. Participantes *de leurs appetits immoderez*.

3. Cette obligation *de respect*.

4. Ne sont pas bien *logées en* toutes gens.

5. Sophocles estant compagnon en la preture avec Periclés, voyant de cas de fortune passer un beau garçon : « O le beau garçon que voylà ! » feit-il à Periclés. « Cela seroit bon à un autre qu'à un preteur, luy dit Periclés, qui doit avoir non les mains seulement, mais aussi les yeux chastes. »

6. *Sur ce propos* [mots supprimés].

7. A *l'amour*.

8. Non de folastre et lascive *concupiscence*. Et nostre histoire ecclesiastique a conservé avec honneur la memoire

n'est en somme aucune si juste volupté en laquelle l'excez et l'intemperance ne nous soit reprochable.

Mais, à parler en bon escient, est-ce pas un miserable animal que l'homme? A peine est-il en son pouvoir, par sa condition naturelle, de gouter un seul plaisir entier et pur, encore se met-il en peine de le retrancher par discours : il n'est pas assez chetif, si par art et par estude il n'augmente sa misere :

Fortunæ miseras auximus arte vias [1];

quoy que nos medecins spirituels et corporels, comme par complot fait entre eux, ne trouvent aucune voye à la guerison, ny remede aux maladies du corps et de l'ame, que par le torment, la douleur et la peine. Les veilles, les jeusnes, les haires, les exils lointains et solitaires, les prisons perpetuelles, les verges et autres afflictions, ont esté introduites pour cela; mais en telle condition que ce soyent veritablement afflictions et qu'il y ait de l'aigreur poignante; et qu'il n'en advienne

---

de cette femme qui repudia son mary pour ne vouloir seconder et soustenir ses attouchemens trop insollens et desbordez.

1. La sagesse humaine faict bien sottement l'ingenieuse de s'exercer à rabattre le nombre et la douceur des voluptez qui nous appartiennent, comme elle faict favorablement et industrieusement d'employer ses artifices à nous peigner et farder les maux et en alleger le sentiment. Si j'eusse esté chef de part, j'eusse prins autre voye plus naturelle, qui est à dire, vraye, commode et saincte, et me fusse peut estre rendu assez fort pour la borner.

point comme à un Gallio, lequel ayant esté envoyé en exil en l'isle de Lesbos, on fut adverty à Romme qu'il s'y donnoit du bon temps, et que ce que l'on [1] luy avoit enjoint pour peine luy tournoit à commodité : parquoy ils se raviserent de le rappeler prés de sa femme et en sa maison, et luy ordonnerent de s'y tenir, pour accommoder leur chastiement [2] à son ressentiment. Car à qui le jeusne aiguiseroit la santé et l'alegresse, à qui le poisson seroit plus appetissant que la chair, ce ne seroit plus recepte salutaire; non plus qu'en l'autre medecine les drogues n'ont point d'effect à l'endroit de celuy qui les prend avec goust et plaisir [3]. L'amertume et la difficulté sont circonstances servants à leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere en corromproit l'usage : il faut que ce soit chose qui blesse nostre estomac pour le guerir; et icy faut la regle commune, que les choses se guerissent par leurs contraires, car le mal y guerit le mal.

Cette impression se raporte aucunement à cette autre si ancienne, de penser gratifier au ciel et à la nature par nostre massacre et homicide, qui fut universellement embrassée en toutes religions [4]. Car

---

1. *On.*
2. Pour accommoder leur *punition.*
3. Avec *appetit* et plaisir.
4. Encore du temps de noz peres, Amurat, en la prinse de l'Isthme, immola six cens jeunes hommes grecs à l'ame de son pere, afin que ce sang servist de propitiation à l'expiation des pechez du trespassé.

en ces nouvelles terres [1] descouvertes en nostre aage, pures encore et vierges au pris des nostres, l'usage en est aucunement receu par tout : toutes leurs idoles s'abreuvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté. On les brule vifs, et demy rotis on les retire du brasier pour leur arracher le cœur et les entrailles. A d'autres, voire aux femmes, on les escorche vifves, et de leur peau ainsi sanglante en revest on et masque d'autres. Et non moins d'exemples de constance et resolution : car ces pauvres gens sacrifiables, vieillars, femmes, enfans, vont, quelques jours avant, questant eux mesmes les aumosnes pour l'offrande de leur sacrifice, et se presentent à la boucherie chantans et dançans avec les assistans.

Les ambassadeurs du roy de Mexico, faisant entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre, aprés luy avoir dict qu'il avoit trente vassaux, desquels chacun pouvoit assembler cent mille combatans, et qu'il se tenoit en la plus belle et forte ville qui fust soubs la ciel, luy adjousterent qu'il avoit à sacrifier aux dieux cinquante mille hommes par an. De vray, ils disent qu'il nourrissoit la guerre avec certains grands peuples voisins, non seulement pour l'exercice de la jeunesse du païs, mais principallement pour avoir dequoy fournir à ses sacrifices par des prisonniers de guerre. Ailleurs, en certain bourg, pour la bien venue dudit Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout

---

1. *Et* en ces nouvelles terres.

à la fois. Je diray encore ce compte : aucuns de ces peuples, ayants esté batuz par luy, envoyerent le recognoistre et rechercher d'amitié ; les messagers lui presenterent trois sortes de presens, en cette maniere : « Seigneur, voylà cinq esclaves ; si tu es un dieu fier, qui te paisses de chair et de sang, mange les, et nous t'en amerrons d'avantage ; si tu es un dieu debonnaire, voylà de l'encens et des plumes ; si tu es homme, prens les oiseaux et les fruicts que voicy. »

CHAPITRE XXXI[1]

Des Cannibales.

QUAND le roy Pyrrhus passa en Italie, aprés qu'il eut reconneu l'ordonnance de l'armée que les Romains luy envoyoient au devant : « Je ne sçay, dit-il, quels barbares sont ceux-cy (car les Grecs appelloyent toutes les nations estrangieres barbares[2]), mais la disposition de cette armée que je voy n'est aucunement barbare. » Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur païs[3]. Voylà comment il se faut garder de

---

1. Chapitre XXX.
2. Appelloyent *ainsi* toutes les nations estrangeres.
3. Et Philippus, voyant d'un tertre l'ordre et distribution du camp romain, en son royaume, sous Publius Sulpicius Galba.

s'atacher aux opinions vulgaires, et faut juger les choses par la voye de la raison, non de la voix commune[1].

J'ay eu longtemps avec moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cest autre monde qui a esté descouvert, en nostre siecle, en l'endroit où Vilegaignon print terre, qu'il surnomma *la France Antartique.* Cette descouverte d'un païs infini de terre ferme[2] semble de grande consideration. Je ne sçay si je me puis respondre que il ne s'en face à l'advenir quelqu'autre, tant de grands personnages[3] ayans esté trompez en cette-cy. J'ay peur que nous avons les yeux plus grands que le ventre, comme on dict, et le dit on de ceux ausquels l'appetit et la faim font plus desirer de viande qu'ils n'en peuvent empocher. Je crains aussi que nous avons beaucoup plus de curiosité que nous n'avons de capacité : nous embrassons tout, mais je crains que nous n'étreignons rien que du vent[4].

Platon introduit Solon racontant avoir apris de prestres[5] de la ville de Saïs en Ægypte, que jadis et avant le deluge il y avoit une grande isle, nommée *Athlantide,* droict à la bouche du destroit de

---

1. Et *les* faut juger par la voye de la raison, non *par* la voix commune.

2. *De terre ferme* [mots supprimés].

3. Tant de *personnages plus grands que nous.*

4. J'ay peur que nous *ayons* les yeux plus grands que le ventre *et plus de curiosité* que nous n'avons de capacité ; nous embrassons tout, mais *nous n'estreignons* que du vent.

5. *Des* prestres.

Gibraltar, qui tenoit plus de païs que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble, et que les roys de cette contrée là, qui ne possedoient pas seulement cette isle, mais s'estoyent estendus dans la terre ferme si avant qu'ils tenoyent de la largeur d'Afrique jusques en Ægypte, et de la longueur de l'Europe jusques en la Toscane, entreprindrent d'enjamber jusques sur l'Asie, et subjuguer toutes les nations qui bordent la mer Mediterranée jusques au golfe de la mer Majour ; et pour cet effect traverserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie, jusques en la Grece, où les Atheniens les soustindrent : mais que, quelque temps aprés, et les Atheniens et eux et leur isle furent engloutis par le deluge. Il est bien vray-semblable que cet extreme ravage d'eaux ait faict des changemens estranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retranché la Sycile d'avec l'Italie :

Hæc loca, vi quondam et vasta convulsa ruina,
Dissiluisse ferunt, cum protinus utraque tellus
Una foret;

Chipre d'avec la Surie, l'isle de Negrepont de la terre ferme de la Beoce ; et joint ailleurs les terres qui estoyent divisées, comblant de limon et de sable les fossez d'entre-deux :

Sterilisque diu palus aptaque remis
Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum.

Mais il n'y a pas grande apparence que cette isle soit ce monde nouveau que nous venons de des-

couvrir : car elle touchoit quasi l'Espaigne, et ce seroit un effect incroyable d'inundation de l'en avoir reculée, comme elle est, de plus de douze cens lieuës ; outre ce que les navigations des modernes ont des-jà presque descouvert que ce n'est point une isle, ains terre ferme et continente avec l'Inde orientale d'un costé, et avec les terres qui sont soubs les deux poles d'autre part ; ou, si elle en est separée, que c'est d'un si petit destroit et intervalle qu'elle ne merite pas d'estre nommée isle pour cela.

Il semble qu'il y aye des mouvemens maladifs et fievreux [1] en ces grands corps, comme aux nostres. Quand je considere l'impression que ma riviere de Dordoigne faict de mon temps vers la rive droicte de sa descente, et qu'en vingt ans elle a tant gaigné, et desrobé le fondement à plusieurs bastimens, je vois bien que c'est une agitation extraordinaire : car, si elle fust tousjours allée ce train, ou deust aller à l'advenir, la figure du monde seroit renversée. Mais il leur prend des changements : tantost elles s'espendent d'un costé, tantost d'un autre ; tantost elles se contiennent. Je ne parle pas des soudaines inondations de quoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere, sieur d'Arsac, voit une siene terre ensevelie soubs les sables que la mer vomit devant elle ; le feste d'aucuns bastimens paroist encore ; ses rentes

---

1. Il semble qu'il y aye des mouvemens *naturels, les uns, les autres* fievreux.

et domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitans disent que depuis quelque temps la mer se pousse si fort vers eux qu'ils ont perdu quatre lieuës de terre, et marche ainsi [1] : ces sables sont ses fourriers [2].

L'autre tesmoignage de l'antiquité, auquel on veut raporter cette descouverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret des Merveilles inouies est à luy. Il raconte là que certains Carthaginois, s'estant jettez au travers de la mer Athlantique, hors le destroit de Gibraltar, et navigué long temps, avoient descouvert en fin une grande isle fertile, toute revestuë de bois et arrousée de grandes et profondes rivieres, fort esloignée de toutes terres fermes ; et qu'eux, et autres depuis, attirez par la bonté et fertilité du terroir, s'y en allerent avec leurs femmes et enfans, et commencerent à s'y habituer. Les seigneurs de Carthage, voyans que leur pays se dépeuploit peu à peu, firent deffence expresse, sur peine de mort, que nul n'eust plus à aller là, et en chasserent ces nouveaux habitans, craignants, à ce que l'on dit [3], que par succession de temps ils ne vinsent à multiplier tellement qu'ils les supplantassent eux mesmes, et ruinassent leur Estat. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres neufves.

---

1. *Et marche ainsi* [mots supprimés].
2. Et voyons de grandes montjoies d'arenes mouvantes qui marchent une demie lieuë devant elle et gaignent païs.
3. A ce *qu'on* dit.

Cet homme que j'avoy estoit homme simple et grossier; qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage : car les fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent; et, pour faire valoir leur interpretation et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'histoire. Ils ne vous representent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu; et, pour donner credit à leur jugement et vous y attirer, prestent volontiers de ce costé là à la matiere, l'alongent et l'amplifient. Ou il faut un homme tres-fidelle, ou si simple qu'il n'ait pas dequoy bastir et donner de la vray-semblance à des inventions fauces, et qui n'ait rien espousé. Le mien estoit tel; et, outre cela, il m'a faict voir à diverses fois plusieurs matelots et marchans qu'il avoit cogneuz en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information, sans m'enquerir de ce que les cosmographes en disent. Il nous faudroit des topographes qui nous fissent narration particuliere des endroits où ils ont esté. Mais, pour avoir cet avantage sur nous d'avoir veu la Palestine, ils veulent avoir ce privilege [1] de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde. Je voudroy que chacun escrivist ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait; non en cela seulement, mais en tous autres subjects : car tel peut avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere ou d'une fontaine, qui ne

1. Ils veulent *jouir du* privilege.

sçait au reste que ce que chacun sçait. Il entreprendra toutes-fois, pour faire courir ce petit lopin, d'escrire toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle *barbarie* ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray il semble que nous n'avons autre touche de la verité [1] et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du païs où nous sommes : là est tousjours la parfaicte religion, la parfaicte police, perfect [2] et accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesmes que nous appellons sauvages les fruicts que nature de soy et de son progrez ordinaire a produicts : là où, à la verité, ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice et detournez de l'ordre commun que nous devrions appeller plutost sauvages. En ceux là sont vives et vigoureuses les vrayes et plus utiles et naturelles vertus et proprietez, lesquelles nous avons abastardies en ceux-cy, et les avons seulement accommodées au plaisir de nostre goust corrompu [3]. Ce n'est pas raison que l'art gaigne le

---

1. Comme de vray *nous n'avons autre mire* de la verité.
2. *Parfaict.*
3. Lesquelles nous avons abbastardies en ceux-cy, *les accommodant* au plaisir de nostre goust corrompu ; et si pourtant la saveur mesme et delicatesse se trouve à nostre goust mesme excellente, à l'envi des nostres, en divers fruits de ces contrées là, sans culture.

point d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffée. Si est-ce que, par tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprinses.

Et veniunt ederæ sponte sua melius,
Surgit et in solis formosior arbutus antris,
Et volucres nulla dulcius arte canunt.

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à representer le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, non pas la tissure de la chetive et vile araignée [1].

Ces nations me semblent donq ainsi barbares, pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encore fort voisines de leur naifveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abastardies par les nostres; mais c'est en telle pureté qu'il me prend quelque fois desplaisir dequoy la cognoissance n'en soit venuë plutost, du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieux juger que nous. Il me desplait que Licurgus et Platon ne l'ayent eüe; car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces nations là surpasse non seulement toutes les

---

1. Non pas la tissure de la chetive *araignée*. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par la nature ou par la fortune ou par l'art, les plus grandes et plus belles par l'une ou l'autre des deux premieres, les moindres et imparfaictes par la derniere.

peintures dequoy la poësie a embelly l'age doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le desir mesme de la philosophie. Ils n'ont peu imaginer une nayfveté si pure et simple, comme nous la voyons par experience ; ny n'ont peu croire que nostre societé se peust maintenir avec si peu d'artifice et de soudeure humaine. C'est une nation, diroy je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espece de trafique, nulle cognoissance de lettres, nulle science de nombres, nul nom de magistrat, ny de superiorité politique, nul goust [1] de service, de richesse ou de pauvreté, nuls contrats, nulles successions, nuls partages, nulles occupations qu'oysives, nul respect de parenté que commun, nuls vestemens, nulle agriculture, nul metal, nul usage de vin ou de bled. Les paroles mesmes qui signifient la mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la detraction, le pardon, inouies. Combien trouveroit il la republique qu'il a imaginée, esloignée de cette perfection !

Hos natura modos primum dedit.

Au demeurant, ils vivent en une contrée de païs tres-plaisante et bien temperée : de façon qu'à ce que m'ont dit mes tesmoings, il est rare d'y voir un homme malade ; et m'ont asseuré n'en y avoir veu aucun tremblant, chassieux, edenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et

---

1. Nul *usage*.

fermez du costé de la terre de grandes et hautes montaignes, ayant, entre-deux, cent lieuës ou environ d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs qui n'ont aucune ressemblance aux nostres, et les mangent sans autre artifice que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, qui les avoit pratiquez[1] à plusieurs autres voyages, il[2] leur fit tant d'horreur en cette assiete qu'ils le tuerent à coups de traict, avant que le pouvoir recognoistre. Leurs bastimens sont fort longs, et capables de deux ou trois cents ames, estoffez d'escorse de grands arbres, tenans à terre par un bout et se soustenans et appuyans l'un contre l'autre par le feste, à la mode d'aucunes de noz granges, desquelles la couverture pend jusques à terre, et sert de flanq et de paroy[3]. Ils ont du bois si dur et si ferme[4] qu'ils en coupent et en font leurs espées et des grils à cuyre leur viande. Leurs lits sont d'un tissu de coton, suspenduz contre le toict comme ceux de nos navires, à chacun le sien; car les femmes couchent à part des maris. Ils se levent avec le soleil, et mangent soudain aprés s'estre levez, pour toute la journée; car ils ne font autre repas que celuy là. Ils ne boyvent pas lors, comme Suidas dict de quelques autres peuples d'Orient, qui beuvoient hors du manger; ils boivent

---

1. *Quoy qu'il* les *eust* pratiquez.
2. *Il* [mot supprimé].
3. *Et de paroy* [mots supprimés].
4. *Et si ferme* [mots supprimés].

à plusieurs fois sur jour, et d'autant. Leur breuvage est faict de quelque racine, et est de la couleur de nos vins clairets ; ils ne le boyvent pas[1] que tiede. Ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours ; il a le goust un peu piquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomac, et laxatif à ceux qui ne l'ont guiere[2] accoustumé ; c'est une boisson tres-agreable à ceux qui y sont duits[3]. Au lieu du pain, ils mangent[4] d'une certaine matiere blanche comme du coriandre confit. J'en ay tasté, il a le goust doux[5] et un peu fade. Toute la journée se passe à dancer. Les plus jeunes vont à la chasse des bestes à tout des arcs. Une partie des femmes s'amusent cependant à chauffer leur breuvage, qui est le principal office qu'ils reçoivent d'elles[6]. Il y a quelqu'un des vieillars qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, presche en commun toute la grangée, en se promenant d'un bout à autre, et redisant une mesme clause à plusieurs fois, jusques à ce qu'il ayt achevé le tour (car ce sont bastimens qui ont bien cent pas de longueur). Il ne leur recommande que deux choses, la vaillance contre les ennemis et l'amitié à leurs femmes. Et ne faillent jamais de remerquer cette obligation, pour leur refrein, que ce sont elles qui leur maintiennent leur

---

1. *Pas* [mot supprimé].
2. *Guiere* [mot supprimé].
3. A *qui y est duit.*
4. Ils *usent.*
5. *Le goust en est doux.*
6. Qui est *leur principal office.*

boisson tiede et assaisonnée. Il se void en plusieurs lieux, et entre autres chez moy, la forme de leurs lits, de leurs cordons, de leurs espées et brasselets de bois, dequoy ils couvrent leurs poignets aux combats, et des grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soustiennent la cadance en leur dancer[1]. Ils sont ras par tout, et se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans autre rasouër que de bois ou de pierre. Ils croyent les ames eternelles, et celles qui ont bien merité des dieux estre logées à l'endroit du ciel où le soleil se leve ; les maudites, du costé de l'Occident.

Ils ont je ne sçay quels prestres et prophetes, qui se presentent bien rarement au peuple, ayant leur demeure aux montaignes. A leur arrivée, il se faict une grande feste et assemblée solennelle de plusieurs vilages (chaque grange, comme je l'ay descrite, faict un vilage, et sont environ à une lieuë françoise l'une de l'autre). Ce prophete parle à eux en public, les exhortant à la vertu et à leur devoir; mais toute leur science ethique ne contient que ces deux articles : de la resolution à la guerre et affection à leurs femmes. Cettuy-cy leur prognostique les choses à venir et les evenemens qu'ils doivent esperer de leurs entreprinses, les achemine ou destourne de la guerre; mais c'est à telle condition que, s'il faut[2] à bien deviner, et s'il leur ad-

---

1. En leur *dance*.
2. Mais c'est *par tel si* que *où il* faut

vient autrement qu'il ne leur a predit, il est haché en mille pieces s'ils l'attrapent, et condamné pour faux prophete. A cette cause, celuy qui s'est une fois mesconté, on ne le void plus [1].

Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au delà de leurs montaignes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont tous nuds, n'ayant autres armes que des arcs ou des espées de bois apointées par un bout, à la mode des langues de nos espieuz. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang; car de routes et d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chacun raporte pour son trophée la teste de l'ennemy qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Aprés avoir long temps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commoditez dont ils se peuvent adviser, celuy qui en est le maistre faict une grande assemblée de ses cognoissans. Il attache une corde à l'un des bras du

1. C'est don de Dieu que la divination : voylà pourquoy ce devroit estre une imposture punissable d'en abuser. Entre les Scythes, quand les devins avoient failly de rencontre, on les couchoit, enforgez de pieds et de mains, sur des charriotes pleines de bruyere, tirées par des bœufs, en quoy on les faisoit brusler. Ceux qui manient les choses subjettes à la conduite de l'humaine suffisance sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent; mais ces autres qui nous viennent pipant des asseurances d'une faculté extraordinaire qui est hors de nostre cognoissance, faut-il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effect de leur promesse, et de la temerité de leur imposture?

prisonnier[1], et donne au plus fidelle[2] de ses amis l'autre bras à tenir de mesme; et eux deux, en presence de toute l'assemblée, l'assomment à coups d'espée. Aprés cela[3], ils le rostissent et en mangent en commun, et en envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absens. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes, c'est pour representer une extreme vengeance : et qu'il soit ainsi, ayant apperceu que les Portuguois, qui s'estoient r'alliez à leurs adversaires, usoient d'une autre sorte de mort contre eux quand ils les prenoient, qui estoit de les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de traict, et les pendre aprés, ils penserent que ces gens icy de l'autre monde, comme ceux qui avoyent semé la connoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, et qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eux en toute sorte de malice, ne prenoient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devoit estre plus aigre que la leur, commencerent[4] de quitter leur façon ancienne pour suivre cette-cy. Je ne suis pas marry que nous remerquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais ouy bien dequoy, jugeans bien[5] de leurs fautes, nous

---

1. Par le bout de laquelle il le tient esloigné de quelques pas, de peur d'en estre offencé.
2. Au plus *cher*.
3. *Cela faict*.
4. Plus aigre que la leur, *dont ils* commencerent.
5. Jugeans *à point*.

soyons si aveuglez aux nostres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à deschirer par tourmens et par geénes un corps encore plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, sous pretexte de pieté et de religion), que de le rostir et manger aprés qu'il est trespassé.

Chrysippus et Zenon, chefs de la secte stoicque, ont bien pensé qu'il n'y avoit aucun mal de se servir de nostre charoigne à quoy que ce fust pour nostre besoin, et d'en tirer de la nourriture : comme nos ancestres, estans assiegez par Cæsar en la ville de Alexia, se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillars, des femmes et toutes [1] autres personnes inutiles au combat.

> *Vascones, ut fama est, alimentis talibus usi,*
> *Produxere animas.*

Et les medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour nostre santé, soit pour l'appliquer au dedans ou au dehors; mais il ne s'y trouva [2] jamais aucune opinion si desreglée qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les

---

1. *Toutes* [mot supprimé].
2. Il ne *se* trouva.

pouvons donq bien appeller barbares, eu esgard aux regles de la raison, mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et genereuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir : elle n'a autre fondement parmy eux que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conqueste de nouvelles terres, car ils jouyssent encore de cette uberté naturelle qui les fournit sans travail et sans peine de toutes choses necessaires, en telle abondance qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent; tout ce qui est au delà est superflu pour eux. Ils s'entr'appellent generalement, ceux de mesme aage, freres; enfans, ceux qui sont au dessoubs; et les vieillards sont peres à tous les autres. Ceux-cy laissent à leurs heritiers en commun cette pleine possession de biens par indivis, sans autre titre que celuy tout pur que nature donne à ses creatures, les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montaignes pour les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquest du victorieux, c'est la gloire, et l'avantage d'estre demeuré maistre en valeur et en vertu : car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus, et s'en retournent à leur pays, où ils n'ont faute de nulle [1] chose necessaire, ny faute encore de ceste grande partie, de sçavoir heureuse-

---

1. D'*aucune*.

ment jouyr de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceux-cy à leur tour : ils ne demandent à leurs prisonniers autre rançon que la confession et recognoissance d'estre vaincus; mais il ne s'en trouve pas un en tout un siecle qui n'ayme mieux la mort que de relascher, ny par contenance, ny de parole, un seul point d'une grandeur de courage invincible; il ne s'en void aucun qui n'ayme mieux estre tué et mangé que de requerir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté, et leur fournissent de toutes les commoditez dequoy ils se peuvent adviser [1] affin que la vie leur soit d'autant plus chere; et les entretiennent communément des menasses de leur mort future, des tourmens qu'ils y auront à souffrir, des apprests qu'on dresse pour cet effect, du detranchement de leurs membres, et du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissée, ou de leur donner envie de s'en fuyr, pour gaigner cet avantage de les avoir espouvantez, et d'avoir faict force à leur vertu et leur constance [2].

Car aussi, à le bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraye et solide victoire; tous les autres avantages que nous gaignons sur nos ennemis, ce sont avantages empruntez, ils ne sont pas nostres [3] : c'est la qualité d'un portefaix, non

---

1. *Et leur fournissent,* etc. [mots supprimés].
2. Et d'avoir faict force à leur *constance.*
3. C'est en ce seul point que consiste la vraye *victoire :*

de la vertu, d'avoir les bras et les jambes plus roides; c'est une qualité morte et corporelle que la disposition; c'est un coup de la fortune de faire broncher nostre ennemy, et de luy faire siller les yeux [1] par la lumiere du soleil; c'est un tour d'art et de science, et qui peut tomber en une personne lasche et de neant, d'estre suffisant à l'escrime. L'estimation et le pris d'un homme consiste au cœur et en la volonté, c'est là où gist son vray honneur; la vaillance, c'est la fermeté non pas des jambes et des bras, mais du courage et de l'ame; elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage [2]; qui, pour quelque dangier de la mort voisine, ne relasche aucun point de sa constance et asseurance [3]; qui regarde encores, en rendant l'ame, son ennemy d'une veuë ferme et desdaigneuse, il est battu non pas de nous, mais de la fortune; il est vaincu par effect,

---

Victoria nulla est
Quam quæ confessos animo quoque subjugat hostes.

Les Hongres, tres-belliqueux combattants, ne poursuivoient jadis leur pointe outre avoir rendu l'ennemy à leur mercy : car, en ayant arraché cette confession, ils le laissoyent aller sans offense, sans rançon, sauf, pour le plus, d'en tirer parole de ne s'armer dés lors en avant contre eux. *Assez d'avantages gaignons nous* sur nos ennemis, *qui* sont avantages empruntez, *non* pas nostres.

1. Et de luy *esblouyr* les yeux.
2. *Si succiderit, de genu pugnat.*
3. Aucun point *de son asseurance.*

et non pas par raison; c'est son mal'heur qu'on peut accuser, non sa lascheté : les plus vaillans sont par fois les plus infortunez [1].

Pour revenir à nostre histoire, il s'en faut tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on

---

1. Il est battu non pas de nous, mais de la fortune ; *il est tué, non pas vaincu :* les plus vaillans sont par fois les plus infortunez. Aussi y a-il des pertes triomphantes à l'envi des victoires. Ny ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le soleil aye onques veu de ses yeux, de Salamine, de Platées, de Mycale, de Sicile, n'oserent onques opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la desconfiture du roy Leonidas et des siens au pas de Thermopyles. Qui courut jamais d'une plus glorieuse envie, et plus ambitieuse, au gain du combat, que le capitaine Ischolas à la perte ? Qui plus ingenieusement et curieusement s'est asseuré de son salut que luy de sa ruine ? Il estoit commis à deffendre certain passage du Peloponnese contre les Arcadiens; pour quoy faire, se trouvant du tout incapable, veu la nature du lieu et inegalité des forces, et se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemis auroit de necessité à y demeurer; d'autre part, estimant indigne, et de sa propre vertu et magnanimité, et du nom lacedemonien, de faillir à sa charge, il print entre ces deux extremités un moyen party, de telle sorte : les plus jeunes et dispos de sa troupe, il les conserva à la tuition et service de leur païs, et les y renvoya ; et avec ceux desquels le defaut estoit moindre, il delibera de soustenir ce pas, et par leur mort en faire achetter aux ennemis l'entrée la plus chere qu'il luy seroit possible : comme il advint; car, estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens, aprés en avoir faict une grande boucherie, luy et les siens furent tous mis au fil de l'espée. Est-il quelque trophée assigné pour les veincueurs, qui ne soit mieux deu à ces veincus? Le vray veincre a pour son roolle l'estour, non pas le salut; et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre.

leur fait, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye; ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreuve; ils les deffient, les injurient, leur reprochent leur lascheté et le nombre des batailles perduës contre les leurs. J'ay une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce traict: « Qu'ils viennent hardiment trétous et s'assemblent pour disner de luy; car ils mangeront quant et quant leurs peres et leurs ayeux, qui ont servy d'aliment et de nourriture à son corps: ces muscles, dit-il, cette chair et ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes; vous ne recognoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encore. Savourez les bien, vous y trouverez le goust de vostre propre chair. » Invention qui ne sent aucunement la barbarie. Ceux qui les peignent mourans, et qui representent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceux qui le tuent et leur faisant la mouë. De vray, ils ne cessent jusques au dernier souspir de les braver et deffier de parole et de contenance. Sans mentir, au pris de nous, voilà des hommes bien sauvages; car, ou il faut qu'ils le soyent bien à bon escient, ou que nous le soyons: il y a une merveilleuse distance entre leur constance et la nostre [1].

Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d'autant plus grand nombre qu'ils sont en meilleure reputation de vaillance. C'est une beauté

---

1. Entre leur *forme* et la nostre.

remerquable en leurs mariages, que la mesme jalousie que nos femmes ont pour nous empescher de l'amitié et bien-veuillance d'autres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir. Estans plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute autre chose, elles cherchent et mettent leur solicitude à avoir le plus de compagnes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mary[1]. Et, afin qu'on ne pense point que tout cecy se face par une simple et servile obligation à leur usance et par l'impression de l'authorité de leur ancienne coustume, sans discours et sans jugement, et pour avoir l'ame si stupide que de ne pouvoir prendre autre party, il faut alleguer quelques traits de leur suffisance. Outre celuy que je vien de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres, j'en ay un'autre amoureuse, qui commence en ce sens : « Couleuvre, arreste toy, arreste toy, couleuvre, afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à m'amie : ainsi soit en tout temps ta beauté et ta

---

1. Les nostres crieront au miracle : ce ne l'est pas; c'est une vertu proprement matrimoniale, mais du plus haut estage. Et, en la Bible, Lea, Rachel, Sara et les femmes de Jacob fournirent leurs belles servantes à leurs maris; et Livia seconda les appetits d'Auguste à son interest; et la femme du roy Dejotarus, Stratonique, presta non seulement à l'usage de son mary une fort belle jeune fille de chambre qui la servoit, mais en nourrit soigneusement les enfants, et leur feit espaule à succeder aux Estats de leur pere.

disposition preferée à tous les autres serpens. » Ce premier couplet, c'est le refrein de la chanson. Or j'ay assez de commerce avec la poësie pour juger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à fait anacreontique. Leur langage, au demeurant, c'est le plus doux langage du monde, et qui a le son le plus aggreable à l'oreille; il retire fort aux terminaisons grecques [1].

Trois d'entre eux, ignorans combien coutera un jour à leur repos et à leur bon heur la connoissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naistra leur ruyne, comme je presuppose qu'elle soit desjà avancée, bien miserables de s'estre laissez piper au desir de la nouvelleté et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nostre, furent à Roüan du temps que le feu roy Charles neufiesme y estoit. Le roy parla à eux long temps; on leur fit voir nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville. Aprés cela, quelqu'un en demanda leur advis, et voulut sçavoir d'eux ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable: ils respondirent trois choses, d'où [2] j'ay perdu la troisiesme, et en suis bien marry; mais j'en ay encore deux en memoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange que tant de grands hommes portans barbe, forts et armez, qui estoient

---

1. Leur langage, au demeurant, c'est *un langage doux* et qui a le son *aggreable*, *retirant* aux terminaisons grecques.
2. Trois choses *dont*.

autour du roy (il est vray-semblable que ils parloient des Suisses de sa garde), se soubs-missent à obeyr à un enfant, et qu'on ne choisissoit plus tost quelqu'un d'entr'eux pour commander; secondement (ils ont une façon de leur langage telle qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avoyent aperceu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins et gorgez de toutes sortes de commoditez, et bien souls [1], et que leurs moitiez estoient mendians à leurs portes, décharnez de faim et de pauvreté; et trouvoient estrange comme ces moitiez icy necessiteuses pouvoient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prinsent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlay à l'un d'eux fort long temps; mais j'avois un truchement qui me suyvoit si mal, et qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations par sa bestise, que je n'en peus tirer guiere de plaisir [2]. Sur ce que je luy demanday quel fruit il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens (car c'estoit un capitaine, et nos matelots le nommoient roy), il me dict que c'estoit marcher le premier à la guerre; De combien d'hommes il estoit suyvy? il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit en une telle espace, ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes; Si hors la guerre toute son authorité estoit expirée? il dict qu'il luy en restoit cela que,

---

1. *Et bien souls* [mots supprimés].
2. Que je n'en peus tirer *rien qui vaille*.

quand il visitoit les vilages qui dépendoient de luy, on luy dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois, par où il peust passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal; mais quoy! ils ne portent point de haut de chausses.

CHAPITRE XXXII[1]

Qu'il faut sobrement se mesler de juger des ordonnances divines.

Le vray champ et subject de l'imposture sont les choses inconnuës, d'autant qu'en premier lieu l'estrangeté mesme donne credit, et puis, n'estant point subjectes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combatre : d'où il advient[2] qu'il n'est rien creu si fermement que ce qu'on sçait le moins, ny gens si asseurez que ceux qui nous content des fables, comme alchimistes, prognostiqueurs, judiciaires, chiromantiens, medecins, *id genus omne*. Ausquels je joindrois volontiers, si j'osois, un tas de gens, interpretes et contrerol-

---

1. Chapitre XXXI.

2. Elles nous ostent le moyen de les combattre. A cette cause, dit Platon, est-il bien plus aisé de satisfaire, parlant de la nature des dieux, que de la nature des hommes, par ce que l'ignorance des auditeurs preste une belle et large carriere et toute liberté au maniement d'une matiere cachée. *Il advient de là* qu'il n'est rien creu...

leurs ordinaires des dessains de Dieu, faisans estat de trouver les causes de chaque accident, et de veoir dans les secrets de la volonté divine les motifs incomprehensibles de ses operations[1]; et quoy que la varieté et discordance continuelle des evenemens les rejette de coin en coin et d'orient en occident, ils ne laissent de suivre pourtant leur esteuf, et de mesme creon peindre le blanc et le noir.

En une nation indienne, il y a cette loüable observance : quand il leur mes-advient en quelque rencontre ou bataille, ils en demandent publiquement pardon au soleil, qui est leur dieu, comme d'une action injuste, raportant leur heur ou malheur à la raison divine, et luy submettant leur jugement et discours.

Suffit à un chrestien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir avec reconnoissance de sa divine et inscrutable sapience, pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles luy soient envoyées. Mais je trouve mauvais ce que je voy en usage, de chercher à fermir et appuyer nostre religion par le bon-heur et prosperité[2] de nos entreprises. Nostre creance a assez d'autres fondemens, sans l'authoriser par les evenemens : car, le peuple accoustumé à ces argumens plausibles et proprement de son goust, il est dangier, quand les evenemens viennent à leur tour con-

---

1. De ses *œuvres*.
2. Et appuyer nostre religion par *la prosperité*.

traires et desavantageux, qu'il en esbranle sa foy : comme aux guerres où nous sommes pour la religion, ceux qui eurent l'advantage au rencontre de la Rochelabeille, faisans grand feste de cet accident, et se servans de cette fortune pour certaine approbation de leur party ; quand ils viennent aprés à excuser leurs defortunes de Mont-contour et de Jarnac sur ce que ce sont verges et chastiemens paternels, s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy, ils luy font assez aisément sentir que c'est prendre d'un sac deux mouldures, et de mesme bouche souffler le chaud et le froid. Il vaudroit mieux l'entretenir des vrays fondemens de la verité. C'est une belle bataille navale qui s'est gaignée ces mois passez contre les Turcs, soubs la conduite de don Joan d'Austria ; mais il a bien pleu à Dieu en faire autres fois voir d'autres telles à nos despens. Somme, il est mal-aysé de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui voudroit rendre raison de ce que Arrius et Leon son pape, chefs principaux de cette heresie, moururent en divers temps de mors si pareilles et si estranges (car retirez de la dispute par douleur de ventre à la garderobe, tous deux y rendirent subitement l'ame), et exagerer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encore adjouster la mort de Heliogabalus, qui fut aussi tué en un retraict. Mais quoi ! Irenée se trouve engagé en mesme fortune[1]. Il se faut contenter de

1. Dieu nous voulant apprendre que les bons ont autre

la lumiere qu'il plait au soleil nous communiquer par ses rayons; et qui eslevera ses yeux pour en prendre une plus grande dans son corps mesme, qu'il ne trouve pas estrange si, pour la peine de son outrecuidance, il y perd la veüe[1].

CHAPITRE XXXIII[2]

De fuir les voluptez au pris de la vie.

J'AVOIS bien veu convenir en cecy la pluspart des anciennes opinions : Qu'il est heure de mourir lors qu'il y a plus de mal que de bien à vivre; et que de conserver nostre vie à nostre tourment et incommodité, c'est choquer les reigles mesmes de nature, comme disent ces vieilles regles,

> *Ἢ ζῆν ἀλύπως, ἢ θανεῖν εὐδαιμόνως.*
> *Καλὸν τὸ θνήσκειν οἷς ὕβριν τὸ ζῆν φέρει.*
> *Κρεῖσσον τὸ μὴ ζῆν ἐστὶν ἢ ζῆν ἀθλίως.*

---

chose à esperer et les mauvais autre chose à craindre que les fortunes ou infortunes de ce monde, il les manie et applique selon sa disposition occulte, et nous oste le moyen d'en faire sottement nostre profit. Et se moquent ceux qui s'en veulent prevaloir selon l'humaine raison : ils n'en donnent jamais une touche qu'ils n'en reçoivent deux. Sainct Augustin en fait une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflict qui se decide par les armes de la memoire plus que par celles de la raison.

1. *Quis hominum potest scire consilium Dei? aut quis poterit cogitare quid velit Dominus?*

2. Chapitre XXXII.

Mais de pousser le mespris de la mort jusques à tel degré que de l'employer pour se distraire des honneurs, richesses, grandeurs et autres faveurs et biens que nous appellons de la fortune, comme si la raison n'avoit pas assez affaire à nous persuader de les abandonner, sans y adjouter cette nouvelle recharge, je ne l'avois veu ny commander ny pratiquer, jusques lors que ce passage de Seneca me tomba entre mains, auquel conseillant à Lucilius, personnage puissant et de grande authorité autour de l'empereur, de changer cette vie voluptueuse et tumultuaire, et de se retirer de cette presse du monde[1] à quelque vie solitaire, tranquille et philosophique, surquoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : « Je suis d'adviz (dict-il) que tu quites cette vie là, ou la vie tout à faict; bien te conseille-je de suivre la plus douce voye, et de destacher plustost que de rompre ce que tu as mal noüé, pourveu que, s'il ne se peut autrement destacher, tu le rompes. Il n'y a homme si coüard qui n'ayme mieux tomber une fois que de demeurer tousjours en branle. » J'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse stoïque; mais il est plus estrange qu'il soit emprunté d'Epicurus, qui escrit à ce propos choses toutes pareilles à Idomeneus. Si est-ce que je pense avoir remarqué quelque traict semblable parmy nos gens, mais avec la moderation chrestienne.

---

1. De changer cette vie voluptueuse et *pompeuse* et de se retirer de cette *ambition* du monde.

S. Hilaire, evesque de Poitiers, ce fameux ennemy de l'heresie Arriene, estant en Syrie, fut adverti qu'Abra, sa fille unique, qu'il avoit laissée par deçà avecques sa mere, estoit poursuyvie en mariage par les plus apparens seigneurs du païs, comme fille tres-bien nourrie, belle, riche et en la fleur de son aage. Il luy escrivit (comme nous voyons) qu'elle ostast son affection de tous ces plaisirs et advantages qu'on luy presentoit; qu'il luy avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand et plus digne, d'un mary de bien autre pouvoir et magnificence, qui luy feroit presens de robes et de joyaux de pris inestimable. Son dessein estoit de luy faire perdre le goust et l'usage [1] des plaisirs mondains, pour la joindre toute à Dieu; mais à cela le plus court et plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par veux, prieres et oraisons, de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde et de l'appeler à soy, comme il advint : car bien-tost aprés son retour elle luy mourut, dequoy il monstra une singuliere allegresse [2]. Cettuy-cy semble encherir sur les autres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne prennent que subsidierement, et puis que c'est à l'endroit de sa fille unique. Mais je ne veux obmettre le bout de cette histoire, encore qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de sainct Hilaire, ayant entendu par luy comme la mort de leur fille s'estoit conduite

1. L'*appetit* et l'usage.
2. Une singuliere *joye*.

par son dessein et volonté, et combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogée de ce monde que d'y estre, print une si vive apprehension de la beatitude eternelle et celeste qu'elle solicita son mary avec extreme instance d'en faire autant pour elle. Et Dieu, à leurs prieres communes, l'ayant retirée à soy bientost aprés, il ne fut jamais mort embrassée avec si grand contentement [1].

CHAPITRE XXXIV[2]

La fortune se rencontre souvent au train de la raison.

L'INCONSTANCE du bransle divers de la fortune fait qu'elle nous doive presenter toute espece de visages. Y a il action de justice plus expresse que celle icy[3] ? Le duc de Valentinois, ayant resolu d'empoisonner Adrian, cardinal de Cornete, chez qui le pape Alexandre sixiesme son pere et luy alloyent souper au Vatican, envoya devant quelque bouteille de vin empoisonné, et commanda au sommelier qu'il la gardast bien soigneusement. Le pape y estant arrivé avant le fils et ayant demandé à boire, ce sommelier, qui pensoit ce vin ne luy

1. *Ce fut une* mort embrassée avec *singulier contentement commun.*

2. Chapitre XXXIII.

3. Que celle *cy.*

avoir esté recommandé que pour sa bonté, en servit au pape; et le duc mesme, y arrivant sur le point de la collation et se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en prit à son tour : en maniere que le pere en mourut soudain; et le fils, aprés avoir esté longuement tourmenté de maladie, fut reservé à un' autre pire fortune.

Quelquefois il semble à point nommé qu'elle se joüe à nous : le seigneur d'Estrée, lors guidon de monsieur de Vandome, et le seigneur de Liques, lieutenant de la compagnie du duc d'Ascot, estans tous deux serviteurs de la sœur du sieur de Foungueselles, quoy que de divers partis (comme il advient aux voisins de la frontiere), le sieur de Licques l'emporta; mais, le mesme jour des nopces, et qui pis est, avant le coucher, le marié, ayant envie de rompre un bois en faveur de sa nouvelle espouse, sortit à l'escarmouche prés de Sainct Omer, où le sieur d'Estrée, se trouvant le plus fort, le feit son prisonnier; et, pour faire valoir son advantage, encore fausit [1] il que la damoiselle,

Conjugis ante coacta novi dimittere collum
Quam veniens una atque altera rursus hyems
Noctibus in longis avidum saturasset amorem,

luy fist elle mesme requeste par courtoisie de luy rendre son prisonnier : comme il fit, la noblesse françoise ne refusant jamais rien aux dames [2].

---

1. *Fallut*-il.
2. Semble-il pas que ce soit un sort artiste? Constantin,

Quelque fois il luy plait envier sur nos miracles: nous tenons que le roy Clovis, assiegeant Angoulesme, les murailles cheurent d'elles mesmes par faveur divine; et Bouchet emprunte de quelqu'autheur, que le roy Robert, assiegeant une ville, et s'estant desrobé du siege pour aller à Orleans solemnizer la feste sainct Aignan, comme il estoit en devotion, sur certain point de la messe, les murailles de la ville assiegée s'en allerent sans aucun effort en ruine. Elle fit tout à contre-poil en nos guerres de Milan: car le capitaine Rense assiegeant pour nous la ville d'Eronne, et ayant fait mettre la mine soubs un grand pan de mur, et le mur en estant brusquement enlevé hors de terre recheut toutes-fois tout empanné [1], si droit dans son fondement que les assiegez n'en vausirent pas moins.

Quelquefois elle faict la medecine: Jason Phereus, estant abandonné des medecins pour une apostume [2] qu'il avoit dans la poitrine, ayant envie de s'en défaire, au moins par la mort, se jetta en une bataille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il fut blessé à travers le corps, si à point que son apostume [3] en creva, et guerit. Surpassa elle pas Protogenes en la science de son art? cettuy-cy

---

fils d'Helene, fonda l'empire de Constantinople, et tant de siecles aprés, Constantin, fils d'Helene, le finit.

1. Tout *empenné*.
2. *Aposteme*.
3. *Aposteme*.

estoit peintre, et ayant parfaict [1] l'image d'un chien las et recreu, à son contentement en toutes les autres parties, mais ne pouvant representer à son gré l'escume et la bave, despité contre sa besongne, prit son esponge, et, comme elle estoit abreuvée de diverses peintures, la jetta contre pour tout effacer : la fortune porta tout à point [2] le coup à l'endroit de la bouche du chien, et y parfournit ce à quoy l'art n'avoit peu attaindre. N'adresse elle pas quelquefois nos conseils et les corrige ? Isabel, royne d'Angleterre, ayant à repasser de Zelande en son royaume, avec une armée en faveur de son fils contre son mary, estoit perdue si elle fust arrivée au port qu'elle avoit projeté, y estant attendue par ses ennemis ; mais la fortune la jetta contre son vouloir ailleurs, où elle print terre en toute seurté. Et cet ancien qui, ruant la pierre à un chien, en assena et tua sa marastre, eut il pas raison de prononcer ce vers :

Ταυτόματον ἡμῶν καλλίω βουλεύεται ;

La fortune a meilleur advis que nous [3].

---

1. Surpassa elle pas *le peintre* Protogenes en la science le son art ? Cettuy-cy, *ayant parfaict.*

2. Tout à *propos.*

3. Icetes avoit prattiqué deux soldats pour tuer Timoleon, sejournant à Adrane en la Sicile. Ils prindrent heure, sur le point qu'il feroit quelque sacrifice ; et se meslans parmy la multitude, comme ils se guignoyent l'un l'autre que l'occasion estoit propre à leur besoigne, voicy un tiers qui, d'un grand coup d'espée, en assene l'un par la teste et le

Pour la fin, en ce faict icy se descouvre il pas une bien expresse application de sa faveur, de bonté et pieté singuliere? Ignatius pere et fils, proscripts par les triumvirs à Romme, se resolurent à ce genereux office de rendre leurs vies entre les mains l'un de l'autre, et en frustrer la cruauté des tyrans. Ils se coururent sus, l'espée au poing; elle en dressa les pointes et en fit deux coups esgallement mortels, et donna à l'honneur d'une si belle amitié, qu'ils eussent justement la force de retirer encore des playes leurs bras sanglants et armés, pour s'entrembrasser en cet estat d'une si forte estrainte que les bourreaux couparent [1] ensemble leurs deux testes, laissant les corps tousjours pris en ce noble neud, et les playes jointes, humant amoureusement le sang et les restes de la vie l'une de l'autre.

---

rue mort par terre, et s'enfuit. Le compagnon, se tenant pour descouvert et perdu, recourut à l'autel, requerant franchise avec promesse de dire toute la verité. Ainsi qu'il faisoit le compte de la conjuration, voicy le tiers qui avoit esté attrapé, lequel, comme meurtrier, le peuple pousse et saboule au travers la presse vers Timoleon et les plus apparents de l'assemblée. Là il crie mercy et dit avoir justement tué l'assassin de son pere, verifiant sur le champ, par des tesmoings que son bon sort luy fournit tout à propos, qu'en la ville des Leontins son pere, de vray, avoit esté tué par celuy sur lequel il s'estoit vengé. On luy ordonna dix mines attiques pour avoir eu cet heur, prenant raison de la mort de son pere, de retirer de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpasse en reglement les regles de l'humaine prudence.

1. *Couperent.*

CHAPITRE XXXV [1]

D'un defaut de nos polices.

FEU mon pere, homme, pour n'estre aydé que de l'experience et du naturel, d'un jugement bien net, m'a dict autrefois qu'és commandemens qui luy estoyent tombez en main, il avoit désiré de mettre en train qu'il y eust certain lieu designé, auquel ceux qui eussent besoin [2] de quelque chose se peussent rendre et faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effect : comme, « Tel cherche compagnie pour aller à Paris ; Tel cherche un serviteur de telle qualité ; Tel cherche un maistre [3] ; Tel demande un ouvrier ; qui cecy, qui cela, chacun selon son besoing. » Et semble que ce moyen de nous entr'advertir apporteroit non legiere commodité au commerce publique : car à tous coups il y a des conditions qui s'entrecherchent, et pour ne se pouvoir rencontrer [4] laissent les hommes en extreme necessité.

---

1. Chapitre XXXIV.
2. M'a dict autrefois *qu'il* avoit desiré *mettre* en train qu'il y eust *és villes* certain lieu designé auquel ceux qui *auroient* besoin.
3. Comme, *Je cherche à vendre des perles ; Je cherche des perles à vendre ;* Tel *veut* compagnie pour aller à Paris ; Tel *s'enquiert d'un serviteur* de telle qualité ; Tel *d'un maistre.*
4. Et pour ne *s'entendre.*

J'entens, avec une grande honte de nostre siecle, qu'à nostre veüe deux tres-excellens personnages en sçavoir sont morts en estat de n'avoir pas leur soul à manger : Lilius Gregorius Giraldus en Italie, et Sebastianus Castalio en Allemagne ; et croy qu'il y a mil' hommes qui les eussent appellez avec tres-advantageuses conditions [1], s'ils l'eussent sceu. Le monde n'est pas si generalement corrompu que je ne sache tel homme qui souhaiteroit de bien grande affection que les moyens que les siens luy ont mis en main se peussent employer, tant qu'il plaira à la fortune qu'il en joüisse, à mettre à l'abry de la necessité les personnages rares et remarquables en quelque sorte [2] de valeur que le mal'heur combat quelquefois jusques à l'extremité, et qui les mettroit pour le moins en tel estat qu'il ne tiendroit qu'à faute de bon discours s'ils n'estoyent contens [3].

---

1. Ou secourus où ils estoient.
2. En quelque *espece*.
3. En la police œconomique mon pere avoit cet ordre que je scay loüer, mais nullement ensuivre : c'est qu'outre le registre des negoces du mesnage où se logent les menus comptes, payements, marchés, qui ne requierent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge, il ordonnoit à celuy de ses gents qui luy servoit à escrire, un papier journal à inserer toutes les survenances de quelque remarque, et jour par jour les memoires de l'histoire de sa maison ; tres-plaisante à veoir quand le temps commence à en effacer la souvenance, et tres à propos pour nous oster souvent de peine : « Quand fut entamée telle besoigne, quand achevée ; Quels trains y ont passé, combien arresté ;

CHAPITRE XXXVI[1]

De l'Usage de se vestir.

Ou que je vueille donner, il me faut forcer quelque barriere de la coustume, tant ell' a soigneusement bridé toutes nos avenues. Je devisoy, en cette saison frileuse, si la façon d'aller tout nud de ces nations dernierement trouvées est une façon forcée par la chaude temperature de l'air, comme nous disons des Indiens et des Mores, ou si c'est l'originele des hommes. Les gens d'entendement, d'autant que tout ce qui est soubs le ciel, comme dit la saincte Parole, est subject à mesmes loix, ont accoustumé, en pareilles considerations à celles icy, où il faut distinguer les loix naturelles des controuvées, de recourir à la generalle police du monde, où il n'y peut avoir rien de contrefaict. Or, tout estant exactement fourny ailleurs de filet et d'éguille pour maintenir son estre, il est, à la verité[2], mécreable que nous soyons seuls produits en estat deffectueux et indigent, et en estat qui ne

---

Noz voyages, noz absences, mariages, morts; La reception des heureuses ou malencontreuses nouvelles; Changement des serviteurs principaux; Telles matieres. » Usage ancien que je trouve bon à rafraichir, chacun en sa chacuniere, et me trouve un sot d'y avoir failly.

1. Chapitre XXXV.

2. *A la verité* [mots supprimés].

se puisse maintenir sans secours estrangier. Ainsi je tiens que, comme les plantes, arbres, animaux et tout ce qui vit se treuve naturellement equippé de suffisante couverture pour se deffendre de l'injure du temps,

Proptereaque fere res omnes aut corio sunt,
Aut seta, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ,

aussi estions nous ; mais, comme ceux qui esteignent par artificielle lumiere celle du jour, nous avons esteint et estouffé [1] nos propres moyens par les moyens empruntez et estrangiers [2]. Et est aisé à voir que c'est la coustume qui nous faict impossible ce qui ne l'est pas : car, de ces nations qui n'ont aucune connoissance de vestemens, il s'en trouve d'assises environ soubs mesme ciel que le nostre [3] ; et puis la plus delicate partie de nous est celle qui se tient tousjours descouverte [4]. Si nous fussions nez avec condition de cotillons et de greguesques, il ne faut faire doubte que nature n'eust armé d'une peau plus espoisse ce qu'elle eust abandonné à la baterie des saisons, comme elle a garny le bout des doigts et plante des pieds [5]. Je ne sçay qui demandoit à un de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en

1. *Et estouffé* [mots supprimés].
2. *Et estrangiers* [mots supprimés].
3. Et soubs bien plus rude ciel que le nostre.
4. Les yeux, la bouche, le nez, les oreilles ; à noz contadins, comme à noz ayeulz, la partie pectorale et le ventre.
5. Comme elle a *faict* le bout des doigts et plante des pieds. Pourquoy semble il difficile à croire ? Entre ma façon

plain hyver, aussi scarrebillat que tel qui se tient ammitoné dans les martes jusques aux oreilles, comme il pouvoit avoir patience. « Et vous, Monsieur, respondit-il, vous avez bien la face descouverte : or moy, je suis tout face. » Les Italiens content du fol du duc de Florence, ce me semble, que son maistre s'enquerant comment, ainsi mal vestu, il pouvoit porter le froid, à quoy il estoit bien empesché luy-mesme : « Suivez, dict-il, ma recepte de charger sur vous tous vos accoustremens, comme je fay les miens, vous n'en souffrirez non plus que moy. » Le roy Massinissa jusques à l'extreme vieillesse ne peut estre induit à aller la teste couverte, par froid, orage et pluye qu'il fist [1] ; et le roy Agesilaus observa jusques à sa decrepitude de porter pareille vesture en hyver qu'en esté. Cæsar, dict Suetone, marchoit tousjours devant sa troupe, et le plus souvent à pied, la teste descouverte, soit qu'il fist soleil ou qu'il pleust ; et autant en dict on de Hannibal.

---

d'estre vestu et celle du païsan de mon païs, je trouve bien plus de distance qu'il n'y a de sa façon à celle d'un homme qui n'est vestu que de sa peau. Combien d'hommes, et en Turchie surtout, vont nuds par devotion !

1. Ce qu'on dit aussi de l'empereur Severus. Aux batailles données entre les Ægyptiens et les Perses, Herodote dit avoir esté remarqué, et par d'autres et par luy, que de ceux qui y demeuroient morts, le test estoit sans comparaison plus dur aux Ægyptiens qu'aux Perses, à raison que ceux cy portent tousjours leurs testes couvertes de beguins et puis de turbans, ceux là rases dés l'enfance et descouvertes.

Tum vertice nudo
Excipere insanos imbres cœlique ruinam [1].

Celuy que les Polonnois ont choisi pour leur roy aprés le nostre, qui est à la verité un [2] des plus grands princes de nostre siecle, ne porte jamais gans, ny ne change, pour hyver et temps qu'il face, le mesme bonnet qu'il porte au couvert. Comme je ne puis souffrir d'aller desboutonné et destaché, les laboureurs de mon voisinage se sentiroient entravez de l'estre. Varro dict [3] que, quand on ordonna que nous tinsions la teste descouverte en presence des dieux ou du magistrat, on le fit plus pour nostre santé, et nous fermir contre les injures du temps, que pour compte de la reverence. Et puis que nous sommes sur le froid, et François accoustumez à nous biguarrer (non pas moy, car je ne m'habille guiere que de noir ou de blanc, à l'imitation de mon pere), adjoustons, d'une autre piece, que le capitaine Martin du Bellay dict [4], au voyage de Luxembourg, avoir veu les gelées si aspres que le vin de la munition se cou-

---

1. Un Venitien, qui s'y est tenu long temps et qui ne fait que d'en venir, escrit qu'au royaume du Pegu, les autres parties du corps vestues, les hommes et les femmes vont tousjours les pieds nuds, mesme à cheval. Et Platon conseille merveilleusement, pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds et à la teste autre couverture que celle que nature y a mise.

2. *L'un.*

3. Varro *tient.*

4. Que le capitaine Martin du Bellay *recite.*

poit à coups de hache et de coignée, se debitoit aux soldats par poix, et qu'ils l'emportoient dans des paniers. Et Ovide, à deux doigts prez[1] :

Nudaque consistunt, formam servantia testæ,
Vina; nec hausta meri, sed data frusta, bibunt.

Les gelées sont si aspres en l'embouchure des Palus Mæotides, qu'en la mesme place où le lieutenant de Mithridates avoit livré bataille aux ennemis à pied sec et les y avoit desfaicts, l'esté venu il y gaigna contre eux encore une bataille navale[2].

Sur le subject de vestir, le roy de la Mexique

---

1. *A deux doigts prez* [mots supprimés].

2. Les Romains souffrirent grand desadvantage, au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois prés de Plaisance, de ce qu'ils allerent à la charge, le sang figé et les membres contreints de froid : là où Hannibal avoit faict espandre du feu par tout son ost pour eschaufer ses soldats, et distribuer de l'huyle par les bandes, afin que s'oignants ils rendissent leurs nerfs plus souples et desgourdis, et encroustassent les pores contre les coups de l'air et du vent gelé qui couroit lors. La retraitte des Grecs, de Babylone en leur païs, est fameuse des difficultez et mesaises qu'ils eurent à surmonter. Cette cy en fut, qu'accueillis aux montaignes d'Armenie d'un horrible ravage de neiges, ils en perdirent la cognoissance du païs et des chemins; et, en estans assiegés tout court, furent un jour et une nuict sans boire et sans manger, la plus part de leurs bestes mortes, d'entre eux plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du gresil et lueur de la neige, plusieurs estropiés par les extremitez, plusieurs roides, transis et immobiles de froid, ayants encore le sens entier. Alexandre vit une nation en laquelle on enterre les arbres fruittiers en hyver pour les defendre de la gelée; et nous en pouvons aussi voir.

changeoit quatre fois par jour d'accoustremens, jamais ne les reiteroit, employant sa desferre à ses continuelles liberalitez et recompenses ; comme aussi jamais [1] ny pot, ny plat, ny utensile de sa cuisine et de sa table, ne luy estoient servis à deux fois.

CHAPITRE XXXVII [2]

Du jeune Caton.

Je n'ay point cette erreur commune de juger d'autruy selon moy, et de rapporter la condition des autres hommes à la mienne. Je croy aysément d'autruy beaucoup de choses où mes forces ne peuvent attaindre. La foiblesse que je sens en moy n'altere aucunement les opinions que je dois avoir de la vertu et valeur de ceux qui le meritent [3]. Rampant au limon de la terre, je ne laisse

1. *Jamais* [mot supprimé].
2. Chapitre XXXVI.
3. Je n'ay point cette erreur commune de juger *d'un autre* selon *que je suis : j'en croy aysément des choses diverses à moy*. Pour me sentir engagé à une forme, je n'y oblige pas le monde, comme chascun sait, et croy et conçoy mille contraires façons de vie, et, au rebours du commun, reçoy plus facilement la difference que la ressemblance en nous. Je descharge, tant qu'on veut, un autre estre de mes conditions et principes, et le considere simplement en luy mesme, sans relation, l'estoffant sur son propre modelle. Pour n'estre continent, je ne laisse d'advoüer sincerement la continence des Feuillans et des Capuchins et de bien trouver

pas de remerquer jusques dans les nuës la hauteur[1] d'aucunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'avoir le jugement reglé, si les effects ne le peuvent estre, et maintenir au moins cette maistresse partie exempte de la corruption et débauche[2] : c'est quelque chose d'avoir la volonté bonne, quand les jambes me faillent. Ce siecle auquel nous vivons, au moins pour nostre climat, est si plombé que le goust mesmes de la vertu[3] en est à dire ; et semble que ce ne soit autre chose qu'un jargon de colliege :

Virtutem verba putant, ut
Lucum ligna[4].

Il ne se recognoit plus d'action purement[5] vertueuse : celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence, car le profit, la gloire, la crainte, l'accoutumance et autres telles causes

---

l'air de leur train ; je m'insinue par imagination fort bien en leur place et les ayme et les honore d'autant plus qu'ils sont autres que moy. Je desire singulierement qu'on nous juge chascun à part soy et qu'on ne me tire en consequence des communs exemples. *Ma foiblesse* n'altere aucunement les opinions que je dois avoir *de la force et vigueur* de ceux qui le meritent. *Sunt qui nihil suadent quam quod se imitari posse confidunt.*

1. La hauteur *inimitable.*

2. Exempte *de corruption.*

3. Est si plombé, que *je ne dis pas l'execution, mais l'imagination* mesme de la vertu.

4. *Quam vereri deberent, etiam si percipere non possent ;* c'est un affiquet à pendre en un cabinet ou au bout de la langue, comme au bout de l'oreille, pour parement.

5. *Purement* [mot supprimé]

estrangeres nous acheminent à les produire. La justice, la vaillance, la debonnaireté, que nous exerçons lors, elles peuvent estre dictes telles [1] pour la consideration d'autruy et du visage qu'elles portent en public, mais chez l'ouvrier ce n'est aucunement vertu ; il y a une autre fin proposée : elle n'advoue rien que ce qui se faict en sa consideration et pour elle seule [2].

Qui plus est [3], nos jugemens sont encore malades et suyvent la corruption [4] de nos meurs. Je voy la pluspart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles et genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, et leur controuvant des occasions

---

1. Estre *ainsi nommées*.

2. Il y a une autre fin proposée, *autre cause mouvante. Or la vertu* n'advoüe rien que ce qui se faict *par elle* et pour elle seule. En cette grande bataille de Potidée, que les Grecs sous Pausanias gaignerent contre Mardonius et les Perses, les victorieux, suivant leur coustume, venants à partir entre eux la gloire de l'exploit, attribuerent à la nation spartiate la precellence de valeur en ce combat. Les Spartiates, excellents juges de la vertu, quand ils vindrent à decider à quel particulier de leur nation debvoit demeurer l'honneur d'avoir le mieux faict en cette journée, trouverent qu'Aristodemus s'estoit le plus courageusement hazardé ; mais pourtant ils ne luy en donnerent point le prix, par ce que sa vertu avoit esté incitée du desir de se purger du reproche qu'il avoit encouru au faict des Thermopyles, et d'un appetit de mourir courageusement pour garantir sa honte passée.

3. *Qui plus est* [mots supprimés].

4. La *depravation*.

et des causes vaines : grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, je m'en vois y fournir vraysemblablement cinquante vitieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut estendre, quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté [1] ! Ils le font, soit [2] par malice ou par ce vice de ramener leur creance à leur portée, dequoy je viens de parler, soit [3], comme je pense plustost, pour n'avoir pas la veuë assez forte et assez nette pour imaginer et concevoir [4] la splendeur de la vertu en sa pureté naifve : comme Plutarque dict que, de son temps, il y en avoit qui attribuoient [5] la cause de la mort du jeune Caton à la crainte qu'il avoit eu de Cæsar : dequoy il se picque avecques raison ; et peut on juger par là

---

1. Ils ne font pas tant malitieusement que lourdement et grossierement les ingenieux à tout leur mesdisance. La mesme peine qu'on prend à detracter de ces grands noms et la mesme licence, je la prendroye volontiers à leur prester quelque tour d'espaule pour les hausser. Ces rares figures, et triées pour l'exemple du monde par le consentement des sages, je ne me feindroy pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interpretation et favorable circonstance; et il faut croire que les efforts de nostre invention sont loing au dessous de leur merite. C'est l'office des gents de bien de peindre la vertu la plus belle qui se puisse; et ne messieroit pas, quand la passion nous transporteroit à la faveur de si sainctes formes. Ce que ceuxcy font au contraire...
2. Ils le font, *ou*.
3. *Ou*.
4. Et assez nette, *ny dressée à* concevoir.
5. Que, de son temps, *aucuns* attribuoient.

combien il se fust encore plus offencé de ceux qui l'ont attribuée à l'ambition [1]. Ce personnage là fut veritablement un patron que nature choisit pour monstrer jusques où l'humaine fermeté et constance [2] pouvoit atteindre.

Mais je ne suis pas icy à mesmes pour traicter ce riche argument : je veux seulement faire luiter ensemble les traits de cinq poëtes latins sur la louange de Caton [3] :

Sit Cato, dum vivit, sane vel Cæsare major,

dict l'un;

---

1. Sottes gens! Il eust bien faict une belle action, genereuse et juste, plustost avec ignominie que pour la gloire.

2. L'humaine *vertu et fermeté.*

3. Et pour l'interest de Caton, et, par incident, pour le leur aussi. Or devra l'enfant bien nourry trouver, au prix des autres, les deux premiers trainants; le troisiesme, plus verd, mais qui s'est abattu par l'extravagance de sa force. Il estimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encore pour arriver au quatriesme, sur le point duquel il joindra ses mains par admiration. Au dernier, premier de quelque espace, mais laquelle espace il jurera ne pouvoir estre remplie par nul esprit humain, il s'estonnera, il se transira. Voicy merveilles : nous avons bien plus de poëtes que de juges et interpretes de poësie; il est plus aisé de la faire que de la cognoistre. A certaine mesure basse, on la peut juger par les preceptes et par art; mais la bonne, la supreme, la divine, est au dessus des regles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté, d'une veuë ferme et rassise, il ne la void pas, non plus que la splendeur d'un esclair : elle ne pratique point nostre jugement, elle le ravit et ravage. La fureur, qui espoinçonne celuy qui la sçait penetrer, fiert encores un tiers, à la luy ouyr

Et invictum, devicta morte, Catonem,

dict l'autre; et l'autre, parlant des guerres civiles d'entre Cæsar et Pompeius,

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni;

et le quatriesme, sur les louanges de Cæsar :

Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis ;

et le maistre du cœur, aprés avoir étalé les noms des plus grands Romains en sa peinture, finit en cette maniere :

His dantem jura Catonem.

---

traitter et reciter ; comme l'aymant attire non seulement une aiguille, mais infond encores en icelle sa faculté d'en attirer d'autres ; et il se void plus clairement aux theatres, que l'inspiration sacrée des Muses, ayant premierement agité le poëte à la cholere, au deuil, à la hayne, et hors de soy, où elles veulent, frappe encore par le poëte l'acteur, et par l'acteur consecutivement tout un peuple : c'est l'enfileure de noz aiguilles suspendues l'une de l'autre. Dés ma premiere enfance, la poësie a eu cela, de me transpercer et transporter ; mais ce ressentiment bien vif, qui est naturellement en moy, a esté diversement manié par diversité de formes, non tant plus hautes et plus basses, car c'estoient tousjours des plus hautes en chaque espece, comme differentes en couleur : premierement, une fluidité gaye et ingenieuse ; depuis, une subtilité aiguë et relevée ; en fin, une force meure et constante. L'exemple le dira mieux : Ovide, Lucain, Vergile. Mais voylà nos gens sur la carriere.

CHAPITRE XXXVIII [1]

Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose.

Quand nous rencontrons dans les histoires qu'Antigonus sceut tres-mauvais gré à son fils de luy avoir presenté la teste du roy Pyrrhus son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combatant contre luy, et que l'ayant veuë il se print bien fort à pleurer; et que le duc René de Lorraine pleura [2] aussi la mort du duc Charles de Bourgoigne qu'il venoit de deffaire, et en porta le deuil en son enterrement; et que, en la bataille d'Auroy que le comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois, sa partie pour le duché de Bretaigne, le victorieux, rencontrant le corps de son ennemy trespassé, en mena grand deuil, il ne faut pas s'escrier soudain:

> Et cosi aven che l'animo ciascuna
> Sua passion sotto el contrario manto
> Ricopre, con la vista hor' chiara hor' bruna.

Quand on presenta à Cæsar la teste de Pompeius, les histoires disent qu'il en destourna sa veuë comme d'un vilain et mal plaisant spectacle. Il y avoit eu entr'eux une si longue intelligence et societé au

---

1. Chapitre XXXVII.
2. *Pleingnit.*

maniement des affaires publiques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques et d'alliance, qu'il ne faut pas croire que cette contenance fust toute fausse et contrefaicte, comme estime cet autre :

Tutumque putavit
Jam bonus esse socer; lachrimas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore læto.

Car, bien que, à la verité, la pluspart de nos actions ne soient que masque et fard, et qu'il puisse quelquefois estre vray,

Hæredis fletus sub persona risus est,

si est-ce qu'au jugement de ces accidens il faut considerer comme nos ames se trouvent souvent agitées de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblée de diverses humeurs, desquelles celle-là est maistresse qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions; aussi, en nos ames [1], bien qu'il y ait divers mouvemens qui l'agitent, si faut-il qu'il y en ait un à qui le champ demeure. Mais ce n'est pas avec si entier avantage que, pour la volubilité et soupplesse de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encor la place et ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non seulement aux enfans [2], qui

1. En *nostre ame.*
2. Non seulement *les* enfans,

vont tout naifvement aprés la nature, pleurer et rire souvent de mesme chose ; mais nul d'entre nous ne se peut vanter, quelque voyage qu'il face à son souhait, que encore au départir de sa famille et de ses amis il ne se sente frissonner le courage; et si les larmes ne luy en eschappent tout à faict, au moins met-il le pied à l'estrieu [1] d'un visage morne et contristé. Et quelque gentille flamme qui eschaufe le cœur des filles bien nées, encore les despend on à force du col de leurs meres pour les rendre à leur espous, quoy que die ce bon compaignon :

Estne novis nuptis odio Venus, anne parentum
Frustrantur falsis gaudia lachrimulis,
Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
Non, ita me divi, vera gemunt, juverint.

Ainsin il n'est pas estrange de plaindre celuy-là mort qu'on ne voudroit aucunement estre en vie. Quand je tance avec mon valet, je tance du meilleur courage que j'aye, ce sont vrayes et non feintes imprecations; mais, cette fumée passée, qu'il ayt besoing de moy, je luy bien feray volontiers, je tourne à l'instant le fueillet [2]. Qui, pour

---

1. L'*estrié*.

2. Quand je l'appelle un badin, un veau, je n'entrepren pas de luy coudre à jamais ces titres, ny ne pense me desdire pour le nommer honeste homme tantost aprés. Nulle qualité nous embrasse purement et universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol de parler seul, il n'est jour ny heure à peine en laquelle on ne m'ouist gronder en moy-mesme et contre moy : Bren du fat ! et si n'enten pas que ce soit ma definition.

me voir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que l'une ou l'autre soit feinte, il est un sot. Neron, prenant congé de sa mere qu'il envoyoit noyer, sentit toutesfois l'émotion de cet adieu maternel, et en eut horreur et pitié. On dict que la lumiere du soleil n'est pas d'une piece continuë, mais qu'il nous élance si dru sans cesse nouveaux rayons les uns sur les autres, que nous n'en pouvons appercevoir l'entre deux :

> *Largus enim liquidi fons luminis, ætherius sol*
> *Inrigat assidue cœlum candore recenti,*
> *Suppeditatque novo confestim lumine lumen;*

ainsin eslance nostre ame ses pointes diversement et imperceptiblement[1].

Nous avons poursuivy avec resoluë volonté la vengeance d'une injure, et resenty un singulier contentement de la victoire, nous en pleurons pourtant; ce n'est pas de cela que nous pleurons; il n'y a rien de changé, mais nostre ame regarde la chose d'un autre œil, et se la represente par un autre visage : car chaque chose a plusieurs biais et

---

1. Artabanus surprint Xerxes, son nepveu, et le tança de la mutation soudaine de sa contenance. Il estoit à considerer la grandeur desmesurée de ses forces au passage de l'Hellespont pour l'entreprinse de la Grece : il luy print premierement un tressaillement d'aise à veoir tant de milliers d'hommes à son service et le tesmoigna par l'allegresse et feste de son visage; et tout soudain, en mesme instant, sa pensée luy suggerant comme tant de vies avoient à defaillir au plus loing dans un siecle, il refroigna son front et s'attrista jusques aux larmes.

plusieurs lustres. La parenté, les anciennes accointances et amitiez saisissent nostre imagination et la passionnent pour l'heure, selon leur condition; mais le contour en est si brusque qu'il nous eschappe.

Nil adeo fieri celeri ratione videtur
Quam si mens fieri proponit et inchoat ipsa.
Ocius ergo animus quam res se perciet ulla
Ante oculos quarum in promptu natura videtur.

Et à cette cause, voulans de toute cette suite continuer un corps, nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure et genereuse deliberation, il ne pleure pas la liberté rendue à sa patrie, il ne pleure pas le tyran, mais il pleure son frere. L'une partie de son devoir est jouée, laissons luy en jouer l'autre.

CHAPITRE XXXIX[1]

De la Solitude.

Laissons à part ceste longue comparaison de la vie solitaire à l'active; et quant à ce beau mot dequoy se couvre l'ambition et l'avarice : « Que nous ne sommes pas nez pour nostre particulier, ains pour le publicq », rapportons nous en hardi-

1. Chapitre XXXVIII.

ment à ceux qui sont en la danse; et qu'ils se battent sur la conscience, si, au rebours[1], les estats, les charges, et cette tracasserie du monde ne se recherche plutost pour tirer du publicq son profit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en nostre siecle monstrent bien que la fin n'en vaut gueres. Respondons à l'ambition que c'est elle mesme qui nous donne goust de la solitude : car que fuit elle tant que la societé? que cherche elle tant que ses coudées franches? Il y a dequoy bien et mal faire par tout : toutefois, si le mot de Bias est vray, que « La pire part c'est la plus grande », ou ce que dit l'Ecclesiastique, que « De mille il n'en est pas un bon »,

Rari quippe boni : numero vix sunt totidem quot
Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili,

la contagion est tres-dangereuse en la presse. Il faut ou imiter les vitieux, ou les haïr : tous les deux sont dangereux, et de leur ressembler par ce qu'ils sont beaucoup, et d'en haïr beaucoup parce qu'ils sont dissemblables[2]. Ce n'est pas que le

---

1. Et qu'ils se battent *la conscience*, si, *au contraire*.

2. Et les marchands qui vont en mer ont raison de regarder que ceux qui se mettent en mesme vaisseau ne soyent dissolus, blasphemateurs, meschans, estimans telle societé infortunée. Parquoy Bias plaisamment, à ceux qui passoient avec luy le danger d'une grande tourmente et appelloient le secours des dieux : « Taisez vous, feit-il ; qu'ils ne sentent point que vous soyez icy avec moy. » Et, d'un plus pressant exemple : Albuquerque, vice-roy en l'Inde pour Emmanuel,

sage ne puisse par tout vivre content, voire et seul, en la foule d'un palais; mais, s'il est à choisir, il en fuira, dit-il, mesmes la veue : il portera, s'il est besoing, cela; mais, s'il est en luy, il eslira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre desfait des vices, s'il faut encores qu'il conteste avec ceux d'autruy. Charondas chastioit de griefves punitions ceux qui estoient convaincus de hanter mauvaise compaignie [1].

Or la fin, ce crois-je, en est tout' une, d'en vivre plus à loisir et à son aise. Mais on n'en cherche pas tousjours bien le chemin; souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez; il n'y a guiere moins de tourment au gouvernement d'une famille qu'en un [2] estat entier : où que l'ame soit empeschée, elle y est toute; et, pour estre les occupations domestiques moins im-

---

roy de Portugal, en un extreme peril de fortune de mer, print sur ses espaules un jeune garçon, pour cette seule fin qu'en la societé de leur peril son innocence luy servist de garant et de recommandation envers la faveur divine pour le mettre à bord.

1. Charondas chastioit *pour mauvais* ceux qui estoient convaincus de hanter mauvaise compagnie. Il n'est rien si dissociable et sociable que l'homme, l'un par son vice, l'autre par sa nature; et Antisthenes ne me semble avoir satisfait à celuy qui luy reprochoit sa conversation avec les meschants en disant que les medecins vivent bien entre les malades : car, s'ils servent à la santé des malades, ils deteriorent la leur par la contagion, la veuë continuelle et pratique des maladies.

2. Que *d'un*.

portantes, elles n'en sont pas moins importunes. D'avantage, pour nous estre deffaits de la cour et du marché, nous ne sommes pas deffaits des principaux tourmens de nostre vie :

Ratio et prudentia curas,
Non locus effusi late maris arbiter, aufert.

L'ambition, l'avarice, l'irresolution, la peur et les concupiscences ne nous abandonnent point pour changer de contrée,

Et
Post equitem sedet atra cura.

Elles nous suivent souvent jusques dans les cloistres et dans les escoles de philosophie. Ny les desers, ny les rochers creusez, ny la here, ny les jeusnes, ne nous en démeslent ;

Hæret lateri letalis arundo.

On disoit à Socrates que quelqu'un ne s'estoit aucunement amendé en son voyage : « Je croy bien, dit-il, il s'estoit emporté avecques soy. »

Quid terras alio calentes
Sole mutamus ? patria quis exul
Se quoque fugit ?

Si on ne se descharge premierement, et son ame, du fais qui la presse, le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire les charges empeschent moins, quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade de luy faire changer de place : vous ensachez le mal en

le remuant, comme les pals s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branlant et secouant. Parquoy ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place : il se faut escarter des conditions populaires qui sont en nous ; il se faut sequestrer et r'avoir de soy.

Rupi jam vincula, dicas :
Nam luctata canis nodum arripit ; attamen illi,
Cum fugit, a collo trahitur pars longa catenæ.

Nous emportons nos fers quand et nous : ce n'est pas une entiere liberté, nous tournons encore la veuë vers ce que nous avons laissé, nous en avons la fantasie plaine.

Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis
Atque pericula tunc ingratis insinuandum ?
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ, quantique perinde timores ?
Quidve superbia, spurcitia, ac petulantia, quantas
Efficiunt clades ? quid luxus desidiesque ?

Nostre mal nous tient en l'ame : or elle ne se peut échaper à elle mesme,

In culpa est animus qui se non effugit unquam.

Ainsin il la faut ramener et retirer en soy : c'est la vraie solitude, et qui se peut joüir au milieu des villes et des cours des roys ; mais elle se jouyt plus commodément à part. Or, puis que nous entreprenons de vivre seuls et de nous passer de compagnie, faisons que nostre contentement despende de nous ; desprenons nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autruy, gaignons sur nous

de pouvoir à bon escient vivre seuls et y vivre à nostr'aise.

Stilpon estant eschappé de l'embrasement de sa ville, où il avoit perdu femme, enfans et chevance, Demetrius Poliorcetes, le voyant en une si grande ruine de sa patrie le visage non effrayé, luy demanda s'il n'avoit pas eu du dommage. Il respondit que non, et qu'il n'y avoit Dieu mercy rien perdu sien [1]. Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soy mesme. Quand la ville de Nole fut ruinée par les barbares, Paulinus, qui en estoit evesque, y ayant tout perdu, et leur prisonnier, prioit ainsi Dieu : « Seigneur, garde moy de sentir cette perte, car tu sçais qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui est à moy. » Les richesses qui le faisoyent riche, et les biens qui le faisoient bon, estoyent encore en leur entier. Voylà que c'est de bien choisir les thresors qui se puissent garantir de l'injure [2], et de les cacher en lieu où personne n'aille, et lequel ne puisse estre trahi que par nous mesmes. Il faut avoir femmes, enfans, biens, et sur tout de la santé, qui peut; mais non pas s'y attacher en maniere que tout [3] nostre heur en despende : il se faut reserver une arriereboutique, toute nostre, toute franche, en laquelle nous

---

1. Rien perdu *de* sien. C'est ce que le philosophe Antisthenes disoit plaisamment : « Que l'homme se devoit pourveoir de munitions qui flottassent sur l'eau et peussent à nage avec luy eschapper du naufrage. »

2. *Affranchir* de l'injure.

3. *Tout* [mot supprimé].

establissons[1] nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude. En cette-cy faut-il prendre nostre ordinaire entretien de nous à nous mesmes, et si privé que nulle accointance ou communication estrangiere n'y trouve place[2]; discourir et y rire comme sans femme, sans enfans et sans biens, sans train et sans valetz, afin que, quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable en soy mesme; elle se peut faire compagnie; elle a dequoy assaillir et dequoy defendre, dequoy recevoir et dequoy donner. Ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oisiveté ennuyeuse :

In solis sis tibi turba locis[3].

En nos actions accoustumées, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu vois grimpant contremont les ruines de ce mur, furieux et hors de soy, en bute de tant de harquebuzades; et cet autre tout cicatricé, transi et pasle de faim, deliberé de crever plutost que de luy ouvrir la porte, penses tu qu'ils y soyent pour eux? Pour tel à l'adventure qu'ils ne virent onques et qui ne se donne aucune peine de leur faict, plongé cependant en l'oysiveté et aux delices. Cettuy-cy, tout pituiteux, chassieux et crasseux, que tu vois

---

1. Nous *establissions*.
2. Ou communication *de chose* estrangere y trouve place.
3. La vertu se contente de soy, sans discipline, sans paroles, sans effects.

sortir aprés minuit d'un estude, penses tu qu'il cherche parmy les livres comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage? Nulles nouvelles : il y mourra, ou il apprendra à la posterité la mesure des vers de Plaute et la vraye orthographie [1] d'un mot latin. Qui ne contre-change volontiers la santé, le repos et la vie à la reputation et à la gloire, la plus inutile, vaine et fauce monnoye qui soit en nostre usage? Nostre mort ne nous faisoit pas assez de peur, chargeons nous encores de celle de nos femmes, de nos enfans et de nos gens. Nos affaires ne nous donnoyent pas assez de peine, prenons encores à nous tourmenter et rompre la teste de ceux de nos voisins et amis.

Vah! quemquamne hominem in animum instituere, aut
Parare, quod sit charius quam ipse est sibi [2] *?*

Or [3] c'est assez vescu pour autruy, vivons pour nous au moins ce bout de vie; ramenons à nous et à nostre vray profit nos cogitations et nos intentions [4]. Ce n'est pas une legiere partie que de faire seurement sa retraicte; elle nous empesche assez sans y mesler d'autres entreprinses. Puis que Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons nous y, plions ba-

---

1. *Orthographe.*

2. La solitude me semble avoir plus d'apparence et de raison à ceux qui ont donné au monde leur aage plus actif et fleurissant, à l'exemple de Thales.

3. *Or* [mot supprimé].

4. A nous et à nostre *aise nos pensées* et nos intentions.

gage, prenons de bon'heure congé de la compaignie; despetrons nous de ces violentes prinses qui nous engagent ailleurs et esloignent de nous. Il faut desnoüer ces obligations si fortes, et meshuy aymer ce-cy et cela, mais n'espouser rien que soy : c'est à dire, le reste soit à nous, mais non pas joint et colé en façon qu'on ne le puisse desprendre sans nous escorcher et arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy [1]. Il y a des complexions plus propres à ce precepte [2] les unes que les autres. Celles qui ont l'apprehension molle et lasche, et un' affection et volonté difficile, et qui ne se prend pas aysément [3], desquels je suis et par naturelle condition et par discours, ils se

---

1. Il est temps de nous desnouër de la societé, puis que nous n'y pouvons rien apporter; et qui ne peut prester, qu'il se deffende d'emprunter. Noz forces nous faillent, retirons les et resserrons en nous. Qui peut renverser et confondre en soy les offices de tant d'amitiez et de la compagnie, qu'il le face. En cette cheute qui le rend inutile, poisant et importun aux autres, qu'il se garde d'estre importun à soy mesme, et poisant et inutile. Qu'il se flatte et caresse et surtout se regente, respectant et craignant sa raison et sa conscience, si qu'il ne puisse sans honte broncher en leur presence : *Rarum est enim ut satis se quisque vereatur*. Socrates dit que les jeunes se doivent faire instruire, les hommes s'exercer à bien faire, les vieux se retirer de toute occupation civile et militaire, vivants à leur discretion, sans obligation à certain office.

2. Plus propres à *ces preceptes de la retraite*.

3. Et un' affection et volonté *delicate*, et qui *ne s'asservit et ne s'employe pas* aysément,

plieront plus aisément [1] à ce conseil que les ames actives et tendues [2] qui embrassent tout et s'engagent par tout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrent, qui se presentent et qui se donnent à toutes occasions. Il se faut servir de ces commoditez accidentales et hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire nostre principal fondement. Ce ne l'est pas; ny la raison ny la nature ne le veulent. Pourquoy contre ses loix asservirons nous nostre contentement à la puissance d'autruy? D'anticiper aussi les accidens de fortune, se priver des commoditez qui nous sont en main, comme plusieurs ont faict par devotion et quelques philosophes par discours, se servir soymesmes, coucher sur la dure, se crever les yeux, jetter ses richesses emmy la riviere, rechercher la douleur : ceux là pour, par le tourment de cette vie, en acquerir la beatitude d'une autre; ceux-cy pour, s'estant logez en la plus basse marche, se mettre en seurté de nouvelle cheute, c'est l'action d'une vertu excessive. Les natures plus roides et plus fortes facent leur cachete mesmes glorieuse et exemplaire :

Tuta et parvula laudo,
Cum res deficiunt, satis inter vilia fortis:
Verum, ubi quid melius contingit et unctius, idem
Hos sapere, et solos aio bene vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.

---

1. Ils se plieront *mieux*.
2. Actives et *occupées*.

Il y a pour moy assez affaire sans aller si avant; il me suffit, sous la faveur de la fortune, me preparer à sa défaveur et me representer, estant à mon aise, le mal advenir, autant que l'imagination y peut attaindre, tout ainsi que nous nous accoustumons aux joutes et tournois, et contrefaisons la guerre en pleine paix [1]. Je voy jusques à quels limites va la necessité naturelle ; et, considerant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enjoué et plus sain que moy, je me plante en sa place, j'essaye de chausser mon ame à son biaiz. Et, courant ainsi par les autres exemples, quoy que je pense la mort, la pauvreté, le mespris et la maladie à mes talons, je me resous aisément de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avec telle patience ; et ne puis [2] croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effects du discours ne puissent arriver aux effects de l'accoustumance. Et, connoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas, en pleine jouyssance, de supplier Dieu, pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy-mesme et des biens qui naissent de moy. Je voy des jeunes hommes gaillards qui ne laissent pas de porter [3]

---

1. Je n'estime point Arcesilaus le Philosophe moins reformé, pour le sçavoir avoir usé d'utensiles d'or et d'argent, selon que la condition de sa fortune le luy permettoit; et l'estime mieux, que s'il s'en fust demis, de ce qu'il en usoit moderément et liberalement.

2. Et ne *veux*.

3. Qui *portent nonobstant*.

dans leurs coffres une masse de pillules pour s'en servir quand le rheume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins qu'ils en pensent avoir le remede en main. Ainsi faut il faire; et encore, si on se sent subject à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicamens qui assopissent et endorment la partie.

L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit estre une occupation non penible ny ennuyeuse; autrement pour neant ferions nous estat d'y estre venuz chercher le sejour. Cela depend du goust particulier d'un chacun : le mien ne s'accommode aucunement au ménage. Ceux qui l'aiment, ils s'y doivent adonner avec moderation,

Conentur sibi res, non se submittere rebus.

C'est autrement un office servile que la mesnagerie, comme le nomme Saluste; ell' a des parties plus nobles et excusables [1], comme le soing des jardinages, que Xenophon attribue à Cyrus; et se peut trouver un moyen entre ce bas et vil soing, tandu et plein de solicitude, qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout, et cette profonde et extreme nonchalance laissant tout aller à l'abandon, qu'on voit en d'autres :

Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dum peregre est animus, sine corpore velox.

Mais oyons le conseil que donne le jeune Pline

---

1. Des parties *plus excusables*.

à Cornelius Rufus, son amy, sur ce propos de la solitude : « Je te conseille, en cette pleine et grasse retraicte où tu es, de quiter à tes gens ce bas et abject soing du mesnage, et t'adonner à l'estude des lettres pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne. » Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Ciceron[1], qui dict vouloir employer sa solitude et sejour des affaires publiques à s'en acquerir par ses escris une vie immortelle.

Usque adeone
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter[2]?

---

1. *Cicero.*

2. Il semble que ce soit raison, puis qu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de luy. Ceux-cy ne le font qu'à demy : ils dressent bien leur partie pour quand ils n'y seront plus ; mais le fruit de leur dessein, ils pretendent le tirer encore lors du monde, absens, par une ridicule contradiction. L'imagination de ceux qui par devotion cerchent la solitude, remplissants leur courage de la certitude des promesses divines en l'autre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, object infini en bonté et en puissance. L'ame a dequoy y rassasier ses desirs en toute liberté. Les afflictions, les douleurs, leur viennent à profit, employées à l'acquest d'une santé et resjouyssance eternelle ; la mort, à souhait, passage à un si parfaict estat. L'aspreté de leurs regles est incontinent applanie par l'accoustumance, et les appetits charnels, rebutez et endormis par leur refus : car rien ne les entretient que l'usage et l'exercice. Cette seule fin d'une autre vie heureusement immortelle merite loyalement que nous abandonnions les commoditez et douceurs de cette vie nostre ; et qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette vive foy et esperance, reellement et constamment, il se bastit en la solitude une vie

Ny la fin [1] ny le moyen de ce conseil ne me contente : nous retombons tous-jours de la [2] fievre en chaud mal. Premierement [3], cette occupation des livres est aussi penible que toute autre, et autant ennemie de la santé, qui doit estre principalement considerée. Et ne se faut point laisser endormir au plaisir qu'on y prend : c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnagier, l'avaricieux, le voluptueux et l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appetits, et à discerner les vrays plaisirs, et entiers, des plaisirs meslez et bigarrez de plus de peine : car la pluspart des plaisirs, disent ils, nous chatouillent et embrassent pour nous estrangler, comme faisoyent les larrons que les Ægyptiens appelloient Philistas. Et si la douleur de teste nous venoit avant l'yvresse, nous nous garderions de trop boire ; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant et nous cache sa suite. Les livres sont plaisans ; mais, si de leur frequentation nous en perdons en fin la gayeté et la santé, nos meilleures pieces, quittons les : je suis de ceux qui pensent que leur fruict ne sçauroit contrepoiser [4] cette perte. Comme les hommes qui se sentent de long temps affoiblis par quelque indisposition se rengent à la fin à la mercy de la mede-

---

voluptueuse et delicieuse, au delà de toute autre sorte de vie.

1. Ny la fin *donc*.
2. *La* [mot supprimé].
3. *Premierement* [mot supprimé].
4. Qui pensent *leur fruit ne pouvoir contrepeser*.

cine, et se font desseigner par art certaines regles de vivre pour ne les plus outrepasser : aussi celuy qui se retire ennuié et dégousté de la vie commune doit former cette-cy aux regles de la raison, l'ordonner et renger par premeditation et discours. Il doit avoir prins congé de toute espece de tourment [1], quelque visage qu'il porte, et fuïr en general les passions qui empeschent la tranquillité du corps et de l'ame, et choisir la route qui est plus selon son humeur :

Unusquisque sua noverit ire via,

Au menage, à l'estude, à la chasse et tout autre exercice, il faut donner jusques aux derniers limites du plaisir, et garder de s'engager plus avant, ou la peine commence à se mesler parmy. Il faut reserver d'embesoignement et d'occupation autant seulement qu'il en est besoing pour nous tenir en haleine, et pour nous garantir des incommoditez que tire aprés soy l'autre extremité d'une molle oysiveté [2] et assopie. Il y a des sciences steriles et épineuses, et la plus part forgées pour le service de la presse [3] : il les faut laisser à ceux qui sont au service du monde. Je n'ayme, pour moy, que des livres ou plaisans et faciles, qui me chatouillent, ou ceux qui me consolent et conseillent à regler ma vie et ma mort,

Tacitum sylvas inter reptare salubres,

---

1. De toute espece de *travail.*
2. D'une *lasche* oysiveté.
3. Forgées pour *la presse.*

Curantem quidquid dignum sapiente bonoque est.

Les gens plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte et vigoureuse ; moy qui l'ay molle et commune [1], il faut que j'ayde à me soustenir par les commoditez corporelles ; et l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoyent plus selon mon goust [2], j'instruis et aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette autre saison. Il faut retenir à tout nos dents et nos griffes l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings les uns aprés les autres :

Carpamus dulcia ; nostrum est
Quod vivis : cinis et manes et fabula fies.

Or, quant à la fin que Pline et Cicero nous proposent de la gloire, c'est bien loing de mon compte. La plus contraire humeur à la retraicte, c'est l'ambition : la gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste. A ce que je voy, ceux-cy n'ont que les bras et les jambes hors de la presse ; leur ame, leur intention y demeure engagée plus que jamais.

Tun', vetule, auriculis alienis colligis escas?

Ils se sont seulement reculez pour mieux sauter, et pour d'un plus fort mouvement faire une plus vive faucée dans la trouppe. Vous plaist-il voir comme ils tirent court d'un grain ? Mettons au contrepois

1. *Et commune* [mots supprimés].
2. Plus *à ma fantasie.*

l'advis de deux philosophes, et de deux sectes tres-differentes, escrivans l'un à Idomeneus, l'autre à Lucilius, leurs amis, pour du maniement des affaires et des grandeurs les retirer à la solitude. « Vous avez (disent-ils) vescu nageant et flotant jusques à present, venez vous en mourir au port ; vous avez donné le reste de vostre vie à la lumiere, donnez cecy à l'ombre. Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruit : à cette cause, défaites vous de tout soing de nom et de gloire. Il est dangier que la lueur de vos actions passées ne vous esclaire que trop, et vous suive jusques dans vostre taniere : quitez avecq les autres voluptez celle qui vient de l'approbation d'autruy ; et quant à vostre science et suffisance, ne vous chaille ; elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieux vous mesme. Souvienne vous de celuy à qui comme on demanda à quoy faire il se pénoit si fort en un art qui ne pouvoit venir à la cognoissance de guiere de gens : « J'en ay assez de peu, respondit-il, j'en « ay assez d'un, j'en ay assez de pas un. » Il disoit vray : vous et un compagnon estes assez suffisant theatre l'un à l'autre, ou vous à vous-mesmes. Que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple ; c'est une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oysiveté et de son repos [1] : il faut faire comme les animaux qui effacent la trace à la porte de leur taniere. Ce n'est plus ce qu'il vous faut chercher, que le monde parle de vous, mais comme

1. De son oysiveté et de *sa cachette*.

il faut que vous parliez à vous mesmes. Retirez vous en vous, mais preparez vous premierement de vous y recevoir : ce seroit folie de vous fier à vous mesmes, si vous ne vous sçavez gouverner ; il y a moyen de faillir en la solitude comme en la compagnie. Jusques à ce que vous vous soiez rendu tel devant qui vous n'osiez clocher, et jusques à ce que vous ayez honte et respect de vous mesmes [1], presentez vous tousjours en l'imagination Caton, Phocion et Aristides, en la presence desquels les fols mesme cacheroient leurs fautes, et establissez les contrerolleurs de toutes vos intentions : si elles se detraquent, leur reverence les remettra [2] en train ; ils vous contiendront en cette voie de vous contenter de vous mesmes, de n'emprunter rien que de vous, d'arrester et fermir vostre ame en certaines et limitées cogitations où elle se puisse plaire ; et, ayant entendu les vrays biens desquels on jouit à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom. » Voylà le conseil de la vraye et naïfve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parliere, comme est celle des deux premiers.

---

1. *Obversentur species honestæ animo.*
2. *Vous* remettra.

CHAPITRE XL[1]

Consideration sur Ciceron.

Encor' un traict à la comparaison de ces couples. Il se tire des escris de Cicero et de ce Pline (nullement retirant[2], à mon advis, aux humeurs de son oncle), infinis tesmoignages de nature outre mesure ambitieuse : entre autres qu'ils sollicitent, au sceu de tout le monde, les historiens de leur temps de ne les oublier en leurs registres; et la fortune, comme par despit, a faict durer jusques à nous la vanité de ces requestes, et pieça faict perdre ces histoires. Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel rang, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, jusques à y employer les lettres privées écriptes à leurs amis : en maniere que, aucunes ayant failly leur saison pour estre envoyées, ils les font ce neantmoins publier avec cette digne excuse qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et veillées. Sied-il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publique emperiere du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagoter gentiment une belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur

1. Chapitre XXXIX.
2. *Peu* retirant.

nourrisse? Que feroit pis un simple maistre d'école qui en gaignast sa vie? Si les gestes de Xenophon et de Cæsar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, je ne croy pas qu'ils les eussent jamais escris : ils ont cherché à recommander non leur dire, mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies et toutes les mignardises et delices du langage latin à un serf afriquain : car, que cet ouvrage soit leur, sa beauté et son excellence le maintient assez, et Terence l'advoüe luy mesme; et on me feroit [1] desplaisir de me desloger de cette creance.

C'est une espece de mocquerie et d'injure de vouloir faire valoir un homme par des qualitez mes-advenantes à son rang, quoy qu'elles soient autrement loüables, et par les qualitez aussi qui ne doivent pas estre les siennes principales : comme qui loüeroit un roy d'estre bon peintre, ou bon architecte, ou encore bon arquebouzier, ou bon coureur de bague. Ces loüanges ne font honneur, si elles ne sont presentées en foule et à la suite de celles qui luy sont propres, à sçavoir, de la justice et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. De cette façon faict honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemaigne l'eloquence et connoissance des bonnes lettres [2]. Les compaignons

---

1. Et *me feroit-on*.

2. J'ay veu de mon temps, en plus forts termes, des

de Demosthenes en l'ambassade vers Philippus loüoient ce prince d'estre beau, eloquent et bon beuveur : Demosthenes disoit que c'estoient loüanges qui appartenoient mieux à une femme, à un advocat, à une esponge, qu'à un roy.

Imperet bellante prior, jacentem
Lenis in hostem.

Ce n'est pas sa profession de sçavoir ou bien chasser ou bien dancer :

Orabunt causas alii, cœlique meatus
Describent radio, et fulgentia sidera dicent;
Hic regere imperio populos sciat.

Plutarque dict d'avantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispencé son loisir, et l'estude, qui devoit estre employé à choses plus necessaires et utiles. De façon que Philippus, roy de Macedoine, ayant ouy ce grand Alexandre, son fils, chanter en un festin à l'envy des meilleurs musiciens : « N'as tu pas honte, luy dict-il, de chanter si bien? » Et, à ce mesme Philippus, un musicien contre lequel il debatoit de son art : « Jà à Dieu ne plaise, Sire,

---

personnages qui tiroient d'escrire et leurs tiltres et leur vocation desadvoüer leur apprentissage, corrompre leur plume et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire et que nostre peuple tient ne se rencontrer guere en mains sçavantes, et prendre souci de se recommander par meilleures qualitez.

dit-il, qu'il t'advienne jamais tant de mal que tu entendes ces choses là mieux que moy. » Un roy doit pouvoir respondre comme Iphicrates respondit à l'orateur qui le pressoit en son invective, de cette maniere : « Et bien, qu'es-tu, pour faire tant le brave? es-tu homme d'armes? es-tu archier? es-tu piquier? — Je ne suis rien de tout cela, mais je suis celuy qui sçait commander à tous ceux-là. » Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias, de quoy on le vantoit d'estre excellent joüeur de flutes [1]. Et disent les sages [2]

---

1. Je sçay bien, quand j'oy quelqu'un qui s'arreste au langage des *Essais,* que j'aimeroye mieux qu'il s'en teust : ce n'est pas tant eslever les mots comme deprimer le sens, d'autant plus picquamment que plus obliquement. Si suis-je trompé si guere d'autres donnent plus à prendre en la matiere; et, comment que ce soit, mal ou bien, si nul escrivain l'a semée, ny guere plus materielle, ny au moins plus drue, en son papier. Pour en ranger d'avantage, je n'en entasse que les testes. Que j'y attache leur suitte, je multiplieray plusieurs fois ce volume. Et combien y ay-je espandu d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui voudra esplucher un peu plus curieusement en produira infinis Essais? Ny elles ny mes allegations ne servent pas tousjours simplement d'exemple, d'authorité ou d'ornement. Je ne les regarde pas seulement par l'usage que j'en tire. Elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matiere plus riche et plus hardie, et, souvent à gauche, un ton plus delicat, et pour moy qui n'en veux en ce lieu exprimer d'avantage, et pour ceux qui rencontreront mon air. Retournant à la vertu parliere, je ne trouve pas grand choix entre ne sçavoir dire que mal ou ne sçavoir rien que bien dire. *Non est ornamentum virile concinnitas.*

2. *Les sages disent.*

que, pour le regard du sçavoir, il n'est que la philosophie, et, pour le regard des effets, que la vertu, qui generalement soit propre à tous degrez et à tous ordres.

Il y a quelque chose de pareil en ces autres deux philosophes, car ils promettent aussi eternité aux lettres qu'ils escrivent à leurs amis; mais c'est d'autre façon, et s'accommodant pour une bonne fin à la vanité d'autruy : car ils leur mandent que si le soing de se faire connoistre aux siecles advenir et de la renommée les arreste encore au maniement des affaires, et leur fait craindre la solitude et la retraicte où ils les veulent appeller, qu'ils ne s'en donnent plus de peine, car ils [1] ont assez de credit avec la posterité pour leur respondre que, ne fust que par les lettres qu'ils leur escrivent, ils rendront leur nom aussi conneu et fameus que pourroient faire leurs actions publiques. Et, outre cette difference, encore ne sont ce pas lettres vuides et descharnées, qui ne se soutiennent que par un delicat chois de mots entassez et rangez à une juste cadence, ains farcies et pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend non plus eloquent, mais plus sage, et qui nous apprennent non à bien dire, mais à bien faire. Fy de l'eloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses! si ce n'est qu'on die que celle de Cicero, estant en si extreme perfection, se donne corps elle mesme.

---

1. *D'autant qu*'ils.

J'adjousteray encore un conte que nous lisons de luy à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel. Il avoit à orer en public, et estoit un peu pressé du temps pour se preparer à son aise. Eros, l'un de ses serfs, le vint advertir que l'audience estoit remise au lendemain. Il en fut si aise qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle. Sur ce subject de lettres, je veux dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amys tiennent que je puis quelque chose [1]. J'ay naturellement un stile comique et privé, mais c'est d'une forme mienne, inepte aux negotiations publiques, comme en toutes façons est mon langage trop serré, desordonné, couppé et difficile [2]; et ne m'entens pas en lettres cerimonieuses, qui n'ont autre substance que d'une belle enfilure de paroles courtoises. Je n'ay ny la faculté ny le goust de ces longues offres d'affection et de service : je n'en crois pas tant, et me desplaist d'en dire guiere outre ce que j'en crois. C'est bien loing de l'usage

1. Et eusse prins plus volontiers cette forme à publier mes verves, si j'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme je l'ay eu autrefois, un certain commerce qui m'attirast, qui me soustinst et souslevast. Car de negocier au vent, comme d'autres, je ne scauroy que de songe, ny forger des vains noms à entretenir en chose serieuse, ennemy juré de toute espece de falsification. J'eusse esté plus attentif et plus seur, ayant une addresse forte et amie que regardant les divers visages d'un peuple, et suis deceu s'il ne m'eust mieux succedé.

2. Couppé, *particulier*.

present, car il ne fut jamais si abjecte et servile prostitution de presentations : la vie, l'ame, devotion, adoration, serf, esclave, tous ces mots y courent si vulgairement que, quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer.

Je hay à mort de sentir au flateur : qui faict que je me jette naturellement à un parler sec et qui tire [1], à qui ne me cognoit d'ailleurs, un peu vers le dedaigneux. Ceux que j'ayme me mettent en peine s'il faut que je le leur die, et m'offre maigrement et fierement à ceux à qui je suis [2] : il me semble qu'ils le doivent lire en mon cœur, et que l'expression de mes paroles fait tort à ma conception [3]. Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens. J'en ay, ce crois-je, cent divers volumes : celles de Hannibal Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que j'ay autresfois barbouillé pour les dames estoit en nature, lors que ma main estoit

---

1. Sec, *rond et cru, qui* tire.

2. [Variante de 1595, à partir de, *Ceux que j'ayme :*] J'honnore le plus ceux que j'honnore le moins ; et, où mon ame marche d'une grande allegresse, j'oublie les pas de la contenance, et m'offre maigrement et fierement à ceux à qui je suis, et me presente moins à qui je me suis le plus donné.

3. A bienvienner, à prendre congé, à remercier, à salüer, à presenter mon service et tels compliments verbeux des loix ceremonieuses de nostre civilité, je ne cognois personne si sottement sterile de langage que moy ; et n'ay jamais esté employé à faire des lettres de faveur et recommendation, que celuy pour qui c'estoit n'aye trouvées seches et lasches.

veritablement emportée par ma passion, il s'en trouveroit à l'adventure quelque page digne d'estre communiquée à la jeunesse oysive, embabouinée de cette fureur. J'escris mes lettres tousjours en poste, et si precipiteusement que, quoy que je peigne insupportablement mal, j'ayme mieux escrire de ma main que d'y en employer un'autre, car je n'en trouve poinct qui me puisse suyvre, et ne les transcris jamais; j'ay accoustumé les grands qui me connoissent à y supporter des litures et des trasseures, et un papier sans plieure et sans marge. Celles qui me coustent le plus sont celles qui valent le moins : depuis que je les traine, c'est signe que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans project; le premier traict produict le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures et prefaces qu'en matiere. Comme j'ayme mieux composer deux lettres que d'en clorre et plier une, et resigne tousjours cette charge [1] à quelque autre de mesme, quand la matiere est achevée, je donrois volontiers à quelqu'un la charge d'y adjouster ces longues harengues, offres et prieres que nous logeons sur la fin, et desire que quelque nouvel usage nous en descharge; comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez et tiltres, pour ausquels ne broncher j'ay maintesfois laissé d'escrire, et notamment à gens de justice et de finance. Tant d'innovations d'offices, une si difficile dis-

---

1. Cette *commission*.

pensation et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels, estant si cherement acheptez, ne peuvent estre eschangez ou oubliez sans offence. Je trouve pareillement de mauvaise grace d'en charger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer.

CHAPITRE XLI

De ne communiquer sa gloire.

De toutes les resveries du monde, la plus receuë et plus universelle est le soing de la reputation et de la gloire, que nous espousons jusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suyvre cette vaine image et cette simple voix qui n'a ny corps ny prise :

> La fama, ch' invaghisce a un dolce suono
> Gli superbi mortali, et par sì bella,
> È un echo, un sogno, anzi d'un sogno un' ombra
> Ch' ad ogni vento si dilegua et sgombra.

Et, des humeurs des-raisonnables des hommes, il semble que les philosophes mesmes se défacent plus tard et plus envis de ceste-cy que de nulle autre : c'est la plus revesche et opiniastre [1]. Il n'en est guiere de laquelle la raison accuse si clairement la vanité ; mais elle a ses racines si vifves en nous que je ne sçay si jamais aucun s'en est peu nette-

1. *Quia etiam bene proficientes animos tentare non cessat.*

ment deffaire [1]. Aprés que vous avez tout dict et tout creu pour la desadvouer, elle produict contre vostre discours une inclination si intestine que vous avez peu que tenir à l'encontre : car, comme dit Cicero, ceux mesmes qui la combatent, encores veulent-ils que les livres qu'ils en escrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont mesprisé la gloire. Toutes autres choses tombent en commerce : nous prestons nos biens et nos vies au besoin de nos amis ; mais de communiquer son honneur et d'estrener autruy de sa gloire, il ne se voit guieres.

Catulus Luctatius, en la guerre contre les Cymbres, ayant faict tous ses efforts d'arrester [2] ses soldats qui fuyoient devant les ennemis, se mit luymesmes entre les fuyards et contrefit le coüard, affin qu'ils semblassent plustost suivre leur capitaine que fuyr l'ennemy : c'estoit abandonner sa reputation pour couvrir la honte d'autruy. Quand l'empereur [3] Charles cinquiesme passa en Provence, l'an mil cinq cens trente sept, on tient que Anthoine de Leve, voyant son maistre [4] resolu de ce voiage et l'estimant luy estre merveilleusement glorieux, opinoit toutefois le contraire et le desconseilloit, à cette fin que toute la gloire et honneur de ce conseil en fust attribué à son maistre, et qu'il fust

1. Nettement *descharger*.
2. Ayant faict tous *efforts pour* arrester.
3. *L'empereur* [mots supprimés].
4. Voyant *l'empereur*.

dict son bon advis et sa prevoiance avoir esté telle que, contre l'opinion de tous, il eust mis à fin une si belle entreprinse : qui estoit l'honnorer à ses despens. Les ambassadeurs thraciens, consolans Archileonide, mere de Brasidas, de la mort de son fils, et le haut-louans jusques à dire qu'il n'avoit pas[1] laissé son pareil, elle refusa cette louange privée et particuliere pour la rendre au public : « Ne me dites pas cela, fit-elle, je sçay que la ville de Sparte a plusieurs citoyens plus grands et plus vaillans qu'il n'estoit. » En la bataille de Crecy, le prince de Gales, encores fort jeune, avoit l'avant-garde à conduire. Le principal effort du rencontre fut en cest endroit. Les seigneurs qui l'accompagnoient, se trouvans en dur party d'armes, mandarent au roy Edoüard de s'approcher pour les secourir. Il s'enquit de l'estat de son fils, et luy ayant esté respondu qu'il estoit vivant et à cheval : « Je luy ferois, dit-il, tort de luy aller maintenant desrober l'honneur de la victoire de ce combat qu'il a si long temps soustenu; quelque hazard qu'il y ait, elle sera toute sienne. » Et n'y voulut aller ny envoier, sçachant, s'il y fust allé, qu'on eust dict que tout estoit perdu sans son secours, et qu'on luy eust attribué l'advantage de tout[2] cet exploit[3]. Plusieurs estimoyent à Romme, et se disoit com-

---

1. Qu'il n'avoit *point*.
2. *Tout* [mot supprimé].
3. *Semper enim quod postremum adjectum est, id rem totam videtur traxisse.*

munément, que les principaux beaux-faits de Scipion estoyent [1] deus à Lælius, qui toutesfois alla tousjours promouvant et secondant la grandeur et gloire de Scipion, sans aucun soing de la sienne. Et Theopompus, roy de Spartes, à celuy qui luy disoit que la chose publique demeuroit sur ses pieds, pour autant qu'il sçavoit bien commander : « C'est plustost, dit-il, parce que le peuple sçait bien obeyr [2]. »

CHAPITRE XLII

De l'Inequalité qui est entre nous.

PLUTARQUE dit en quelque lieu qu'il ne trouve point si grande distance de beste à beste, comme il trouve d'homme à homme. Il parle de la suffisance de l'ame et qualitez internes. A la verité, je trouve si loing d'Epaminundas, comme je l'ima-

1. Estoient *en partie.*

2. Comme les femmes qui succedoient aux pairries avoient, nonobstant leur sexe, droit d'assister et opiner aux causes qui appartiennent à la jurisdiction des pairs ; aussi les pairs ecclesiastiques, nonobstant leur profession, estoient tenus d'assister nos roys en leurs guerres, non seulement de leurs amis et serviteurs, mais de leur personne. Aussi l'evesque de Beauvais, se trouvant avec Philippe Auguste en la bataille de Bouvines, participoit bien fort courageusement à l'effect ; mais il luy sembloit ne devoir toucher au fruit et gloire de cet exercice sanglant et violent. Il mena de sa main plusieurs des ennemis à raison, ce jour là, et les donnoit au premier gentilhomme qu'il trouvoit, à esgosiller ou prendre

gine, jusques à tel que je connois, je dy capable de sens commun, que j'encherirois volontiers sur Plutarque; et pense [1] qu'il y a plus de distance de tel à tel homme qu'il n'y a de tel homme à telle beste : c'est à dire que le plus excellent animal est plus approchant de l'homme de la plus basse marche que n'est cet homme d'un autre homme grand et excellent [2]. Mais, à propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que, sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualitez. Nous loüons un cheval de ce qu'il est vigoureux et adroit,

Volucrem
Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
Fervet, et exultat rauco victoria circo,

non de son harnois; un levrier de sa vitesse, non de son colier; un oyseau de son aile, non de ses longes et sonettes. Pourquoy de mesmes n'estimons nous un homme par ce qui est sien? Il a un grand train, un beau palais, tant de credit, tant de rente : tout

---

prisonniers, luy en resignant toute l'execution. Et le feit ainsi de Guillaume, comte de Salsberi, à messire Jean de Nesle. D'une pareille subtilité de conscience à cet autre, il vouloit bien assommer, mais non pas blesser, et pourtant ne combattoit que de masse. Quelcun, en mes jours, estant reproché par le roy d'avoir mis les mains sur un prestre, le nioit fort et ferme : c'estoit qu'il l'avoit battu et foulé aux pieds.

1. Et *dirois*.
2. [Variante de 1595, à partir de *C'est à dire que :*]

Hem, vir viro quid præstat!

et qu'il y a autant de degrez d'esprits qu'il y a d'icy au ciel de brasses, et autant innumerables.

cela est autour de luy, non en luy. Vous n'achetez pas un chat en poche ; si vous marchandez un cheval, vous luy ostez ses bardes, vous le voyez nud et à descouvert ; ou, s'il est couvert, comme on les presentoit anciennement aux princes à vandre, c'est par les parties moins necessaires, afin que vous ne vous amusiez pas à la beauté de son poil ou largeur de sa croupe, et que vous vous arrestiez principalement à considerer les jambes, les yeux et le pied, qui sont les membres les plus nobles et les plus utiles [1].

Regibus hic mos est : ubi equos mercantur, opertos
Inspiciunt, ne, si facies, ut sæpe, decora
Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem,
Quod pulchræ clunes, breve quod caput, ardua cervix.

Pourquoy, estimant un homme, l'estimez vous tout enveloppé et empacqueté ? Il ne nous faict monstre que des parties qui ne sont aucunement siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut vrayement juger de son estimation : c'est le pris de l'espée que vous cherchez, non de la guaine. Vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain, si vous l'avez despouillé [2] : il le faut juger par luy mesme, non par ses atours. Et, comme dit tres-plaisamment un ancien : « Sçavez vous pourquoy vous l'estimez grand ? Vous y comptez la hauteur de ses patins. » La base n'est pas de la statue. Mesurez le sans ses eschaces : qu'il mette à part ses richesses et hon-

1. Qui sont les membres *les plus utiles*.
2. *Despouillée*.

neurs ; qu'il se presente en chemise. A il le corps propre à ses functions, sain et allegre? Quelle ame a il? Est elle belle, capable et heureusement garnie [1] de toutes ses pieces? Est elle riche du sien, ou de l'autruy? La fortune n'y a elle que voir? Si, les yeux ouverts, elle attend les espées traites; s'il ne luy chaut par où luy sorte la vie, par la bouche ou par le gosier; si elle est rassise, equable et contente, c'est ce qu'il faut veoir, et juger par là les extremes differences qui sont entre nous. Est-il

Sapiens, sibique imperiosus?
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent?
Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis? et in seipso totus, teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per læve morari,
In quem manca ruit semper fortuna?

Un tel homme est cinq cens brasses au dessus des royaumes et des duchez : il est luy mesmes à soy son empire et ses richesses ; il vit satis-fait, content et allegre. Et, à qui a cela, que reste-il [2] ?

Nonne videmus
Nil aliud sibi naturam latrare nisi ut, quoi
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur,
Jucundo sensu, cura semotu' metuque?

Comparez à celuy là la tourbe de nos hommes, ignorante, stupide et endormie, basse, servile,

---

1. Heureusement *pourveue.*
2. Il est luy mesmes à soy son empire :

Sapiens, pol! ipse fingit fortunam sibi.

Que *luy* reste il *à desirer?*

pleine de fiebvre et de fraieur, instable[1] et continuellement flotante en l'orage des passions diverses qui la poussent et tempestent[2], pendant toute d'autruy ; il y a plus d'esloignement que du ciel à la terre : et toutefois l'aveuglement de nostre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat ; là où, si nous considerons un paisan et un roy[3], il se presente soudain à nos yeux un' extreme disparité, qui ne sont differents par maniere de dire qu'en leurs chausses[4] : car, comme les joueurs de comedie, vous les voyez sur l'eschaffaut faire une mine de duc et d'empereur; mais, tantost aprés, les voylà devenuz valets et crocheteurs miserables, qui est leur nayfve et originelle condition. Aussi l'empereur, duquel la pompe vous esblouit en public,

Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi
Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
Assidue, et Veneris sudorem exercita potat,

voyez le derriere le rideau, ce n'est rien qu'un homme commun, et à l'adventure plus vil que le

---

1. Comparez *luy* la tourbe de nos hommes, *stupide, basse, servile, instable.*

2. Qui la poussent et *repoussent.*

3. Un noble et un villain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre.

4. En Thrace, le roy estoit distingué de son peuple d'une plaisante maniere et bien r'encherie. Il avoit une religion à part, un dieu tout à luy, qu'il n'appartenoit à ses subjects d'adorer, c'estoit Mercure; et luy, dedaignoit les leurs, Mars, Bacchus, Diane. Ce ne sont pourtant que peintures qui ne font aucune dissemblance essentielle.

moindre de ses subjects[1]. La coüardise, l'irresolution, l'ambition, le despit et l'envie l'agitent comme un autre :

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor, miseros tumultus
Mentis et curas laqueata circum
Tecta volantes;

et le soing et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armées.

Re veraque metus hominum, curæque sequaces,
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela;
Audacterque inter reges rerumque potentes
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro.

La fiebvre, la migraine et la goutte l'espargnent elles non plus que nous ? Quand la vieillesse luy sera sur les espaules, les archiers de sa garde l'en deschargeront ils? Quand la frayeur de la mort le transira, se r'asseurera il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre ? Quand il sera en jalousie et caprice, nos bonnettades le remettront elles ? Ce ciel de lict de velours[2], tout enflé d'or et de perles, n'a aucune vertu à rappaiser les tranchées d'une verte colique.

Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostroque rubenti
Jacteris, quam si plebeia in veste cubandum est.

Les flateurs du grand Alexandre luy faisoyent à

---

1. *Ille beatus introrsum est, istius bracteata felicitas est.*
2. *De velours* [mots supprimés].

croire qu'il estoit fils de Jupiter. Un jour, estant blessé, regardant escouler le sang de sa plaie : « Et bien, qu'en dites vous? fit-il, est-ce pas icy un sang vermeil et purement humain ? Il n'est pas de la façon de celuy [1] que Homere fait escouler de la playe des dieux. » Hermodorus le poëte avoit fait des vers en l'honneur d'Antigonus, où il l'appelloit fils du Soleil; et luy au contraire : « Celuy, dit-il, qui vuide ma chaize percée sçait bien qu'il n'en est rien. » C'est un homme pour tous potages; et si de soy-mesmes c'est un homme mal né, l'empire de l'univers ne le sçauroit rabiller.

Puellæ
Hunc rapiant ; quicquid calcaverit hic, rosa fiat.

Quoy pour cela, si c'est une ame grossiere et stupide? La volupté mesme et le bon heur ne s'aperçoivent point sans vigueur et suffisance [2] :

Hæc perinde sunt ut illius animus qui ea possidet ;
Qui uti scit, ei bona; illi qui non utitur recte, mala

Les biens de la fortune, tous tels qu'ils sont, encores faut il avoir du goust pour les savourer [3] : c'est le jouïr, non le posseder, qui nous rend heureux.

Non domus et fundus, non æris acervus et auri
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas : valeat possessor oportet,
Qui comportatis rebus bene cogitat uti.

---

1. Il n'est pas de la *trampe* de celuy.
2. Sans vigueur et *sans esprit*.
3. Avoir *le sentiment propre à* les savourer.

Qui cupit aut metuit, juvat illum sic domus aut res
Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram.
Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis acescit [1].

Il est un sot, son goust est mousse et hebeté ; il n'en jouit non plus qu'un morfondu de la douceur du vin grec, ou qu'un cheval de la richesse du harnois duquel on l'a paré [2]. Et puis, où le corps et l'esprit [3] sont en mauvais estat, à quoy faire ces commoditez externes? veu que la moindre picqueure d'espingle, veu que la moindre passion de l'ame [4] est suffisante à nous oster le plaisir de la monarchie du monde. A la moindre strette [5] que luy donne la goutte, il a beau estre Sire et Majesté,

Totus et argento conflatus, totus et auro,

perd il pas le souvenir de ses palais et de ses grandeurs? S'il est en colere, sa principauté le garde elle de rougir, de paslir, de grincer les dents comme un fol? Or, si c'est un habile homme et bien né, la royauté n'adjoute rien [6] à son bon'heur :

Si ventri bene, si lateri est pedibusque tuis, nil
Divitiæ poterunt regales addere majus;

---

1. *Sincerum est*... [vers supprimé].

2. Tout ainsi, comme Platon dit, que la santé, la beauté, la force, les richesses et tout ce qui s'appelle bien est egalement mal à l'injuste comme bien au juste, et le mal au rebours.

3. Le corps et *l'ame*.

4. Picqueure d'espingle *et* passion de l'ame.

5. A la *premiere* strette.

6. *Adjouste peu*.

il voit que ce n'est que biffe et piperie; voire à l'adventure [1] il sera de l'advis du roy Seleucus, « Que qui sçauroit le poix d'un sceptre ne daigneroit l'amasser, quand il le trouveroit à terre : » il le disoit pour les grandes et penibles charges qui touchent un bon roy. Certes, ce n'est pas peu de chose que d'avoir à regler autruy, puis qu'à regler nous mesmes il se presente tant de difficultez. Quant au commander, qui semble estre si doux, considerant l'imbecillité du jugement humain et la difficulté du choix és choses nouvelles et doubteuses, je suis fort de cet advis, qu'il est bien plus aisé et plus plaisant de suivre que de guider, et que c'est un grand sejour d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voye tracée et à respondre que de soy :

Ut satius multo jam sit parere quietum,
Quam regere imperio res velle.

Joint que Cyrus disoit qu'il n'appartenoit de commander à homme qui ne vaille mieux que ceux à qui il commande. Mais le roy Hieron, en Xenophon, dict davantage, qu'à la jouyssance des voluptez mesmes, ils sont de pire condition que les privez, d'autant que l'aysance et la facilité leur oste l'aigre-douce pointe que nous y trouvons.

Pinguis amor nimiumque potens in tædia nobis
Vertitur, et, stomacho dulcis ut esca, nocet.

Pensons nous que les enfans de cœur prennent

---

1. *Oui* à l'adventure.

grand plaisir à la musique? La sacieté la leur rend plustost ennuyeuse. Les festins, les danses, les masquarades, les tournois, rejouyssent ceux qui ne les voyent pas souvent et qui ont desiré de les vcir; mais à qui en faict ordinaire, le goust en devient fade et mal plaisant; ny les dames ne chatouillent celuy qui en jouyt à cœur saoul. Qui ne se donne loisir d'avoir soif ne sçauroit prendre plaisir à boire. Les farces des bateleurs nous resjouissent, mais aux joüeurs elles servent de corvée. Et qu'il soit ainsi, ce sont delices aux princes, et [1] c'est leur feste, de se pouvoir quelque fois travestir et démettre à la façon de vivre basse et populaire.

Plerumque gratæ principibus vices,
Mundæque parvo sub lare pauperum
Cœnæ, sine aulæis et ostro,
Sollicitam explicuere frontem [2].

Et, outre cela, je croy, à dire la verité [3], que ce lustre de grandeur apporte non legieres incommoditez à la jouyssance des principales voluptez [4] : ils sont trop esclairez et trop en butte; et je ne sçay comment on requiert plus d'eux de cacher et couvrir

---

1. *Et* [mot supprimé].

2. Il n'est rien si empeschant, si desgouté, que l'abondance. Quel appetit ne se rebuteroit à veoir trois cents femmes à sa merci, comme les a le Grand Seigneur en son serrail? Et quel appetit et visage de chasse s'estoit reservé celuy de ses ancetres qui n'alloit jamais aux champs à moins de sept mille fauconniers?

3. *A dire la verité* [mots supprimés].

4. A la jouyssance des *plaisirs plus doux*.

leur faute. Car ce qui est à nous indiscretion, à eux le peuple juge que ce soit tyrannie, mespris et desdain des loix ; et, outre l'inclination au vice, il semble qu'ils y adjoustent encore le plaisir de gourmander et sousmettre à leurs pieds les observances publiques[1]. Et souvent, à cette cause, la montre et publication de leur vice blesse plus que le vice mesme. Chacun craint à estre espié et contrerollé : ils le sont jusques à leurs contenances et à leurs pensées, tout le peuple estimant avoir droict et interest d'en juger; outre ce que les taches s'agrandissent selon l'eminence et clarté du lieu où elles sont assises, et qu'un seing et une verrue au visage paroissent plus que ne faict ailleurs une balafre. Voylà pourquoy les poëtes feignent les amours de Jupiter conduites soubs autre visage que le sien ; et, de tant de practiques amoureuses qu'ils luy attribuent, il n'en est qu'une seule, ce me semble, où il se trouve en sa grandeur et majesté.

Mais revenons à Hyeron : il recite aussi combien il sent d'incommoditez en sa royauté, pour ne pouvoir aller et voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son païs, et qu'en toutes ses actions il se trouve enveloppé d'une facheuse presse. De vray, à voir les nostres tous seuls à table, assiegez de tant de parleurs et regardans inconnuz, j'en ay eu souvent plus de pitié que d'envie. Le roy Alphonse disoit que les

---

1. De vray, Platon, en son *Gorgias*, definit tyran celuy qui a licence en une cité d'y faire tout ce qui luy plaist.

asnes estoyent en cela de meilleure condition que les roys : leurs maistres les laissent paistre à leur aise, là où les roys ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs. Et ne m'est jamais tombé en fantaisie que ce fust quelque notable commodité à la vie d'un homme d'entendement d'avoir une vingtaine de contrerolleurs à sa chaise percée, ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rente, ou qui a pris Casal, ou defendu Siene, luy soyent plus commodes et acceptables que d'un bon valet et bien experimenté. Les avantages principesques sont quasi avantages imaginaires : chaque degré de fortune a quelque image de principauté. Cæsar appelle roytelets tous les seigneurs ayant justice en France de son temps. De vray, sauf le nom de Sire, on va bien avant avec nos roys. Et voyez aux provinces esloingnées de la cour, nommons Bretaigne pour exemple, le train, les subjects, les officiers, les occupations, le service et cerimonie d'un seigneur retiré et casanier, nourry entre ses valets, et voyez aussi le vol de son imagination, il n'est rien plus royal : il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du roy de Perse, et ne le recognoit que par quelque vieux cousinage que son secretaire tient en registre. A la verité, nos loix sont libres assez, et le pois de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois à peine deux fois en sa vie. La subjection essentielle et effectuelle ne regarde d'entre nous que ceux qui s'y convient et qui ayment à s'honnorer et enrichir par tel service : car qui se veut tapir en

son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle et sans procés, il est aussi libre que le duc de Venise [1].

Mais sur tout Hieron faict cas dequoy il se voit privé de toute amitié et societé mutuelle, en laquelle consiste le plus parfait et doux fruict de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection et de bonne volonté puis-je tirer de celuy qui me doit, veuille il ou non, tout ce qu'il peut? Puis-je faire estat de son humble parler et courtoise reverence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser? L'honneur que nous recevons de ceux qui nous craignent, ce n'est pas honneur; ces respects se doivent à la royauté, non à moy.

Maximum hoc regni bonum est,
Quod facta domini cogitur populus sui
Quam ferre tam laudare.

Vois-je pas que le meschant, le bon roy, celuy qu'on haït, celuy qu'on ayme, autant en a l'un que l'autre : de mesmes apparences, de mesme cerimonie estoit servy mon predecesseur et le sera mon successeur. Si mes subjects ne m'offencent pas, ce n'est tesmoignage d'aucune bonne affection : pourquoy le prendray-je en cette part-là, puis qu'ils ne pourroient quand ils voudroient? Nul ne me suit pour l'amitié qui soit entre luy et moy, car il ne s'y sçauroit coudre amitié où il y a si peu de relation et de correspondance. Ma hauteur

1. *Paucos servitus, plures servitutem tenent.*

m'a mis hors du commerce des hommes; il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suivent par contenance et par coustume ou pour en tirer leurs aggrandissemens et commoditez particulieres; tout ce qu'ils me dient, tout ce qu'ils me font, ce n'est que fard et piperie, leur liberté estant toute bridée[1] par la grande puissance que j'ay sur eux. Je ne voy rien autour de moy que couvert et masqué.

Ses courtisans loüoient un jour Julien l'empereur de faire bonne justice : « Je m'enorgueillirois volontiers, dict-il, de ces loüanges, si elles venoient de personnes qui ozassent accuser ou mesloüer mes actions contraires, quand elles y seroient. »

Toutes les vraies commoditez qu'ont les princes leur sont communes avec les hommes de moyenne fortune; c'est à faire aux dieux de monter des chevaux aislez et se paistre d'ambrosie. Ils n'ont point d'autre sommeil et d'autre appetit que le nostre; leur acier n'est pas de meilleure trempe que celuy dequoy nous nous armons; leur couronne ne les couvre ny du soleil ny de la pluie.

Diocletian, qui en portoit une si reverée et si fortunée, la resigna pour se retirer au plaisir d'une vie privée; et, quelque temps aprés, la necessité

---

1. Ils me suivent par contenance et par coustume, ou *plustost que moy ma fortune, pour en accroistre la leur;* tout ce qu'ils me dient *et font,* ce n'est que *fard,* leur liberté estant *bridée de toutes parts.*

des affaires publiques requerant qu'il revinst en prendre la charge, il respondit à ceux qui l'en prioient : « Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela, si vous aviez veu le bel ordre des arbres que j'ay moymesme planté chez moy, et les beaux melons que j'y ay semez. »

A l'advis d'Anacharsis, le plus heureux estat d'une police seroit où, toutes autres choses estant esgales, la precedence se mesureroit à la vertu et le rebut au vice.

Quand le roy Pyrrhus entreprenoit de passer en Italie, Cyneas, son sage conseiller, luy voulant faire sentir la vanité de son ambition : « Et bien ! Sire, luy demanda-il, à quelle fin dressez vous cette grande entreprinse? — Pour me faire maistre de l'Italie, respondit-il soudain. — Et puis, suyvit Cyneas, cela faict? — Je passeray, dict l'autre, en Gaule et en Espaigne. — Et aprés? — Je m'en iray subjuguer l'Afrique ; et en fin, quand j'auray mis le monde en ma subjection, je me reposeray et vivray content et à mon aise. — Pour Dieu, Sire, fit lors Cyneas[1], dictes moy à quoy il tient que vous ne soyez dés à present, si vous voulez, en cest estat? Pourquoy ne vous logez vous dés cette heure où vous dictes aspirer, et vous espargnez tant de travail et de hazard que vous jettez entre deux? »

Nimirum quia non bene norat quæ esset habendi

---

1. *Rechargea* lors Cineas.

Finis, et omnino quoad crescat vera voluptas.

Je m'en vais clorre ce pas par un verset ancien que je trouve singulierement beau à ce propos : *Mores cuique sui fingunt fortunam.*

CHAPITRE XLIII

Des Loix somptuaires.

La façon dequoy nos loix essayent à regler les foles et vaines despences des tables et vestemens semble estre contraire à sa fin. Le vray moyen, ce seroit d'engendrer aux hommes le mespris de l'or et de la soye, comme de choses vaines et inutiles ; et nous leur augmentons l'honneur et le prix, qui est une bien inepte façon pour en dégouster les hommes : car dire ainsi, qu'il n'y aura que les princes [1] qui puissent porter du velours et de la tresse d'or, et l'interdire au peuple, qu'est-ce autre chose que mettre en credit ces vanitez là [2], et faire croistre l'envie à chacun d'en user ? Que les roys quittent hardiment ces marques de grandeur, ils en ont assez d'autres : tels excez sont plus excusables à tout autre qu'à un prince. Par l'exemple de plusieurs nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer exterieu-

---

1. Qui mangent du turbot.
2. Ces *choses* là.

rement et nos degrez (ce que j'estime à la verité estre bien requis en un Estat), sans nourrir pour cet effect cette corruption et incommodité si apparente. C'est merveille comme la coustume en ces choses indifferentes plante aisément et soudain le pied de son authorité. A peine fusmes nous un an, pour le dueil du roy Henry second, à porter du drap à la cour, il est certain que desjà, à l'opinion d'un chacun, les soyes estoient venuës à telle vilité que, si vous en voyiez quelqu'un vestu, vous en faisiez soudain argument que c'estoit quelque homme de peu [1] : elles estoient demeurées en partage aux medecins et aux chirurgiens; et quoy qu'un chacun fust à peu prés vestu de mesme, si y avoit-il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualitez des hommes. Combien soudainement viennent en honneur parmy nos armées les pourpoins crasseux de chamois et de toile; et la pollisseure et richesse des vestements, à reproche et à mespris! Que les rois et les princes [2] commencent à quitter ces despences, ce sera faict en un mois sans edict et sans ordonnance, nous irons trestous [3] aprés. La loy devroit dire, tout [4] au rebours, que le cramoisy et l'orfeverie est defenduë à toute espece de gens, sauf aux basteleurs et aux courtisanes.

---

1. Vous en faisiez *incontinent quelque homme de ville.*
2. *Et les princes* [mots supprimés].
3. *Tous.*
4. *Tout* [mot supprimé].

De pareille invention corrigea Zeleucus les meurs corrompuës des Locriens. Ses ordonnances estoient telles : Que la femme de condition libre ne puisse mener aprés elle plus d'une chambriere, sinon lors qu'elle sera yvre, ny ne puisse sortir hors de la ville de nuict, ny porter joyaux d'or à l'entour de sa personne, ny robbe enrichie de broderie, si elle n'est publique et putain; Que, sauf les ruffiens, à l'homme[1] ne loise porter en son doigt anneau d'or, ny robbe delicate, comme sont celles des draps tissus en la ville de Milet. Et ainsi, par ces exceptions honteuses, il divertissoit ingenieusement les personnes[2] des superfluitez et delices pernicieuses. C'estoit une tres-utile maniere d'attirer par honneur et ambition les hommes à l'obeissance[3].

Nos roys peuvent tout en telles reformations externes; leur inclination y sert de loy, car le reste de la France prend pour patron ce qui se faict à la court : ces façons vitieuses naissent prés d'eux[4]. Qu'ils se desplaisent de cette vilaine chaussure qui montre si à descouvert nos membres plus honteux[5]; ce monstrueux grossissement[6] de pourpoins qui

1. A *homme.*

2. Ingenieusement *ses citoyens.*

3. Les hommes *à leur devoir et* à l'obeissance.

4. Leur inclination y sert de loy : *Quicquid principes faciunt, præcipere videntur.* Le reste de la France prend pour *regle la regle de la cour.* Qu'ils se desplaisent...

5. Nos membres *occultes.*

6. Ce *lourd* grossissement.

nous faict tous autres que nous ne sommes, si incommode à ceux qui ont à s'armer [1]; ces longues tresses de poil effeminées; cet usage de baiser ce que nous presentons à nos compaignons et nos mains en les saluant, ceremonie deuë autresfois aux seuls princes; et qu'un gentil-homme se trouve en lieu de respect, sans espée à son costé, tout esbraillé et destaché, comme s'il venoit de la garderobbe; et que, contre la forme de nos peres et la particuliere liberté de la noblesse de ce royaume, nous nous tenons descouverts bien loing autour d'eux en quelque lieu qu'ils soient; et, comme autour d'eux, autour de cent autres, tant nous avons de tiercelets et quartelets de roys; et ainsi d'autres pareilles introductions nouvelles et vitieuses : elles se verront incontinent esvanouyes et descriées. Ce sont erreurs superficielles, mais pourtant de mauvais prognostique; et sommes advertis que le massif se desment, quand nous voyons fendiller l'enduict et la crouste de nos parois [2].

---

1. Si incommode *à s'armer*.

2. Platon, en ses *Loix*, n'estime peste au monde plus dommageable à sa cité que de laisser prendre liberté à la jeunesse de changer en accoustrements, en gestes, en danses, en exercices et en chansons, d'une forme à une autre; remuant son jugement, tantost en cette assiette, tantost en cette là; courant aprés les nouvelletez, honorant leurs inventeurs : par où les mœurs se corrompent, et les anciennes institutions viennent à desdein et à mesprix. En toutes choses, sauf simplement aux mauvaises, la mutation est à craindre, la mutation des saisons, des vents, des vivres, des humeurs. Et nulles loix ne sont en leur vray credit que

CHAPITRE XLIV

Du Dormir.

La raison nous ordonne bien d'aller tousjours mesme chemin, mais non toutesfois mesme train; et ores que le sage ne doive donner aux passions humaines de se fourvoier de la droicte carriere, il peut bien, sans interest de son devoir, leur quitter aussi d'en haster ou retarder son pas, et ne se planter comme un colosse immobile et impassible. Quand la vertu mesme seroit incarnée, je croy que le poux luy battroit plus fort, allant à l'assaut qu'allant disner : voire il est necessaire qu'elle s'eschauffe et s'esmeuve. A cette cause, j'ay remarqué, pour chose rare, de voir quelquefois les grands personnages, aux plus hautes entreprinses et importans affaires, se tenir si entiers en leur assiette que de n'en accourcir pas seulement leur sommeil. Alexandre le Grand, le jour assigné à cette furieuse bataille contre Darius, dormit si profondement et si haute matinée que Parmenion fut contraint d'entrer en sa chambre, et, approchant de son lit, l'appeler deux ou trois fois par son nom pour l'esveiller, le temps d'aller au combat

---

celles ausquelles Dieu a donné quelque ancienne durée, de mode que personne ne sçache leur naissance, ny qu'elles ayent jamais esté autres.

le pressant. L'empereur Othon ayant resolu de se tuer, cette mesme nuit, aprés avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs et affilé le tranchant d'une espée dequoy il se vouloit donner, n'attendant plus qu'à sçavoir si chacun de ses amis s'estoit retiré en seureté, se print si profondement à dormir que ses valets de chambre l'entendoient ronfler. La mort de cet empereur a beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton, et mesmes cecy : car Caton estant prest à se deffaire, cependant qu'il attendoit qu'on luy rapportast nouvelles si les senateurs qu'il faisoit retirer s'estoient eslargis du port d'Utique, se mit si fort à dormir qu'on l'oyoit souffler de la chambre voisine; et celuy qu'il avoit envoyé vers le port l'ayant esveillé pour luy dire que la tourmente empeschoit les senateurs de faire voile à leur aise, il y en renvoya encore un autre, et se r'enfonçant dans le lict se remit encore à sommeiller jusques à ce que ce dernier l'asseura de leur partement. Encore avons nous dequoy le comparer au faict d'Alexandre, en ce grand et dangereux orage qui le menassoit par la sedition du tribun Metellus, voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville avecques son armée, lors de l'émotion de Catilina; auquel decret Caton seul insistoit, et en avoient eu Metellus et luy de grosses paroles et grandes menasses au Senat. Mais c'estoit au lendemain, en la place, qu'il falloit venir à l'execution, où Metellus, outre la faveur du peuple et de Cæsar, conspirant lors aux advantages de Pompeius,

se devoit trouver accompagné de force esclaves estrangiers et escrimeurs à outrance, et Caton fortifié de sa seule constance : de sorte que ses parens, ses domestiques et beaucoup de gens de bien en estoyent en grand soucy, et en y eut qui passerent la nuict ensemble sans vouloir reposer, ny boire, ny manger, pour le dangier qu'ils luy voyoient preparé; mesme sa femme et ses sœurs ne faisoyent que pleurer et se tourmenter en sa maison : là où luy, au contraire, reconfortoit tout le monde; et, aprés avoir souppé comme de coustume, s'en alla coucher et dormir de fort profond sommeil jusques au matin, que l'un de ses compagnons au Tribunat le vint esveiller pour aller à l'escarmouche. La connoissance que nous avons de la grandeur de courage de ces trois hommes par le reste de leur vie nous peut faire juger en toute seureté que cecy leur partoit d'une ame si loing enlevée au dessus de tels accidents qu'ils n'en daignoient entrer en émotion, non plus que d'accidens ordinaires [1].

En la bataille navale que Augustus gaigna contre Sextus Pompeius, en Sicile, sur le point d'aller au combat, il se trouva pressé d'un si profond sommeil qu'il fausit [2] que ses amis l'esveillassent pour

---

1. La connoissance que nous avons de la grandeur de courage de *cet homme* par le reste de *sa* vie nous peut faire juger en toute seureté que cecy *luy* partoit d'une ame si loing *eslevée* au dessus de tels accidents qu'*il* n'en *daignoit* entrer en *cervelle,* non plus que d'accidens ordinaires.

2. Qu'il *fallut.*

donner le signe de la bataille. Cela donna occasion à M. Antonius de luy reprocher, depuis, qu'il n'avoit pas eu le cœur seulement de regarder les yeux ouverts l'ordonnance de son armée, et de n'avoir osé se presenter aux soldats jusques à ce qu'Agrippa luy vint annoncer la nouvelle de la victoire qu'il avoit eu sur ses ennemis. Mais quant au jeune Marius, qui fit encore pis (car le jour de sa derniere journée contre Sylla, aprés avoir ordonné son armée et donné le mot et signe de la bataille, il se coucha dessoubs un arbre à l'ombre pour se reposer, et s'endormit si serré qu'à peine se peut-il esveiller de la route et fuitte de ses gens, n'ayant rien veu du combat), ils disent que ce fut pour estre si extremement aggravé de travail et de faute de dormir que nature n'en pouvoit plus. Et, à ce propos, les medecins adviseront si le dormir est si necessaire que nostre vie en dépende : car nous trouvons bien qu'on fit mourir le roi Perseus de Macedoine prisonnier à Rome, luy empeschant le sommeil; mais Pline en allegue qui ont vescu long temps sans dormir [1].

---

1. Chez Herodote, il y a des nations ausquelles les hommes dorment et veillent par demy années; et ceux qui escrivent la vie du sage Epimenides disent qu'il dormit cinquante sept ans de suite.

CHAPITRE XLV

De la Bataille de Dreux.

Il y eut tout plein de rares accidens en nostre bataille de Dreux; mais ceux qui ne favorisent pas fort la reputation de monsieur de Guise mettent volontiers en avant qu'il ne se peut excuser d'avoir faict alte et temporisé avec les forces qu'il commandoit, cependant qu'on enfonçoit monsieur le Connestable, chef de l'armée, avecques l'artillerie, et qu'il valoit mieux se hazarder, prenant l'ennemy par flanc, qu'attendant l'advantage de le voir en queuë, souffrir une si lourde perte; mais, outre ce que l'issuë en tesmoigna, qui en debattra sans passion me confessera aisément, à mon advis, que le but et la visée, non seulement d'un capitaine mais de chaque soldat, doit regarder la victoire en gros, et que nulles occurrences particulieres, quelque interest qu'il y ayt, ne le doivent divertir de ce point là. Philopœmen, en une rencontre contre Machanidas [1], ayant envoyé devant, pour attaquer l'escarmouche, bonne trouppe d'archers et gens de traict, et l'ennemy aprés les avoir renversez s'amusant à les poursuivre à toute bride et coulant aprés sa victoire le long de la bataille où estoit Philopœmen, quoy que ses soldats s'en émeussent,

---

1. *De* Machanidas.

il ne fut d'advis de bouger de sa place, ny de se presenter à l'ennemy pour secourir ses gens; ains, les ayant laissé chasser et mettre en pieces à sa veue, commença la charge sur les ennemis au bataillon de leurs gens de pied, lors qu'il les vit tout à fait abandonnez de leurs gens de cheval; et bien que ce fussent Lacedemoniens, d'autant qu'il les prit à heure que, pour tenir tout gaigné, ils commençoient à se desordonner, il en vint aisément à bout, et cela fait se mit à poursuivre Machanidas. Ce faict [1] est germain à celuy de monsieur de Guise.

En cette aspre bataille d'Agesilaus contre les Bœotiens, que Xenophon, qui y estoit, dict estre la plus rude qu'il eust onques veu, Agesilaus refusa l'avantage que fortune luy presentoit de laisser passer le bataillon des Bœotiens et les charger en queue, quelque certaine victoire qu'il en previst, estimant qu'il y avoit plus d'art que de vaillance; et, pour montrer sa proësse d'une merveilleuse ardeur de courage, choisit plustost de leur donner en teste. Mais aussi y [2] fut-il bien battu et blessé, et contraint en fin de se demesler, et prendre le party qu'il avoit refusé au commencement, faisant ouvrir ses gens pour donner passage à ce torrent de Bœotiens; puis, quand ils furent passez, prenant garde qu'ils marcheoyent en desordre comme ceux qui cuidoient bien estre hors de tout dangier, il les

---

1. Ce *cas*.
2. *Y* [mot supprimé].

fit suivre et charger par les flancs, mais pour cela ne les peut il tourner en fuite à val de route; ains se retirarent [1] le petit pas, monstrant tousjours les dens jusques à ce qu'ils se furent rendus à sauveté.

CHAPITRE XLVI

Des Noms.

Quelque diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade. De mesme, sous la consideration des noms, je m'en voy faire icy une galimafrée de divers articles.

Chaque nation a quelques noms qui se prennent, je ne sçay comment, en mauvaise part : et à nous Jehan, Guillaume, Benoit.

Item, il semble y avoir en la genealogie des princes certains noms fatalement affectez : comme des Ptolomées à ceux d'Ægypte, de [2] Henris en Angleterre, Charles en France, Baudoins en Flandres et, en nostre ancienne Aquitaine, des Guillaumes, d'où l'on dict que le nom de Guienne est venu, par un froid rencontre, s'il n'en y avoit d'aussi cruds dans Platon mesme.

Item, c'est une chose legiere, mais toutefois digne de memoire pour son estrangeté et escripte

---

1. Se *retirerent.*
2. *Des.*

par tesmoing oculaire, que Henry, duc de Normandie, fils de Henry second, roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblée de la noblesse y fut si grande que, pour passe-temps s'estant divisée en bandes par la ressemblance des noms, en la premiere troupe, qui fut des Guillaumes, il se trouva cent dix chevaliers assis à table portans ce nom, sans mettre en conte les simples gentils-hommes et serviteurs. Il est autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistans, comme il estoit à l'empereur Geta de faire distribuer le service de ses mets par la consideration des premieres lettres du nom des viandes : on servoyt celles qui se commençoient par *M* : mouton, marcassin, merlus, marsoin ; ainsi des autres.

Item, il se dit qu'il faict bon avoir bon nom, c'est à dire credit et reputation ; mais encore, à la verité, est-il commode d'avoir un nom beau et qui aisément se puisse comprendre [1] et mettre en memoire, car les roys et les grands nous en connoissent plus aisément et oublient plus mal volontiers ; et de ceux mesmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceux desquels les noms se presentent le plus facilement en la bouche [2]. J'ay veu le roy Henry second ne pouvoir jamais [3] nommer à droit un gentil-homme de ce quartier de Gascougne ; et, à une fille de la

1. D'avoir un nom *qui* aisément se puisse *prononcer.*
2. Le plus facilement *à la langue.*
3. *Jamais* [mot supprimé].

royne, il fut luy mesme d'advis de donner le nom general de la race, parce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop divers [1].

Item, on dit que la fondation de nostre Dame la Grand', à Poitiers, prit origine de ce que un jeune homme débauché, logé en cet endroit, ayant recouvré une garce et luy ayant d'arrivée demandé son nom, qui estoit Marie, se sentit si vivement espris de religion et de respect de ce nom sacrosainct de la Vierge, mere de nostre Sauveur, que non seulement il la chassa soudain, mais en amanda tout le reste de sa vie; et qu'en consideration de ce miracle, il fut basti, en la place où estoit la maison de ce jeune homme, une chapelle au nom de nostre Dame, et, depuis, l'eglise que nous y voyons [2].

Item, dira pas [3] la posterité que nostre reformation d'aujourd'huy ait esté delicate et exacte, de n'avoir pas seulement combatu les erreurs et les vices et rempli le monde de devotion, d'humilité, d'obeïssance, de paix et de toute espece de vertu,

---

1. Et Socrates estime digne du soing paternel de donner un beau nom aux enfants.

2. Cette correction, voyelle et auriculaire, devotieuse, tira droict à l'ame. Cette autre suivante, de mesme genre, s'insinua par les sens corporels : Pythagoras, estant en compagnie de jeunes hommes, lesquels il sentit complotter, eschauffez de la feste, d'aller violer une maison pudique, commanda à la menestriere de changer de ton; et par une musique poisante, severe et spondaïque, enchanta tout doucement leur ardeur et l'endormit.

3. Item, *ne* dira pas.

mais d'avoir passé jusque à combattre ces anciens noms de nos baptesmes, Charles, Loys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie, beaucoup mieux sentans de la foy? Un gentil'homme mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au pris du nostre, n'oublioit pas de mettre en conte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps [1], Don Grumedan, Quedragan, Agesilan; et qu'à les ouïr seulement sonner, il se sentoit qu'ils avoyent esté bien autres gens que Pierre, Guillot et Michel.

Item, je sçay bon gré à Jacques Amiot d'avoir laissé, dans le cours d'un' oraison françoise, les noms latins tous entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement, mais des-jà l'usage par le credit de son *Plutarque* nous en a osté toute l'estrangeté. J'ay souhaité souvent que ceux qui escrivent les histoires en latin nous laissassent nos noms tous tels qu'ils sont : car, en faisant de Vaudemont *Vallemontanus* et les metamorphosant pour les garber à la grecque ou à la romaine, nous ne sçavons où nous en sommes et en perdons la connoissance.

Pour clorre nostre conte, c'est un vilain usage, et de tresmauvaise consequence en nostre France, d'appeler chacun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui faict plus mes-

---

1. De ce temps *là*.

ler et mesconnoistre les races. Un capdet de bonne maison, ayant eu pour son appanage une terre sous le nom de laquelle il a esté connu et honoré, ne peut honnestement l'abandonner ; dix ans aprés sa mort, la terre s'en va à un estrangier qui en faict de mesmes : devinez où nous sommes de la connoissance de ces hommes. Il ne faut pas aller querir d'autres exemples que de nostre maison royalle, où autant de partages, autant de surnoms : cependant l'originel de la tige nous est eschappé. Il y a tant de liberté en ces mutations que, de mon temps, je n'ay veu personne eslevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ait attaché incontinent des titres genealogiques nouveaux et ignorez à son pere, et qu'on n'ait anté en quelque illustre tige; et, de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoynes à falsification. Combien avons nous de gentilshommes en France qui sont de royalle race selon leurs comptes ? Plus, ce croys-je, que d'autres. Fut-il pas dict de bonne grace par un de mes amys? Ils estoyent plusieurs assemblez pour la querelle d'un seigneur contre un autre, lequel autre avoit à la verité quelque prerogative de titres et d'alliances eslevées au dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chacun, cherchant à s'esgaler à luy, alleguoit, qui un' origine, qui un' autre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancarte domestique ; et le moindre se trouvoit arriere fils de quelque roy d'outremer. Comme ce fut à disner, cet-

tuy cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes reverences, suppliant l'assistance de l'excuser de ce que par temerité il avoit jusques lors vescu avec eux en compaignon; mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commençoit à les honnorer selon leurs degrez, et qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de princes. Aprés sa farce, il leur dict mille injures : « Contentez vous, de par Dieu! de ce que nous sommes [1]; nous sommes assez, si nous le sçavons bien maintenir; ne desadvouons pas la fortune et condition de nos peres [2], et ostons ces sotes imaginations, qui ne peuvent faillir à quiconque a l'impudence de les alleguer. »

Les armoiries n'ont de seurté non plus que les surnoms. Il porte [3] d'azur semé de trefles d'or, à une pate de lyon de mesme, armée de gueules, mise en face. Quel privilege a cette figure pour demeurer particulierement en une maison [4]? Un gendre la transportera en une autre famille; quelque chetif acheteur en fera ses premieres armes : il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion.

Mais cette consideration me tire par force à un autre champ. Sondons un peu de prés, et pour

---

1. Contentez vous, de par Dieu! *de ce dequoy nos peres se sont contentez et* de ce que nous sommes.
2. De nos *ayeulx*.
3. *Je* porte.
4. En *ma* maison

Dieu ! regardons à quel fondement nous attachons cette gloire et reputation pour laquelle se bouleverse le monde. Où asseons nous cette renommée que nous allons questant avec si grand' peine? C'est en somme Pierre ou Guillaume qui la porte, prend en garde, et à qui elle touche [1]. Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est ce qu'une voix pour tous potages? ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si aisez à varier, que je demanderois volontiers à qui touche l'honneur de tant de victoires, à Guesquin, à Glesquin ou Gueaquin [2]? Il y auroit bien plus d'apparence icy qu'en Lucien, que Σ. mit T. en procez, car

> *Non levia aut ludicra petuntur*
> *Præmia;*

il y va de bon : il est question laquelle de ces lettres doit estre payée de tant de sieges, batailles, blessures, prisons et services faits à la couronne de France par ce sien fameux connestable.

Nicolas Denisot n'a eu soing que des lettres de son nom, et en a changé toute la contexture pour en bastir le conte d'Alsinois, qu'il a estrené de la gloire de sa poësie et peinture. Et l'historien

---

1. O la courageuse faculté que l'esperance, qui, en un subject mortel et en un moment, va usurpant l'infinité, l'immensité, et remplissant l'indigence de son maistre de la possession de toutes les choses qu'il peut imaginer et desirer, autant qu'elle veut ! Nature nous a là donné un plaisant jouet.

2. Ou *à* Gueaquin ?

Suetone n'a aymé que le sens du sien, et en ayant privé Lénis, qui estoit le surnom de son pere, a laissé Tranquillus successeur de la reputation de ses escrits. Qui croiroit que le capitaine Bayard n'eust honneur que celuy qu'il a emprunté des faicts de Pierre Terrail ? et qu'Antoine Escalin se laisse voler à sa veuë tant de navigations et charges par mer et par terre au capitaine Poulin et au baron de la Garde ?

Secondement, ce sont traicts de plumes communs à mill'hommes. Combien y a il, en toutes les races, de personnes de mesme nom et surnom [1] ? Et puis [2] qui empesche mon palefrenier de s'appeller Pompée le Grand ? Mais, aprés tout, quels moyens, quels ressors y a il qui attachent à mon palefrenier trespassé, ou à cet autre homme qui eut la teste tranchée en Ægypte, et qui joignent à eux cette voix glorifiée et ces traicts de plume ainsin honorez, pour qu'ils [3] s'en adventagent ?

Id cinerem et manes credis curare sepultos [4] ?

Toutesfois,

Ad hæc se
Romanus, Graiusque, et Barbarus induperator

---

1. Et, en diverses races, siecles et païs, combien ? L'histoire a cognu trois Socrates, cinq Platons, huict Aristotes, sept Xenophons, vingt Demetrius, vingt Theodores, et pensez combien elle n'en a pas cognu !

2. *Et puis* [mots supprimés].

3. *Affin* qu'ils.

4. Quel ressentiment ont les deux compagnons en prin-

Erexit; causas discriminis atque laboris
Inde habuit : tanto major famæ sitis est quam
Virtutis.

CHAPITRE XLVII

De l'Incertitude de nostre jugement.

C'EST bien ce que dict ce vers :

Ἐπέων δὲ πολὺς νόμος ἔνθα καὶ ἔνθα.

« Il y a prou loy de parler par tout, et pour et contre. » Pour exemple :

> Vince Hannibal, et non seppe usar poi
> Ben la vittoriosa sua ventura.

Qui voudra estre de ce party et faire valoir avecques nos gens la faute de n'avoir dernierement poursuivy nostre pointe à Montcontour, ou qui voudra accuser le roy d'Espagne de n'avoir sceu se servir de

---

cipale valeur entre les hommes : Epaminondas, de ce glorieux vers qui court tant de siecles pour luy en nos bouches :

> *Consiliis nostris laus est attrita Laconum;*

et Africanus, de cet autre :

> *A sole exoriente supra Mæoti' paludes,*
> *Nemo est qui factis me æquiparare queat?*

Les survivants se chatouillent de la douceur de ces voix, et, par icelles, sollicitez de jalousie et desir, transmettent inconsiderément par fantasie aux trespassez cettuy leur propre ressentiment, et d'une pipeuse esperance se donnent à croire d'en estre capables à leur tour. Dieu le sçait.

l'advantage qu'il eut contre nous à Sainct Quentin, il pourra dire cette faute partir d'une ame enyvrée de sa bonne fortune, et d'un courage, lequel, plein et gorgé de ce commencement de bon heur, perd le goust de l'accroistre, des-jà par trop empesché à digerer ce qu'il en a; il en a sa brassée toute comble, il n'en peut saisir davantage, indigne que la fortune luy aye mis un tel bien entre mains : car quel profit en sent il, si neantmoins il donne à son ennemy moyen de se remettre sus? Quell' esperance peut on avoir qu'il ose un'autre fois attaquer ceux-cy ralliez et remis, et de nouveau armez de despit et de vengeance, qui ne les a osé ou sceu poursuivre tous rompus et effrayez,

Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror?

Mais en fin, que peut il attendre de mieux que ce qu'il vient de perdre ? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gain : tant que l'ennemy est en pieds, c'est à recommencer de plus belle ; ce n'est pas victoire si elle ne met fin à la guerre. En cette escarmouche où Cæsar eut du pire prés la ville d'Oricum, il reprochoit aux soldats de Pompeius qu'il eust esté perdu si leur capitaine eust sceu vaincre; et luy chaussa bien autrement les esperons quand ce fut à son tour.

Mais pourquoy ne dira l'on[1] aussi, au con-

---

1. Ne dira-*on*.

traire, que c'est l'effect d'un esprit precipiteux et insatiable de ne sçavoir mettre fin à sa convoitise ; que c'est abuser des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescrite, et que de se rejetter au dangier aprés la victoire, c'est la remettre encore un coup à la mercy de la fortune ; que l'une des plus grandes sagesses en l'art militaire, c'est de ne pousser son ennemy au desespoir. Sylla et Marius, en la guerre sociale, ayant défaict les Marses, en voyant encore une trouppe de reste qui par desespoir se revenoient jetter à eux comme bestes furieuses, ne furent pas d'advis de les attendre. Si l'ardeur de monsieur de Foix ne l'eust emporté à poursuivre trop asprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eust pas souillée de sa mort. Toutesfois encore servit la recente memoire de son exemple à conserver monsieur d'Anguien de pareil inconvenient à Serisoles. Il faict dangereux assaillir un homme à qui vous avez osté tout autre moyen d'eschaper que par les armes : car c'est une violente maistresse d'escole que la necessité [1] :

Vincitur haud gratis jugulo qui provocat hostem [2].

---

1. *Gravissimi sunt morsus irritatæ necessitatis.*

2. Voylà pourquoy Pharax empescha le roy de Lacedemone, qui venoit de gaigner la journée contre les Mantinéens, de n'aller affronter mille Argiens qui estoient eschappez entiers de sa desconfiture, ains les laisser couler en liberté pour ne venir à essayer la vertu picquée et despittée par le malheur.

Clodomire, roy d'Aquitaine, aprés sa victoire, poursuyvant Gondemar, roy de Bourgogne, vaincu et fuiant, le força de tourner teste; mais son opiniatreté luy osta le fruict de sa victoire, car il y mourut.

Pareillement, qui auroit à choisir, ou de tenir ses soldats richement et somptueusement armez, ou armez seulement pour la necessité, il se presenteroit en faveur du premier party, duquel estoit Sertorius, Philopœmen, Brutus, Cæsar et autres, que c'est tousjours un éguillon d'honneur et de gloire au soldat de se voir paré, et un' occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant à sauver ses armes comme ses biens et heritages[1]. Mais il s'offriroit aussi, de l'autre part, qu'on doit plustost oster au soldat le soing de se conserver que de le luy accroistre; qu'il craindra par ce moyen doublement à se hazarder : joint que c'est augmenter à l'ennemy l'envie de la victoire par ces riches despouilles; et a l'on remarqué que d'autres fois cela encouragea merveilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Car[2] Antiochus montrant à Hannibal l'armée qu'il preparoit contr'eux, pompeuse et magnifique en toute sorte d'equipage, et luy demandant ainsi[3] : « Les Romains se

1. Raison, dit Xenophon, pourquoy les Asiatiques menoyent en leurs guerres femmes, concubines, avec leurs joyaux et richesses plus cheres.

2. *Car* [mot supprimé].

3. *Ainsi* [mot supprimé].

contenteront ils de cette armée? — S'ils s'en contenteront? respondit-il; vrayement, c'est mon [1], pour avares qu'ils soyent. » Licurgus defendoit aux siens non seulement la sumptuosité en leur equipage, mais encore de despouiller leurs ennemis vaincus, voulant, disoit-il, que la pauvreté et frugalité reluisist avec le reste de la bataille.

Aux sieges et ailleurs, où l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, desdaigner et injurier de toutes façons de reproches, et non sans apparence de raison. Car ce n'est pas faire peu de leur oster toute esperance de grace et de composition, en leur representant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ils ont si fort outragé, et qu'il ne reste remede que de la victoire. Si est-ce qu'il en mesprit à Vitellius : car, ayant affaire à Othon, plus foible en valeur de soldats, des-accoustumez de longue main du faict de la guerre et amollis par les delices de la ville, il les agassa tant en fin par ses paroles picquantes, leur reprochant leur pusillanimité et le regret des dames et festes qu'ils venoient de laisser à Rome, qu'il leur remit par ce moyen le cœur au ventre, ce que nuls enhortemens n'avoient sceu faire, et les attira luymesme sur ses bras, où l'on ne les pouvoit pousser. Et de vray, quand ce sont injures qui touchent au vif, elles peuvent faire ayséement

---

1. Vrayement *oui*.

que celuy qui alloit laschement à la besongne pour la querelle de son roy y aille d'une autre affection pour la sienne propre.

A considerer de combien d'importance est la conservation d'un chef en un' armée, et que la visée de l'ennemy regarde principalement cette teste à laquelle tiennent toutes les autres et en dependent, il semble qu'on ne puisse mettre en doubte ce conseil, que nous voions avoir esté pris par plusieurs grands chefs, de se travestir et desguiser sur le point de la meslée : toutefois l'inconvenient qu'on encourt par ce moyen n'est pas moindre que celuy qu'on pense fuir; car le capitaine venant à estre mesconu des siens, le courage qu'ils prennent de son exemple et de sa presence vient aussi quant et quant à leur faillir, et, perdant la veuë de ses marques et enseignes accoustumées, ils le jugent ou mort, ou s'estre desrobé, desesperant de l'affaire. Et, quant à l'experience, nous luy voyons favoriser tantost l'un, tantost l'autre party. L'accident de Pyrrhus en la bataille qu'il eut contre le consul Levinus, en Italie, nous sert à l'un et à l'autre visage [1] : car, pour s'estre voulu cacher sous les armes de Demogacles et luy avoir donné les siennes, il sauva bien sans doute sa vie, mais aussi il en cuida encourir l'autre inconvenient de perdre la bataille [2].

---

1. A l'un *et l'autre* visage.

2. Encourir l'autre inconvenient de perdre la *journée*. Alexandre, Cæsar, Lucullus, aimoient à se marquer au com-

A la bataille de Pharsale, entre autres reproches qu'on donne à Pompeius, c'est d'avoir arresté son armée pied coy attendant l'ennemy : « Pour autant que cela (je des-roberay icy les mots mesmes de Plutarque, qui valent mieux que les miens) affoiblit la violence que le courir donne aux premiers coups, et quant et quant oste l'eslancement des combatans les uns contre les autres, qui a accoustumé de les remplir d'impetuosité et de fureur plus que autre chose, quand ils viennent à s'entrechoquer de roideur, leur augmentant le courage par le cry et la course ; et rend la chaleur des soldats en maniere de dire refroidie et figée. » Voilà ce qu'il dict pour ce rolle. Mais si Cæsar eust perdu, qui n'eust peu aussi bien dire qu'au contraire, la plus forte et roide assiette est celle en laquelle on se tient planté sans bouger, et que qui est en sa démarche [1] arresté, resserrant et espargnant pour le besoing sa force en soy mesmes, a grand avantage contre celuy qui est esbranlé et qui a desjà employé [2] à la course la moitié de son haleine? outre ce que l'armée estant un corps de tant de diverses pieces, il est impossible qu'elle s'esmeuve, en cette furie, d'un mouvement si juste

---

bat par des accoustremens et armes riches, de couleur reluisante et particuliere. Agis, Agesilaus et ce grand Gilippus, au rebours, alloyent à la guerre obscurement couverts et sans attour imperial.

1. En sa *marche*.

2. Desjà *consommé*.

qu'elle n'en altere ou rompe son ordonnance, et que le plus dispost ne soit aux prises avant que son compagnon le secoure[1]. D'autres ont reglé ce doubte en leur armée de cette maniere : « Si les ennemis vous courent sus, attendez les de pied coy; s'ils vous attendent de pied coy, courez leur sus. »

Au passage que l'empereur Charles cinquiesme fit en Provence, le roy François fut au propre d'eslire, ou de luy aller au devant en Italie, ou de l'attendre en ses terres; et bien qu'il considerast combien c'est d'avantage de conserver sa maison pure et nette des troubles de la guerre, afin qu'entiere en ses forces, elle puisse continuellement fournir deniers et secours au besoing; que la necessité des guerres porte à tous les coups de faire le gast, ce qui ne se peut faire bonnement en nos biens propres; et si, le païsant ne porte pas si doucement ce ravage de ceux de son party que de l'ennemy, en maniere qu'il s'en peut aysément allumer des seditions et des troubles parmy nous; que la licence de desrober et de[2] piller, qui ne peut estre permise en son pays, est un grand sup-

---

1. En cette villaine battaille des deux freres perses, Clearchus, Lacedemonien, qui commandoit les Grecs du party de Cyrus, les mena tout bellement à la charge sans se haster; mais, à cinquante pas prés, il les mit à la course, esperant par la brieveté de l'espace mesnager et leur ordre et leur haleine, leur donnant cependant l'avantage de l'impetuosité pour leurs personnes et pour leurs armes à trait.

2. *De* [mot supprimé].

port aux ennuis de la guerre ; et qui n'a autre esperance de gaing que sa solde, il est mal aisé qu'il soit tenu en office, estant à deux pas de sa femme et de sa retraicte ; que celuy qui met la nappe tombe tousjours des despens; qu'il y a plus d'allegresse à assaillir qu'à deffendre ; et que la secousse de la perte d'une bataille dans nos entrailles est si violente qu'il est malaisé qu'elle ne crolle tout le corps, attendu qu'il n'est passion contagieuse comme celle de la peur, ny qui se preigne si aysément à credit, et qui s'espande plus brusquement; et que les villes qui auront ouy l'esclat de ceste tempeste à leurs portes, qui auront recueilly leurs capitaines et soldats tremblans encore et hors d'haleine, il est dangereux sur la chaude qu'ils ne se jettent à quelque mauvais party : si est-ce qu'il choisit de r'appeler les forces qu'il avoit delà les monts, et de voir venir l'ennemy. Car il peut imaginer au contraire qu'estant chez luy et entre ses amis, il ne pouvoit faillir d'avoir planté de toutes commoditez : les rivieres, les passages, à sa devotion, luy conduiroient et vivres et deniers en toute seureté et sans besoing d'escorte; qu'il auroit ses subjects d'autant plus affectionnez qu'ils auroient le danger plus prés; qu'ayant tant de villes et de barrieres pour sa seureté, ce seroit à luy de donner loy au combat selon son opportunité et advantage ; et, s'il luy plaisoit de temporiser, qu'à l'abry et à son aise il pourroit voir morfondre son ennemy, et se défaire soy mesmes par les difficultez qui le combatroyent engagé en une terre estran-

giere [1] où il n'auroit devant ny derriere luy, ny à costé, rien qui ne luy fist guerre, nul moyen de refréchir ou eslargir [2] son armée, si les maladies s'y mettoient, ny de loger à couvert ses blessez, nuls deniers, nuls vivres qu'à pointe de lance, nul loisir de se reposer et prendre haleine, nulle science de lieux et du pays [3], qui le sceust deffendre d'embusches et surprises, et, s'il venoit à la perte d'une bataille, aucun moyen d'en sauver les reliques. Et n'avoit pas faute d'exemples pour l'un et pour l'autre party.

Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique que de defendre les siennes, et le combattre en Italie où il estoit, d'où bien luy en [4] print; mais, au contraire [5], Hannibal, en ceste mesme guerre, se ruina d'avoir abandonné la conqueste d'un pays estranger pour aller deffendre le sien. Les Atheniens, ayant laissé l'ennemy en leurs terres pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire; mais Agathocles, roy de Siracuse, l'eut favorable, ayant passé en Afrique et laissé la guerre chez soy.

Ainsin [6] nous avons bien accoustumé de dire avec raison que les evenemens et issuës dependent,

---

1. En une terre *contraire*.
2. De *rafraichir* ou *d'*eslargir.
3. De lieux *ny de* pays.
4. *En* [mot supprimé].
5. Mais, au *rebours*.
6. *Ainsi*.

notamment en la guerre, pour la pluspart de la fortune, laquelle ne se veut pas renger et assujectir à nostre discours et prudence, comme disent ces vers :

> *Et male consultis pretium est : prudentia fallax,*
> *Nec fortuna probat causas sequiturque merentes,*
> *Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.*
> *Scilicet est aliud quod nos cogatque regatque*
> *Majus, et in proprias ducat mortalia leges.*

Mais, à le bien prendre, il semble que nos conseils et deliberations en dépendent bien autant, et que la fortune n'est pas plus incertaine et temeraire que nos discours [1].

CHAPITRE XLVIII

Des Destriers.

ME voicy devenu grammairien, moy qui n'apprins jamais langue que par routine, et qui ne sçay encore que c'est d'adjectif, conjunctif et d'ablatif. Il me semble avoir ouy dire que les Romains avoient des chevaux qu'ils appelloient *funales* ou *dextrarios,* qui se menoient à dextre ou à relais, pour les prendre tous frez au besoin : et de là vient que nous appelons *destriers* les chevaux de

---

1. Et que la fortune *engage en son trouble et incertitude aussi* nos discours. Nous raisonnons hazardeusement et temerairement, dit Timæus en Platon, par ce que, comme nous, noz discours ont grande participation à la temerité du hazard.

service. Et nos romans disent ordinairement *adestrer* pour *accompaigner*. Ils appeloyent aussi *desultorios equos,* des chevaux qui estoyent dressez de façon que, courans de toute leur roideur, accouplez costé à costé [1] l'un de l'autre, sans bride, sans selle, les gentils-hommes romains, voire tous armez, au milieu de la course, se jettoient et rejettoient de l'un à l'autre [2]. On dict de Cæsar et aussi du grand Pompeius que, parmy leurs autres excellentes qualitez, ils estoient fort bons hommes

---

1. *Coste à coste.*

2. Les Numides gendarmes menoient en main un second cheval pour changer au plus chaud de la meslée : *quibus, desultorum in modum, binos trahentibus equos, inter acerrimam sæpe pugnam, in recentem equum ex fesso armatis transsultare mos erat : tanta velocitas ipsis tamque docile equorum genus!* Il se trouve plusieurs chevaux dressez à secourir leur maistre, courir sus à qui leur presente une espée nue, se jetter des pieds et des dents sur ceux qui les attaquent et affrontent; mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis qu'aux ennemis; joint que vous ne les desprenez pas à vostre poste quand ils se sont une fois harpez, et demeurez à la misericorde de leur combat. Il mesprint lourdement à Artibius, general de l'armée de Perse, combattant contre Onesilus, roy de Salamine, de personne à personne, d'estre monté sur un cheval façonné en cette escole, car il fut cause de sa mort, le coustillier d'Onesilus l'ayant accueilly d'une faulx entre les deux espaules, comme il s'estoit cabré sur son maistre. Et ce que les Italiens disent qu'en la bataille de Fornuove le cheval du roy Charles se deschargea à ruades et pennades des ennemis qui le pressoyent, qu'il estoit perdu sans cela : ce fut un grand coup de hazard, s'il est vray. Les Mammelus se vantent d'avoir les plus adroits chevaux de gensdarmes du monde; que, par nature

de cheval; et de Cæsar, qu'en sa jeunesse, monté à dos sur un cheval et sans bride, il luy faisoit prendre carriere, les mains tournées derriere le dos. Comme nature a voulu faire de ce personnage et d'Alexandre deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcée à les armer extraordinairement : car chacun sçait du cheval d'Alexandre, Bucefal, qu'il avoit la teste retirant à celle d'un toreau, qu'il ne se souffroit monter à personne qu'à son maistre, ne peut estre dressé que par luy mesme, fut honoré aprés sa mort, et une ville bastie en son nom. Cæsar en avoit aussi un autre qui avoit les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle coupée en forme de doigts, lequel ne peut estre monté ny dressé que par Cæsar, qui dédia son image aprés sa mort à la déesse Venus.

Je ne démonte pas volontiers quand je suis à cheval, car c'est l'assiette en laquelle je me trouve le mieux, et sain et malade [1] : aussi dict Pline qu'elle est tres-salutaire [2] à l'estomach et aux jointures. Poursuivons donc, puis que nous y sommes.

On lict en Xenophon la loy de Cyrus [3] deffen-

---

et par coustume, ils sont faits à cognoistre et distinguer l'ennemy sur qui il faut qu'ils se ruent de dents et de pieds, selon la voix ou signe qu'on leur fait, et pareillement à relever de la bouche les lances et dards emmy la place et les offrir au maistre selon qu'il le commande.

1. Platon la recommande pour la santé.

2. Qu'elle est *salutaire*.

3. *De Cyrus* [mots supprimés].

dant de voyager à pied à homme qui eust cheval. Trogus et Justinus disent que les Parthes avoient accoustumé de faire à cheval non seulement la guerre, mais aussi tous leurs affaires publiques et privez, marchander, parlementer, s'entretenir et se promener; et que la plus notable difference des libres et des serfs parmy eux, c'est que les uns vont à cheval et [1] les autres à pié [2].

Il y a plusieurs exemples en l'histoire romaine (et Suetone le remarque plus particulierement de Cæsar) des capitaines qui commandoient à leurs gens de cheval de mettre pied à terre, quand ils se trouvoient pressez de l'occasion, pour oster aux soldats toute esperance de fuite [3]; mais [4] nos ancestres, et notamment du temps de la guerre des Anglois, en tous les combats [5] solennels et journées assignées, se mettoient [6] tous à pié, pour ne se fier à autre chose qu'à leur force propre et vigueur de leur courage et de leurs membres de chose si chere que

---

1. *Et* [mot supprimé].
2. Institution née du roy Cyrus.
3. Et pour l'advantage qu'ils esperoient en cette sorte de combat, *quo haud dubie superat Romanus*, dit Tite Live. Si est il que la premiere provision dequoy ils se servoient à brider la rebellion des peuples de nouvelle conqueste, c'estoit leur oster armes et chevaux. Pourtant voyons nous si souvent en Cæsar : *arma proferri, jumenta produci, obsides dari jubet.* Le Grand Seigneur ne permet aujourd'huy ny à chrestien ny à juif d'avoir cheval à soy sous son empire.
4. *Mais* [mot supprimé].
5. *Es* combats.
6. La plus part du temps.

l'honneur et la vie. Vous engagez[1] vostre valeur et vostre fortune à celle de vostre cheval : ses playes et sa mort tirent la vostre en consequence ; son effray ou sa fureur[2] vous rendent ou temeraire ou lasche ; s'il a faute de bouche ou d'esperon, c'est à vostre honneur à en respondre. A cette cause, je ne trouve pas estrange que ces combats là fussent plus fermes et plus furieux que ceux qui se font à cheval.

Cedebant pariter pariterque ruebant
Victores victique, neque his fuga nota neque illis[3].

Et chose que nous appellons à la societé d'un si grand hazard doit estre en nostre puissance le plus qu'il se peut ; comme je conseilleroy de choisir les armes les plus courtes, et celles dequoy nous nous pouvons le mieux respondre. Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espée que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistole, en laquelle il y a plusieurs pieces, la poudre, la pierre, le rouët, desquelles la moindre qui viendra[4] à faillir vous fera faillir vostre fortune. On asseure[5] peu seurement le coup que l'air vous conduict,

Et quo ferre velint permittere vulnera ventis :

---

1. Quoy qu'en die Chrysanthes en Xenophon.
2. Son effray ou sa *fougue*.
3. Leurs battailles se voyent bien mieux contestées ; ce ne sont à cette heure que routes : *primus clamor atque impetus rem decernit*.
4. Qui *vienne*.
5. On *assene*.

Ensis habet vires, et gens quæcunque virorum est
Bella gerit gladiis.

Mais, quant à cett' arme là, j'en parleray plus largement[1] où je feray comparaison des armes anciennes aux nostres ; et, sauf l'estonnement des oreilles, à quoy meshuy[2] chacun est apprivoisé, je croy que c'est un' arme de fort peu d'effect, et espere que nous en quitterons bien tost l'usage[3].

---

1. Plus *amplement.*
2. A quoy *desormais.*
3. Que nous en quitterons *un jour* l'usage. Celle dequoy les Italiens se servoient, de jet et à feu, estoit plus effroyable. Ils nommoient *phalarica* une certaine espece de javeline armée par le bout d'un fer de trois pieds, affin qu'il peust percer d'outre en outre un homme armé, et se lançoit tantost de la main, en la campagne, tantost à tout des engins pour deffendre les lieux assiegez; la hante, revestue d'estouppe empoixée et huilée, s'enflammoit de sa course, et, s'attachant au corps ou au bouclier, ostoit tout usage d'armes et de membres. Toutesfois il me semble que, pour venir au joindre, elle portast aussi empeschement à l'assaillant, et que le champ, jonché de ces tronçons bruslants, produisist en la meslée une commune incommodité :

Magnum stridens contorta Phalarica venit,
Fulminis acta modo.

Ils avoyent d'autres moyens à quoy l'usage les dressoit, et qui nous semblent incroyables par inexperience, par où ils suppleoyent au deffaut de nostre poudre et de noz boulets. Ils dardoyent leurs piles de telle roideur que souvent ils en enfiloyent deux boucliers et deux hommes armés et les cousoyent. Les coups de leurs fondes n'estoient pas moins certains et loingtains : *saxis globosis funda, mare apertum incessentes, coronas modici circuli magno ex intervallo loci assueti trajicere, non capita modo hostium vulnerabant, sed*

Encore ne faut-il pas oublier la plaisante assiette qu'avoit à cheval[1] un maistre Pierre Pol, docteur en theologie, que Monstrelet recite avoir accoustumé se promener par la ville de Paris et ailleurs[2], assis de costé comme les femmes. Il dit aussi ailleurs que les Gascons avoient des chevaux terribles, accoustumez de virer en courant, dequoy les François, Piccards, Flamens et Brabançons faisoient grand miracle, « pour n'avoir accoustumé de le voir[3] » : ce sont ses mots. Je ne sçay quel maniement ce pouvoit estre, si ce n'est celuy de nos pas-

---

quem locum destinassent. Leurs pieces de batterie representoient, comme l'effect, aussi le tintamarre des nostres : *ad ictus mœnium cum terribili sonitu editos, pavor et trepidatio cœpit.* Les Gaulois, noz cousins en Asie, haïssoyent ces armes traistresses et volantes, duits à combattre main à main avec plus de courage. *Non tam patentibus plagis moventur, ubi latior quam altior plaga est, etiam gloriosius se pugnare putant : iidem, quum aculeus sagittæ aut glandis abditæ introrsus tenui vulnere in speciem urit, tum in rabiem et pudorem tam parvæ perimentis pestis versi, prosternunt corpora humi :* peinture bien voisine d'une arquebusade. Les dix mille Grecs, en leur longue et fameuse retraitte, rencontrerent une nation qui les endommagea merveilleusement à coups de grands arcs et forts et des sagettes si longues qu'à les reprendre à la main on les pouvoit rejetter à la mode d'un dard, et perçoient de part en part un bouclier et un homme armé. Les engeins que Dionysius inventa, à Syracuse, à tirer des gros traits massifs et des pierres d'horrible grandeur, d'une si longue volée et impetuosité, representoient de bien prés nos inventions.

1. Qu'avoit *sur sa mule.*
2. *Et ailleurs* [mots supprimés].
3. De *les* voir.

sades [1]. Cæsar, parlant de ceux de Suede : « Aux rencontres qui se font à cheval, dict-il, ils se jettent souvent à terre pour combattre à pié, ayant accoustumé leurs chevaux de ne bouger ce pendant de la place, auxquels ils recourent promptement, s'il en est besoing ; et, selon leur coustume, il n'est rien si vilain et si lasche que d'user de selles et bardelles, et mesprisent ceux qui en usent : de maniere que, fort peu en nombre, ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs. » Ce que j'ay admiré autresfois, de voir un cheval dressé à se manier à toutes mains avec une baguette, la bride avallée sur ses oreilles, estoit ordinaire aux Massiliens, qui se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride.

Et gens, quæ nudo residens Massilia dorso,
Ora levi flectit, frænorum nescia, virga [2].

Le roy Alphonce, celuy qui dressa en Espaigne l'ordre des chevalliers de la Bande ou de l'Escharpe, leur donna, entre autres regles, de ne monter ny mule ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende, comme je viens d'apprendre dans les *Lettres* de Guevara, desquelles ceux qui les ont appellées *dorées* faisoient jugement bien autre que celuy que j'en fay [3].

---

1. *Je ne sçay quel maniement*, etc. [phrase supprimée].

2. *Et Numidæ infræni cingunt.*
Equi sine frænis, deformis ipse cursus, rigida cervice et extento capite currentium.

3. *Le Courtisan* dit qu'avant son temps c'estoit reproche à un gentilhomme d'en chevaucher. Les Abyssins au rebours, à

Les Scythes, où la necessité les pressoit en la guerre, tiroient du sang de leurs chevaux, et s'en abreuvoient et nourrissoient :

Venit et epoto Sarmata pastus equo.

Ceux de Crotte, assiegez par Metellus, se trouverent en telle disette de tout autre breuvage qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux [1].

Ces nouveaux peuples des Indes, quand les Espagnols y arriverent, estimerent, tant des hommes que des chevaux, que ce fussent, ou dieux, ou animaux en noblesse au-dessus de leur nature. Aucuns, aprés avoir esté vaincus, venant demander paix et pardon aux hommes et leur apporter de

---

mesure qu'ils sont les plus advancez prés le Prettejan, leur prince, affectent, pour la dignité et pompe, de monter des grandes mules. Xenophon recite que les Assyriens tenoient tousjours leurs chevaux entravez au logis, tant ils estoient fascheux et farouches; et qu'il falloit tant de temps à les destacher et harnacher que, pour que cette longueur ne leur apportast dommage s'ils venoient à estre en desordre surprins par les ennemis, ils ne logeoient jamais en camp qui ne fust fossoyé et remparé. Son Cyrus, si grand maistre au fait de chevalerie, mettoit les chevaux de son escot, et ne leur faisoit bailler à manger qu'ils ne l'eussent gaigné par la sueur de quelque exercice.

1. Pour verifier combien les armées turquesques se conduisent et maintiennent à meilleure raison que les nostres, ils disent qu'outre ce que les soldats ne boivent que de l'eau et ne mangent que riz et de la chair salée mise en poudre, dequoy chacun porte aisément sur soy provision pour un moys, ils sçavent aussi vivre du sang de leurs chevaux, comme les Tartares et Moscovites, et le salent.

l'or et des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avec une toute pareille harengue à celle des hommes, prenant leur hannissement pour langage de composition et de trefve.

Aux Indes de deçà, c'estoit anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un elephant, le second d'aller en coche, trainé à quatre chevaux, le tiers de monter un chameau, le dernier et plus vile degré d'estre porté ou charrié par un cheval seul [1].

Le duc de Moscovie devoit anciennement cette reverence aux Tartares, quand ils envoyoient vers luy des ambassadeurs, qu'il leur alloit au devant à pié et leur presentoit un gobeau de lait de jument (breuvage qui leur est en delices), et si, en beuvant, quelque goutte en tomboit sur le crin de leurs

---

1. Quelcun de nostre temps escrit avoir veu en ce climat là des païs où on chevauche les bœufs avec bastines, estriers et brides, et s'estre bien trouvé de leur porture. Quintus Fabius Maximus Rutilianus, contre les Samnites, voyant que ses gents de cheval, à trois ou quatre charges, avoient failly d'enfoncer le bataillon des ennemis, print ce conseil, qu'ils debridassent leurs chevaux et brochassent à toute force des esperons, si que, rien ne les pouvant arrester, au travers des armes et des hommes renversez, ils ouvrirent le pas à leurs gens de pied, qui parfirent une tres-sanglante deffaite. Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus contre les Celtiberiens : *Id cum majore vi equorum facietis, si effrænatos in hostes equos immittitis; quod sæpe romanos equites cum laude fecisse memoriæ proditum est; detractisque frænis, bis ultro citroque cum magna strage hostium, infractis omnibus hastis, transcurrerunt.*

chevaux, il estoit tenu de la lecher avec la langue. En Russie, l'armée que l'empereur Bajazet y avoit envoyée fut accablée d'un si horrible ravage de neiges que, pour s'en mettre à couvert et garentir du froid [1], plusieurs s'adviserent de tuer et eventrer leurs chevaux pour se getter dedans et jouyr de cette chaleur vitale [2].

Nous appellons un cheval entier, qui a crin et oreille; et ne passent les autres à la montre. Les Lacedemoniens ayant desfait les Atheniens en la Sicile, retournans de la victoire en pompe en la ville de Siracuse, entre autres bravades, firent tondre les chevaux vaincus et les menarent [3] ainsin en triomphe. Alexandre combatit une nation, Dahas : ils alloyent deux à deux armez à cheval à la guerre ; mais en la meslée l'un descendoit à terre, et combatoient asture à pied, asture à cheval, l'un aprés l'autre [4].

---

1. Et *sauver* du froid.

2. Bajazet, aprés cest aspre estour où il fut rompu par Tamburlan, se sauvoit belle erre sur une jument arabesque, s'il n'eust esté contrainct de la laisser boire son saoul au passage d'un ruisseau ; ce qui la rendit si flacque et refroidie qu'il fut bien aisément aprés acconsuivy par ceux qui le poursuivoyent. On dit bien qu'on les lasche, les laissant pisser ; mais le boire, j'eusse plustost estimé qu'il l'eust renforcée. Crœsus, passant le long de la ville de Sardis, y trouva des pastis où il y avoit grande quantité de serpents, desquels les chevaux de son armée mangeoient de bon appetit : qui fut un mauvais prodige à ses affaires, dit Herodote.

3. *Menerent.*

4. Et combatoient *ore* à pied, *ore* à cheval, l'un aprés l'autre. Je n'estime point qu'en suffisance et en grace à

On a veu de mon temps, à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels, en sa plus roide course, se rejettoyent à tours à terre et puis sur la selle, et un qui, seulement des dents, bridoit et harnachoit son cheval; un autre qui, entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'autre sur l'autre, portant un second sur ses bras, couroit à toute bride [1]; ce second, tout debout [2], tirant en la course des coups bien certains de son arc; plusieurs qui, les jambes contre-mont, couroyent [3] la teste plantée sur leurs selles entre les pointes des simeterres attachez au harnois. En mon enfance, le prince de Sulmone, à Naples, maniant un rude cheval de toute sorte de maniemens, tenoit soubs ses genouz et soubs ses orteils des reales, comme si elles y eussent esté clouées [4].

---

cheval nulle nation nous emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de nostre parler, semble plus regarder au courage qu'à l'adresse. Le plus sçavant, le plus seur, le mieux advenant à mener un cheval à raison que j'aye cognu, fut à mon gré monsieur de Carnevalet, qui en servoit nostre roy Henry second. J'ay veu homme donner carriere à deux pieds sur sa selle, demonter sa selle, et au retour la relever, reaccommoder et s'y rasseoir, fuyant tousjours à bride avallée; ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par derriere de bons coups de son arc; amasser ce qu'il vouloit, se jettant d'un pied à terre, tenant l'autre en l'estrier; et autres pareilles singeries, dequoy il vivoit.

1. *Piquoit* à toute bride.
2. Tout debout sur luy.
3. Qui, les jambes contre-mont, *donnoient carriere.*
4. Pour montrer la fermeté de son assiette.

CHAPITRE XLIX

Des Coustumes anciennes

J'EXCUSEROIS volontiers en nostre peuple de n'avoir autre patron et regle de perfection que ses propres meurs et usances : car c'est un commun vice non du vulgaire seulement, mais quasi de tous hommes, d'avoir leur visée et leur arrest sur le train auquel ils sont nais. Je suis content, quand il verra Fabritius ou Scipion [1], qu'il leur trouve la contenance et le port barbare, puis qu'ils ne sont ny vestus ny façonnez à nostre mode. Mais je me plains de sa particuliere indiscretion de se laisser si fort piper et aveugler à l'authorité de l'usage present qu'il soit capable de changer d'opinion et d'advis tous les mois, s'il plait à la coustume, et qu'il juge si diversement de soy mesmes. Quand il portoit le busc de son pourpoin entre les mamelles, il maintenoit par vives raisons qu'il estoit tresbien [2]. Quelques années aprés, le voylà avalé jusques entre les cuisses ; il se moque de son autre usage, le trouve inepte et insupportable. La façon de se vestir presente luy faict incontinent condamner et mespriser [3] l'ancienne, d'une resolution si grande

---

1. Fabritius ou *Lælius*.
2. Qu'il estoit *en son vray lieu*.
3. *Et mespriser* [mots supprimés].

et d'un consentement si universel que vous diriez que c'est une vraye manie qui luy roule[1] ainsi l'entendement. Par ce que nostre changement est si subit et si prompt en cela que l'invention de tous les tailleurs du monde ne sçauroit fournir assez de nouvelletez, il est force que bien souvent les formes mesprisées reviennent en credit, et celles là mesmes tombent en mespris tantost aprés; et qu'un mesme jugement preigne en l'espace de quinze ou vingt ans deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions, d'une inconstance et legereté incroyable[2].

Je veux icy entasser aucunes coustumes anciennes[3] que j'ay en memoire, les unes de mesme les nostres, les autres differentes, afin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choses humaines, nous en ayons le jugement plus esclaircy et plus ferme.

Ce que nous disons de combattre à l'espée et la cape, il s'usoit encores entre les Romains, ce dict Cæsar : *Sinistras sagis involvunt, gladiosque distringunt;* et remerque dés lors en nostre nation ce vice, qui y est encore, d'arrester les passans que nous rencontrons en chemin, et de les forcer de nous dire qui ils sont, et de prendre à injure[4] et oc-

---

1. Que c'est *quelque espece de* manie qui luy *tourneboule.*
2. Il n'y a si fin entre nous qui ne se laisse embabouiner de cette contradiction et esbloüyr tant les yeux internes que les externes insensiblement.
3. Aucunes *façons* anciennes.
4. Et de *recevoir* à injure.

casion de querelle, s'ils refusent de nous respondre.

Aux bains, que les anciens prenoyent tous les jours avant le repas, et les prenoyent aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains, ils ne se lavoyent du commencement que les bras et les jambes; mais depuis, et d'une coustume qui a duré plusieurs siecles et en la plus part des nations du monde, ils se lavoyent tous nudz d'eau mixtionnée et parfumée, de maniere qu'ils prenoyent pour tesmoignage [1] de grande simplicité de se laver d'eau simple. Les plus affetez et delicatz se parfumoyent bien trois ou quatre fois par jour tout le corps [2]. Ils se faisoyent souvent pinceter le poil par tout [3], comme les femmes françoises ont pris en usage, depuis quelque temps, de faire leur front,

Quod pectus, quod crura tibi, quod brachia vellis,

quoy qu'ils eussent des oignements qui servoyent à cela de faire tomber le poil [4] :

Psilothro nitet, aut acida latet oblita creta.

Ils aymoient à se coucher mollement, et alleguent, pour preuve de patience, de coucher sur le matelas. Ils mangeoyent couchez sur des lits, à peu prez en mesme assiete que les Turcs de nostre temps :

Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto.

---

1. Qu'ils *tenoient* pour tesmoignage.
2. Se *perfumoyent tout le corps bien trois ou quatre fois par jour.*
3. Pinceter *tout le poil.*
4. Quoy qu'ils eussent des oignemens *propres à cela.*

Et dit on du jeune Caton que, depuis la bataille de Pharsale, estant entré en deuil du mauvais estat des affaires publiques, il mangea tousjours assis, prenant un train de vie plus [1] austere. Ils baisoyent les mains aux grands pour les honnorer et caresser; et, entre les amis, ils s'entrebaisoyent en se saluant, comme font les Venitiens :

Gratatusque darem cum dulcibus oscula verbis [2].

Ils mangeoyent, comme nous, le fruict à l'yssue de table [3]. Ils se torchoyent le cul (il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des parolles) avec une esponge : voylà pourquoy *spongia* est un mot obscœne en latin; et estoit cette esponge attachée au bout d'un baston, comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit pour estre presenté aux bestes devant le peuple, qui demanda congé d'aller à ses affaires; et, n'ayant autre moyen de se tuer, il se fourra ce baston et esponge dans le gosier et s'en estouffa. Ils s'essuyoient le catze de laine perfumée, quand ils en avoyent faict :

At tibi nil faciam, sed lota mentula lana.

Il y avoit aux carrefours à Rome des vaisseaux et

---

1. *Plus* [mot supprimé].

2. Et touchoyent aux genoux pour requerir et saluer un grand. Pasiclez le Philosophe, frere de Crates, au lieu de porter la main au genouil, la porta aux genitoires. Celuy à qui il s'addressoit l'ayant rudement repoussé : « Comment! dit-il, cette partie n'est elle pas vostre aussi bien que l'autre? »

3. De *la* table.

demy-cuves pour y apprester à pisser aux passans :

Pusi sæpe lacum propter se ac dolia curta,
Somno devincti, credunt extollere vestem.

Ils faisoyent collation entre les repas. Et y avoit en esté des vendeurs de nege pour refréchir le vin ; et en y avoit qui se servoyent de nege en hyver, ne trouvans pas le vin encore lors assez froid. Les grands avoyent leurs eschançons et trenchans, et leurs fols pour leur donner du plaisir. On leur servoit en hyver la viande sur des fouyers[1] qui se portoient sur la table; et avoyent des cuisines portatives[2] dans lesquelles tout leur service se trainoit aprés eux :

Has vobis epulas habete, lauti;
Nos offendimur ambulante cœna.

Et en esté ils faisoyent souvent, en leurs sales basses, couler de l'eau fresche et claire dans des canaus au dessous d'eux, où il y avoit force poisson en vie, que les assistans choisissoyent et prenoyent en la main pour le faire aprester chacun à son goust[3] : car[4] le poisson a tousjours eu ce privilege, comme il a encores, que les grans se meslent de le sçavoir aprester; aussi en est le goust beaucoup plus exquis que de la chair, au moins pour moy. Mais, en toute sorte de magnificence, de[5] desbauche

---

1. Sur *les* fouyers.
2. Comme j'en ay veu.
3. Chacun à *sa poste.*
4. *Car* [mot supprimé].
5. *De* [mot supprimé].

et d'inventions voluptueuses, de mollesse et de sumptuosité, nous faisons, à la verité, ce que nous pouvons pour les égaler (car nostre volonté est bien aussi gastée que la leur), mais nostre suffisance n'y peut arriver : nos forces ne sont non plus capables de les joindre en ces parties là vitieuses qu'aux vertueuses, car les unes et les autres partent d'une vigueur d'esprit qui estoit sans comparaison plus grande en eux qu'en nous ; et les ames, à mesure qu'elles sont moins fortes, elles ont d'autant moins de moyen de faire ny fort bien ny fort mal.

Le haut bout d'entre eux, c'estoit le milieu. Le devant et derriere n'avoyent, en escrivant et parlant, aucune signification de grandeur, comme il se voit evidemment par leurs escris : ils diront Oppius et Cæsar aussi volontiers que Cæsar et Oppius, et diront moy et toy indifferemment comme toy et moy. Voylà pourquoy j'ay autrefois remarqué en la *Vie de Flaminius,* de Plutarque françois, un endroit où il semble que l'autheur, parlant de la jalousie de gloire qui estoit entre les Ætoliens et les Romains, pour le gain d'une bataille qu'ils avoyent obtenu en commun, face quelque pois de ce qu'aux chansons grecques on nommoit les Ætoliens avant les Romains, s'il n'y a de l'amphibologie aux mots françois.

Les dames, estant aux estuves, y recevoyent quant et quant des hommes, et se servoyent là mesme de leurs valets à les frotter et oindre.

Inguina succinctus nigra tibi servus aluta
Stat, quoties calidis nuda foveris aquis.

Elles se saupoudroyent de quelque poudre pour reprimer les sueurs.

Les anciens Gaulois, dict Sidonius Apollinaris, portoyent le poil long par le devant, et le derriere de la teste tondu, qui est cette façon qui vient à estre renouvellée par l'usage effeminé et lasche de ce siecle.

Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers pour leur voiture [1], dés l'entrée du bateau; ce que nous faisons aprés estre rendus à port :

Dum as exigitur, dum mula ligatur,
Tota abit hora.

Les femmes couchoyent au lict du costé de la ruelle : voylà pourquoy on appelloit Cæsar *spondam regis Nicomedis*. Ils prenoyent aleine en beuvant. Ils baptisoient le vin :

Quis puer ocius
Restinguet ardentis falerni
Pocula prætereunte lympha ?

Et ces champisses contenances de nos laquais y estoyent aussi :

O Jane! a tergo quem nulla ciconia pinsit,
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
Nec linguæ quantum sitiet canis Apula tantum.

Les dames argienes et romaines portoyent le deuil blanc, comme les nostres avoient accoustumé, et devroyent continuer de faire, si j'en estois creu.

---

1. Pour leur *naulage*.

Mais il y a des livres entiers faits sur cet argument.

CHAPITRE L

De Democritus et Heraclitus.

Le jugement est un util à tous subjects, et se mesle partout. A cette cause, aux Essais que j'en fay icy, j'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est un subject que je n'entende point, à cela mesme je l'essaye, sondant le gué de bien loing, et puis, le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive ; et cette reconnoissance de ne pouvoir passer outre, c'est un traict de son effect, voire de ceux dequoy il se vante le plus [1]. Tantost, à un subject vain et de neant, j'essaye voir s'il trouvera dequoy luy donner corps, et dequoy l'appuyer et estançonner [2]. Tantost je le promene à un subject noble et fort tracassé, auquel il n'a rien à trouver de soy-mesme [3], le chemin en estant si frayé et si batu [4] qu'il ne peut marcher que sur la piste d'autruy. Là il fait son jeu à eslire la route qui luy semble la meilleure, et, de mille sentiers, il dict que cettuy-cy ou celuy là

1. *Ouy* de ceux *dont* il se vante le plus.
2. Et *l'*estançonner.
3. Tantost je le promene à un subject noble et *tracassé*, auquel il n'a rien à trouver de soy.
4. *Et si battu* [mots supprimés].

a esté le mieux choisi [1]. Au demeurant, je laisse la fortune me fournir les subjects, d'autant qu'ils me sont également bons; et si n'entreprens pas de les traicter entiers et à fons de cuve. De mille visages qu'ils ont chacun, j'en prens celuy qu'il me plait; je les saisis volentiers par quelque lustre extraordinaire : j'en trieroy bien de plus riches et pleins, si j'avoy quelque autre fin proposée que celle que j'ay.

Toute action est propre à nous faire connoistre [2] : cette mesme ame de Cæsar, qui se faict voir à ordonner et dresser la bataille de Pharsale, elle se faict aussi voir à dresser des parties oysives et amoureuses; on juge un cheval non seulement à

---

1. [Le reste du paragraphe a été refondu de la manière suivante dans l'édition de 1595 :]

Je prends de la fortune le premier argument; ils me sont egalement bons, et ne desseigne jamais de les traicter entiers, car je ne voy le tout de rien : ne font pas ceux qui nous promettent de nous le faire veoir. De cent membres et visages qu'a chasque chose, j'en prens un, tantost à lecher seulement, tantost à effleurer, et par fois à pincer jusqu'à l'os. J'y donne une poincte, non pas le plus largement, mais le plus profondement que je sçay; et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. Je me hazarderoy de traitter à fons quelque matiere, si je me connoissoy moins et me trompois en mon impuissance. Semant icy un mot, icy un autre, eschantillons dépris de leur piece, escartez, sans dessein, sans promesse, je ne suis pas tenu d'en faire bon, ny de m'y tenir moy-mesme sans varier, quand il me plaist, et me rendre au doubte et incertitude, et à ma maistresse forme, qui est l'ignorance.

2. *Tout mouvement nous descouvre.*

le voir manier sur une carriere, mais encore à luy voir aller le pas, voire et à le voir en repos à l'estable [1].

---

1. Entre les functions de l'ame, il en est de basses. Qui ne la void encor par là n'acheve pas de la connoistre; et, à l'adventure, la remarque l'on mieux où elle va son pas simple. Les vents des passions la prennent plus en ses hautes assiettes : joint qu'elle se couche entiere sur chasque matiere et s'y exerce entiere; et n'en traitte jamais plus d'une à la fois, et la traitte non selon elle, mais selon soy. Les choses, à part elles, ont peut estre leurs poids et mesures et conditions; mais au dedans, en nous, elle les leur taille comme elle l'entend. La mort est effroyable à Cicero, desirable à Caton, indifferente à Socrates. La santé, la conscience, l'authorité, la science, la richesse, la beauté et leurs contraires se despouillent à l'entrée et reçoivent de l'ame nouvelle vesture et de la teinture qu'il luy plaist, brune, claire, verte, obscure, aigre, douce, profonde, superficielle, et qu'il plaist à chacune d'elles : car elles n'ont pas verifié en commun leurs stiles, regles et formes; chacune est royne en son estat. Parquoy ne prenons plus excuse des externes qualitez des choses; c'est à nous à nous en rendre compte. Nostre bien et nostre mal ne tient qu'à nous. Offrons y nos offrandes et nos vœus, non pas à la fortune : elle ne peut rien sur nos mœurs; au rebours, elles l'entrainent à leur suite et la moulent à leur forme. Pourquoy ne jugeray-je d'Alexandre à table, devisant et beuvant d'autant? ou, s'il manioit des eschecs, quelle corde de son esprit ne touche et n'employe ce niais et puerile jeu? Je le hay et fuy de ce qu'il n'est pas assez jeu et qu'il nous esbat trop serieusement, ayant honte d'y fournir l'attention qui suffiroit à quelque bonne chose. Il ne fut pas plus embesoigné à dresser son glorieux passage aux Indes; ny cet autre, à desnoüer un passage duquel depend le salut du genre humain. Voyez combien nostre ame trouble cet amusement ridicule, si touts ses nerfs ne bandent; combien amplement elle donne loy à chacun en

Democritus et Heraclytus ont esté deux philosophes, desquels le premier, trouvant vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortoit en public qu'avec un visage moqueur et riant; Heraclitus, ayant pitié et compassion de cette mesme condition nostre, en portoit le visage continuellement atristé [1], et les yeux chargez de larmes.

Alter
Ridebat, quoties a limine moverat unum
Protuleratque pedem; flebat contrarius alter.

J'ayme mieux la premiere humeur, non par ce qu'il est plus plaisant de rire que de pleurer, mais par ce qu'elle est plus desdaigneuse, et qu'elle nous accuse [2] plus que l'autre : et il me semble que nous ne pouvons jamais estre assez mesprisez selon nostre merite. La plainte et la commiseration sont meslées à quelque estimation de la chose qu'on plaint; les choses dequoy on se moque, on les estime vaines et sans pris [3]. Je ne pense point

---

cela de se connoistre et juger droittement de soy. Je ne me voy et retaste plus universellement en nulle autre posture. Quelle passion ne nous y exerce? la cholere, le despit, la hayne, l'impatience, et une vehemente ambition de vaincre en chose en laquelle il seroit plus excusable d'estre ambitieux d'estre vaincu : car la precellence rare et au dessus du commun messied à un homme d'honneur en chose frivole. Ce que je dy en cet exemple se peut dire en touts autres. Chasque parcelle, chasque occupation de l'homme, l'accuse et le montre egalement qu'un autre.

1. Continuellement *triste*.
2. Et qu'elle nous *condamne*.
3. On les estime *sans prix*.

qu'il y ait tant de malheur en nous comme il y a de vanité, ny tant de malice comme de sotise : nous ne sommes pas tant pleins [1] de mal comme d'inanité ; nous ne sommes pas tant miserables [2] comme nous sommes viles. Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit apart soy, roulant son tonneau et hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant trestous [3] des mouches ou des vessies pleines de vent, estoit bien juge plus aigre et plus piquant [4], et par consequent plus juste à mon humeur que Timon, celuy qui fut surnommé le Haisseur des hommes : car ce qu'on hait, on le prend à cœur. Cettuy-cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruine, fuioit nostre conversation comme dangereuse, de meschans et de nature depravée ; l'autre nous estimoit si peu que nous ne pourrions ny le troubler ny l'alterer par nostre contagion, nous laissoit de compagnie, non pour la crainte, mais pour le desdain de nostre commerce ; il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire.

De mesme marque fut la responce de Statilius, auquel Brutus parla pour le joindre à la conspiration contre Cæsar : il trouva l'entreprinse juste, mais il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se mist aucunement en peine [5].

---

1. *Si* pleins.
3. *Si* miserables.
3. *Trestous* [mot supprimé].
4. Et plus *poingnant*.
5. Conformement à la discipline de Hegesias, qui disoit :

CHAPITRE LI

De la Vanité des paroles.

Un rhetoricien du temps passé disoit que son mestier estoit de choses petites les faire paroistre et trouver grandes. C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à un petit pied. On luy eust faict donner le fouët en Sparte, de faire profession d'un' art piperesse et mensongere; et croy que Archidamus, qui en estoit roy, n'ouit pas sans estonnement la responce de Thucididez, auquel il s'enqueroit qui estoit plus fort à la luicte, ou Pericles ou luy : « Cela, fit-il, seroit mal-aysé à verifier; car, quand je l'ay porté par terre en luictant, il persuade à ceux qui l'ont veu qu'il n'est pas tombé, et le gaigne. » Ceux qui masquent et fardent les femmes font moins de mal; car c'est chose de peu de perte de ne les voir pas en leur naturel : là où ceux-cy font estat de tromper non pas nos yeux, mais nostre jugement, et d'abastardir et corrompre l'essence des choses. Les republiques qui se sont maintenuës en un estat reglé et bien

« Le sage ne devoir rien faire que pour soy, d'autant que seul il est digne pour qui on face » ; et à celle de Theodorus « Que c'est injustice que le sage se hazarde pour le bien de son païs, et qu'il mette en peril la sagesse pour des fols. » Nostre propre condition est autant ridicule que risible.

policé, comme la Cretense ou Lacedemonienne, elles n'ont pas faict grand compte d'orateurs[1] : c'est un util inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune desreiglée, et util[2] qui ne s'employe qu'aux Estats malades, comme la medecine ; en ceux où le peuple[3], où les ignorans, où tous ont tout peu, comme celuy d'Athenes, de Rhodes et de Rome, et où les choses ont esté en perpetuelle tempeste, là ont foisonné[4] les orateurs. Et, à la verité, il se void peu de personnages, en ces republiques là, qui se soient poussez en grand credit sans le secours de l'eloquence : Pompeius, Cæsar, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus, ont pris de là leur grand appuy à se monter à cette grandeur d'authorité où ils sont en fin arrivez, et s'en sont aydez plus que des armes[5].

---

1. Ariston definit sagement la rhetorique « Science à persuader le peuple » ; Socrates, Platon, « Art de tromper et de flatter » ; et ceux qui le nient en la generale description le verifient par tout en leurs preceptes. Les Mahometans en defendent l'instruction à leurs enfants pour son inutilité ; et les Atheniens, s'apercevants combien son usage, qui avoit tout credit en leur ville, estoit pernicieux, ordonnerent que sa principale partie, qui est esmouvoir les affections, fust ostée, ensemble les exordes et perorations.

2. Et *est* util.

3. Où le *vulgaire*.

4. Ont *afflué*.

5. Et s'en sont aydez plus que des armes contre l'opinion des meilleurs temps. Car L. Volumnius parlant en public en faveur de l'election au consulat faitte des personnes de Q. Fabius et P. Decius : « Ce sont gents nays à la guere, grands aux effects ; au combat du babil, rudes ; esprits vray-

On remarque aussi que l'art d'eloquence [1] a fleury le plus [2], lors que les affaires ont esté en plus mauvais estat, et que l'orage des guerres civiles les a agitez [3] : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble par là que les Estats [4] qui dépendent d'un monarque en ont moins de besoin que les autres : car la bestise et facilité qui se trouve en la commune, et qui la rend subjecte à estre maniée et contournée par les oreilles au doux son de cette harmonie, sans venir à poiser et connoistre la verité des choses par la force de la raison, cette facillité [5] ne se trouve pas si aisément en un seul; et est plus aisé de le garentir par bon conseil [6] de l'impression de cette poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine ny de Perse aucun orateur de renom.

J'en ay dict ce mot sur le subject d'un Italien que je vien d'entretenir, qui a servy le feu cardinal Caraffe de maistre d'hostel jusques à sa mort. Je luy faisoy compter de sa charge. Il m'a fait un discours de cette science de gueule avec une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eust parlé

---

ment consulaires ; les subtils, eloquents et sçavants sont bons pour la ville, preteurs à faire justice », dit-il.

1. *On remarque aussi que l'art d'eloquence* [mots remplacés par :] *L'eloquence.*

2. Le plus, à Rome.

3. Les *agitoit.*

4. Que les *polices.*

5. Par la force *de raison*, cette facilité, *dis-je.*

6. De le garantir par *bonne institution et* bon conseil

de quelque grand poinct de theologie. Il m'a dechifré une difference de gousts [1] : celuy qu'on a à jeun, qu'on a aprés le second et tiers service; les moyens tantost de luy plaire simplement, tantost de l'eveiller et picquer; la police de ses sauces, premierement en general, et puis particularisant les qualitez des ingrediens et leurs effects; les differences des salades selon leur saison, celle qui doit estre reschaufée, celle qui veut estre servie froide; la façon de les orner et embellir pour les rendre encores plaisantes à la veuë. Aprés cela, il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considerations :

Nec minimo sane discrimine refert
Quo gestu lepores et quo gallina secetur.

Et tout cela enflé de riches et magnifiques parolles, et celles mesmes qu'on employe à traiter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme :

Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parum,
Illud recte; iterum sic memento : sedulo
Moneo quæ possum pro mea sapientia.
Postremo, tanquam in speculum, in patinas, Demea,
Inspicere jubeo, et moneo quid facto usus sit.

Si est-ce que les Grecs mesmes loüerent grandement l'ordre et la disposition que Paulus Æmilius observa au festin qu'il leur fit au retour de Macedoine; mais je ne parle point icy des effects, je parle des mots.

---

1. Une difference *d'appetits*.

Je ne sçay s'il en advient aux autres comme à moy; mais je ne me puis garder, quand j'oy nos architectes s'enfler de ces gros mots de Pilastres, Architraves, Corniches, d'ouvrage Corinthien et Dorique, et semblables de leur jargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apolidon; et, par effect, je trouve que ce sont les chetives pieces de la porte de ma cuisine. Oyez dire Metonomie, Metaphore, Allegorie, et autres tels noms de la grammaire, semble-il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin? Ce sont titres qui touchent le babil de vostre chambriere.

C'est une piperie voisine à cettecy, d'appeller les offices de nostre Estat par les titres superbes des Romains, encore qu'ils n'ayent aucune ressemblance de charge, et encores moins d'authorité et de puissance. Et cette-cy aussi, qui servira, à mon advis, un jour de tesmoignage d'une singuliere vanité de nostre siecle, d'employer vainement, et sans consideration, à qui bon nous semble [1], les surnoms les plus glorieux dequoy l'ancienneté ait honoré un ou deux personnages en plusieurs siecles. Platon a emporté ce surnom de Divin, par un consentement universel que aucun n'a essayé luy envier; et les Italiens, qui se vantent, et avecques raison, d'avoir communément l'esprit plus esveillé et le discours plus sain que les autres

---

1. Qui servira, à mon advis, un jour de *reproche à nostre siecle* d'employer *indignement* à qui bon nous semble.

nations de leur temps, en viennent d'estrener l'Aretin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnée de pointes, ingenieuses à la verité, mais recherchées de loing et fantasques [1], et outre l'eloquence en fin, telle qu'elle puisse estre, je ne voy pas qu'il y ait rien au dessus des communs autheurs de son siecle; tant s'en faut qu'il approche de ceste divinité ancienne. Et le surnom de Grand, nous l'attachons à des princes qui n'ont eu rien au dessus de la grandeur commune [2].

CHAPITRE LII

De la Parsimonie des anciens.

Attilius Regulus, general de l'armée romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, escrivit à la chose publique qu'un valet de labourage qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en tout sept arpents de terre, s'en estoit enfuy, ayant desrobé ses utils de labourage, et demandoit congé pour s'en retourner et y pourvoir, de peur que sa femme et ses enfans n'en eussent à souffrir. Le Senat pourveut à commettre un autre à la conduite de ses biens et luy fit restablir ce qui luy

1. Et *fantastiques*.
2. Qui *n'ont* rien au dessus de la grandeur *populaire*.

avoit esté desrobé, et ordonna que sa femme et enfans seroient nourris aux despens du public.

Le vieux Caton, revenant d'Espaigne consul, vendit son cheval de service pour espargner l'argent qu'il eust couté à le ramener par mer en Italie, et, estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied, n'ayant avec luy autre suite que d'un officier [1] de la chose publique, qui luy portoit sa robbe et un vase à faire des sacrifices; et le plus souvent il pourtoit sa male luy mesme. Il se vantoit de n'avoir jamais eu robbe qui eust cousté plus de dix escus, ny avoir envoyé au marché plus de dix sols pour un jour; et, de ses maisons aux champs, qu'il n'en avoit aucune qui fust crepie et enduite par dehors.

Scipion Æmilianus, aprés deux triomphes et deux consulats, alla en legation avec sept serviteurs seulement [2]. Il ne fut taxé que cinq sols et demy pour jour à Tyberius Gracchus, allant en commission pour la chose publique, estant lors le premier homme des Romains. On tient qu'Homere n'en eut jamais qu'un; Platon, trois; Zenon, le chef de la secte Stoique, pas un.

---

1. *Qu'un* officier.

2. [La deuxième phrase qui suit :] *On tient qu'Homere*, etc. [a été intercalée ici].

CHAPITRE LIII

D'un Mot de Cæsar.

Si nous nous amusions par fois à nous considerer, et le temps que nous mettons à contreroller autruy, et à connoistre les choses qui sont hors de nous, que nous l'emploissions à nous sonder nous mesmes, nous sentirions aisément combien toute cette nostre contexture est bastie de pieces foibles et defaillantes. N'est-ce pas un singulier tesmoignage d'imperfection, de [1] ne pouvoir r'assoir nostre contentement en aucune chose, et que par desir mesme et imagination il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous faut? Dequoy porte bon tesmoignage cette grande et noble [2] dispute qui a toujours esté entre les philosophes pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui dure encores et durera eternellement, sans resolution et sans accord.

> *Dum abest quod avemus, id exsuperare videtur*
> *Cætera; post aliud, cum contigit illud, avemus,*
> *Et sitis æqua tenet.*

Quoy que ce soit qui tombe en nostre connoissance et jouïssance, nous sentons qu'il ne nous satisfaict pas, et allons beant aprés les choses advenir

---

1. *De* [mot supprimé].
2. *Et noble* [mots supprimés].

et inconnuës, d'autant que les presentes ne nous soulent point : non pas, à mon advis, qu'elles n'ayent assez dequoy nous souler, mais c'est que nous les saisissons d'une prise malade et desreglée :

Nam, cum vidit hic, ad victum quæ flagitat usus
Omnia jam ferme mortalibus esse parata;
Divitiis homines et honore et laude potentes
Affluere, atque bona natorum excellere fama;
Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infestis cogi servire querelis,
Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum,
Omniaque illius vitio corrumpier intus
Quæ collata foris et commoda quæque venirent.

Nostre goust [1] est irresolu et incertain : il ne sçait rien tenir, ny rien jouyr de bonne façon. L'homme, estimant que ce soit le vice de ces choses [2], se remplit et se paist d'autres choses qu'il ne sçait point et qu'il ne cognoit point, où il applique ses desirs et ses esperances, les prend en honneur et reverence, comme dict Cæsar : *Communi fit vitio naturæ ut invisis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiusque exterreamur :* Il se fait, par un vice ordinaire de nature, que nous ayons et plus de fiance et plus de crainte des choses que nous n'avons pas veu, et qui sont cachées et inconnues [3].

---

1. Nostre *appetit.*
2. Qu'il tient.
3. *Il se fait,* etc. [phrase supprimée].

CHAPITRE LIV

Des Vaines Subtilitez.

Il est de ces subtilitez frivoles et vaines par le moyen desquelles les hommes cherchent quelquesfois de la recommandation : comme les poëtes qui font des ouvrages entiers de vers commençans par une mesme lettre. Nous voyons des œufs, des boules, des aisles, des haches, façonnées anciennement par les Grecs avec la mesure de leurs vers, en les alongeant ou accoursissant, en maniere qu'ils viennent à representer telle ou telle figure. Telle estoit la science de celuy qui s'amusa à conter en combien de sortes se pouvoient renger les lettres de l'alphabet, et y en trouva ce nombre incroiable qui se void dans Plutarque. Je trouve bonne l'opinion de celuy à qui on presenta un homme apris à jetter de la main un grain de mil avec telle industrie que sans faillir il le passoit tousjours dans le trou d'une esguille, et luy demanda l'on aprés quelque present pour loyer d'une si rare suffisance : surquoy il ordonna bien plaisamment et justement, à mon advis, qu'on fist donner à cet ouvrier deux ou trois minots de mil, affin qu'un si bel art ne demeurast sans exercice. C'est un tesmoignage de la foiblesse de nostre ju-

gement, de recommander les choses [1] par la rareté ou nouvelleté, ou encore par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont joinctes.

Nous venons presentement de nous jouër chez moy à qui pourroit trouver plus de choses qui se tiennent [2] par les deux bouts extremes : comme Sire, c'est un tiltre qui se donne à la plus eslevée personne de nostre Estat, qui est le roy, et se donne aussi au vulgaire, comme aux marchans, et ne touche point ceux d'entre deux. Les femmes de qualité, on les nomme Dames, les moyennes Damoiselles, et Dames encore celles de la plus basse marche. Les dez qu'on estend sur les tables ne sont permis qu'aux maisons des princes et aux tavernes. Democritus disoit que les dieux et les bestes avoient les sentimens plus aiguz que les hommes qui sont au moyen estage. Les Romains portoient mesme accoutrement les jours de deuil et les jours de feste. Il est certain que la peur extreme et l'extreme ardeur de courage troublent également le ventre et le laschent [3]. La foiblesse

---

1. C'est un tesmoignage *merveilleux* de la foiblesse de nostre jugement, *qu'il recommande* les choses.

2. Qui se *tinsent*.

3. Le saubriquet de Tremblant, duquel le XII. roy de Navarre, Sancho, fut surnommé, aprend que la hardiesse aussi bien que la peur engendrent du tremoussement aux membres. Ceux qui armoient, ou luy, ou quelque autre de pareille nature, à qui la peau frissonoit, essayerent à le rasseurer, appetissans le danger auquel il s'alloit jetter : « Vous me cognoissez mal, leur dit-il ; si ma chair sçavoit

qui nous vient de froideur et desgoutement aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement et d'une chaleur desreglée. L'extreme froideur et l'extreme chaleur cuisent et rotissent. Aristote dict que les cueus de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente [1]. La bestise et la sagesse se rencontrent en mesme point de goust et de resolution [2] à la souffrance des accidens humains. Les sages gourmandent et commandent le mal, et les autres l'ignorent : ceux-cy sont, par maniere de dire, au deçà des accidens, les autres au delà; lesquels, aprés en avoir bien poisé et consideré les qualitez, les avoir mesurez et jugez tels qu'ils sont, s'eslancent au dessus par la force d'un vigoureux courage; ils les desdaignent et foulent aux pieds, ayant une ame forte et solide, contre laquelle les traicts de la fortune venant à donner, il est force qu'ils rejalissent et s'émoussent, trouvant un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression. L'ordinaire et moyenne condition des hommes loge entre ces deux extremitez, qui est de ceux qui apperçoivent les maux, les goustent, [3] et ne les peuvent supporter. L'enfance et la decrepitude se rencontrent

---

jusques où mon courage la portera tantost, elle se transiroit tout à plat. »

1. Le desir et la satieté remplissent de douleur les sieges au dessus et au dessous de la volupté.

2. En mesme poinct de *sentiment* et de resolution.

3. Les *sentent*.

en imbecillité de cerveau ; l'avarice et la profusion, en pareil desir d'attirer et d'acquerir.

Il se peut dire avec apparence que [1] des esprits simples, moins curieux et moins sçavans [2], il s'en faict de bons chrestiens, qui par reverence et obeissance croient [3] et se maintiennent soubs les loix. En la moyenne vigueur des esprits et moyenne science [4], s'engendre l'erreur des opinions : ils suyvent l'apparence du premier sens, et ont quelque tiltre d'interpreter à simplicité et ignorance, de nous voir arrester [5] en l'ancien train, regardant à nous qui n'y sommes pas instruicts par estude. Les grands esprits, plus rassis et clairvoians, font un autre genre de bien croyans; lesquels, par longue et religieuse investigation, penetrent une plus profonde et abstruse lumiere és Escriptures, et sentent le misterieux et divin secret de nostre police ecclesiastique. Pourtant en voyons nous aucuns estre arrivez à ce dernier estage par le second, avec merveilleux fruict et confirmation, comme à l'extreme limite de la chrestienne intelligence, et

---

1. Il se peut dire avec apparence qu'il y a ignorance abecedaire, qui va devant la science; une autre doctorale, qui vient aprés la science ; ignorance que la science fait et engendre, tout ainsi comme elle deffait et destruit la premiere. Des esprits simples...

2. Et moins *instruits*.

3. Croient simplement.

4. Et moyenne *capacité*.

5. D'interpreter *à niaiserie et bestise que nous soyons arrestez*,

jouyr de leur victoire avec consolation, action de graces, reformation de meurs et grande modestie. Et en ce rang n'entens-je pas loger ces autres qui, pour se purger du soubçon de leur erreur passée et pour nous asseurer d'eux, se rendent extremes, indiscrets et injustes à la conduicte de nostre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence [1].

Mais parce que, aprés que le pas a esté ouvert à l'esprit, j'ay trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avions pris pour un exercice malaisé et d'un rare subject ce qui ne l'est aucunement, et qu'aprés que nostre invention a esté eschauffée, elle descouvre un nombre infiny de pareils exemples, je n'en adjousteray que cettuy-cy : que si ces Essays estoyent dignes qu'on en jugeast, il en

---

1. Les païsants simples sont honnestes gents, et honnestes gents les philosophes, ou, selon que nostre temps les nomme, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles. Les mestis, qui ont dedaigné le premier siege de l'ignorance des lettres et n'ont peu joindre l'autre, le cul entre deux selles (desquels je suis, et tant d'autres), sont dangereux, ineptes, importuns ; ceux-cy troublent le monde. Pourtant, de ma part, je me recule tant que je puis dans le premier et naturel siege d'où je me suis pour neant essayé de partir. La poësie populaire et purement naturelle a des naïvetés et graces par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaitte selon l'art : comme il se void és villanelles de Gascongne et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aucune science ny mesme d'escriture. La poësie mediocre, qui s'arreste entre deux, est desdaignée, sans honneur et sans prix.

pourroit advenir, à mon advis, qu'ils ne plairoient guiere aux esprits communs et vulgaires, ny guiere aux singuliers et excellens : ceux-là n'y entendroient pas assez, ceux-cy y entendroient trop; ils pourroient vivoter en la moyenne region.

CHAPITRE LV

Des Senteurs.

Il se dit d'aucuns, comme d'Alexandre le Grand, que leur sueur espandoit un' odeur souefve, par quelque rare et extraordinaire complexion : dequoy Plutarque et autres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire; et la meilleure condition qui soit en cela, c'est de ne sentir rien de mauvais. Et la douceur mesmes des halaines les plus pures, elle n'a rien de plus excellent que d'estre simple et sans aucune odeur [1] qui nous offence, comme sont celles des enfans bien sains. Voylà pourquoy, dict Plaute,

Mulier tum bene olet ubi nihil olet :

« la plus parfaicte senteur d'une femme, c'est ne sentir à rien [2] », comme on dict que la meilleure

---

1. Et la meilleure condition *qu'ils ayent*, c'est *d'estre exempts de senteur. La douceur* mesme des haleines *plus pures* n'a rien de plus *parfaict* que d'estre *sans aucune odeur*.

2. La plus *exquise* senteur d'une femme, c'est ne sentir *rien*.

odeur de ses actions, c'est qu'elles soyent insensibles et sourdes[1]. Et les bonnes senteurs estrangieres, on a raison de les tenir pour suspectes à ceux qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soyent employées pour couvrir quelque defaut naturel de ce costé-là. D'où naissent ces rencontres des poëtes anciens : « C'est puïr que de[2] santir bon. »

Rides nos, Coracine, nil olentes :
Malo, quam bene olere, nil olere.

Et ailleurs :

Posthume, non bene olet, qui bene semper olet.

J'ayme pourtant bien fort à estre entretenu de bonnes senteurs, et hay outre mesure les mauvaises, que je tire de plus loing que tout autre :

Namque sagacius unus odoror,
Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
Quam canis acer ubi lateat sus[3].

Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy, et combien j'ay la peau propre à s'en abreuver. Celuy qui se plaint de nature,

---

1. *Comme on dict, etc.* [passage supprimé].
2. *De* [mot supprimé].
3. Les senteurs plus simples et naturelles me semblent plus aggreables ; et touche ce soing principalement les dames. En la plus espesse barbarie, les femmes Scythes, aprés s'estre lavées, se saupoudrent et encroustent tout le corps et le visage de certaine drogue qui naist en leur terroir, odoriferante, et, pour approcher les hommes, ayans osté ce fard, elles s'en trouvent et polies et parfumées.

dequoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort : car elles se portent elles mesmes. Mais à moy particulierement, les moustaches, que j'ay pleines, m'en servent : si j'en approche mes gans ou mon mouchoir, la senteur [1] y tiendra tout un jour; elles respondent du lieu [2] d'où je viens. Les estroits baisers de la jeunesse, savoureux et gourmans [3], s'y colloyent autresfois et s'y tenoient plusieurs heures aprés. Et si pourtant je me trouve peu subject aux maladies populaires, qui se chargent par la conversation et qui naissent de la contagion de l'air; et me suis garanty [4] de celles de mon temps, dequoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en noz armées [5]. Les medecins pourroient, croi-je [6], tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font : car j'ay souvent aperceu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits selon qu'elles sont : qui me faict approuver ce qu'on dict, que l'invention des encens et parfums aux eglises, qui est [7] si ancienne et espandue en toutes nations et religions, regarde à cela de nous resjouir, esveiller et

---

1. *L'odeur.*
2. Elles *accusent le* lieu.
3. Savoureux, *gloutons et gluans.*
4. Et me suis *sauvé.*
5. On lit de Socrates que, n'estant jamais party d'Athenes pendant plusieurs recheutes de peste qui la tourmenterent tant de fois, luy seul ne s'en trouva jamais plus mal.
6. *Ce* crois-je.
7. *Qui est* [mots supprimés].

purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation [1]. Le principal soing que j'aye à me loger, c'est à fuir [2] l'air puant et poisant. Ces belles villes, Venise et Paris, alterent la faveur que je leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marets, l'autre de sa boue.

CHAPITRE LVI

Des Prieres.

Je propose icy [3] des fantasies informes et irresolues, comme font ceux qui publient des questions doubteuses à debattre aux escoles, non pour establir la verité, mais pour la chercher; et les soubmets au jugement de ceux à qui il touche de

1. Je voudrois bien, pour en juger, avoir eu ma part de l'ouvrage de ces cuisiniers qui sçavent assaisonner les odeurs estrangeres avec la saveur des viandes, comme on remarqua singulierement au service du roy de Thunes, qui, de nostre aage, print terre à Naples pour s'aboucher avec l'empereur Charles. On farcissoit ses viandes de drogues odoriferantes, en telle somptuosité qu'un paon et deux faisans se trouverent sur ses parties revenir à cent ducats pour les apprester selon leur maniere; et, quand on les despeçoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son palais et les rues d'autour estoient remplies d'une tres-soüefve vapeur, qui ne s'esvanouissoit pas si soudain.

2. C'est *de* fuir.

3. *Icy* [mot supprimé].

regler non seulement mes actions et mes escris, mais encore mes pensées. Esgalement m'en sera acceptable et utile la condemnation comme l'approbation [1]. Et pourtant, me remettant tousjours à l'authorité de leur censure, qui peut tout sur moy, je me mesle ainsin [2] temerairement à toute sorte de propos, comme icy. Je ne sçay si je me trompe; mais, puis que par une faveur particuliere de la bonté divine certaine façon de priere nous a esté prescripte et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a tousjours semblé que nous en devions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons; et, si j'en estoy creu, à l'entrée et à l'issue de nos tables, à nostre lever et coucher, et à toutes actions particulieres ausquelles on a accoustumé de mesler des prieres, je voudroy que ce fust le seul patenostre que les Chrestiens y employassent [3]. L'Eglise peut estendre et diversifier les prieres selon le besoing de nostre instruction, car je sçay bien que c'est tousjours mesme substance et mesme chose; mais on devoit donner à celle là ce privilege, que le peuple l'eust continuellement en la bouche, car il est certain qu'elle dit tout ce

---

1. Tenant pour absurde et impie si rien se rencontre, ignoramment ou inadvertamment couché en cette rapsodie, contraire aux sainctes resolutions et prescriptions de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, en laquelle je meurs et en laquelle je suis nay.

2. *Ainsi.*

3. Que ce fust *le patenostre* que les Chrestiens y employassent sinon seulement, au moins tousjours.

qui nous sert [1], et qu'elle est trespropre à toutes occasions [2].

J'avoy presentement en la pensée d'où nous venoit cett' erreur, de recourir à Dieu en tous nos desseins et entreprinses, et l'appeler à toute sorte de besoing et en quelque lieu que nostre foiblesse requiert de l'aide [3], sans considerer si l'occasion est juste ou injuste; et d'escrier son nom et sa puissance en quelque estat et action que nous soyons, pour vitieuse qu'elle soit. Il est bien nostre seul et unique protecteur [4]; mais, encore qu'il daigne nous honorer de cette douce aliance paternelle, il est pourtant autant juste comme il est bon, et nous favorise selon la raison de sa justice, non selon nos inclinations et volontez [5].

Sa justice et sa puissance sont inseparables :

---

1 Tout ce *qu'il faut.*

2. C'est l'unique priere dequoy je me sers par tout, et la repete au lieu d'en changer : d'où il advient que je n'en ay aussi bien en memoire que cette là.

3. *Veut* de l'aide.

4. Et peut toutes choses à nous ayder.

5. Il est pourtant autant juste comme il est bon et comme il est puissant; mais il use bien plus souvent de sa justice que de son pouvoir et nous favorise selon la raison d'icelle, non selon noz demandes. Platon, en ses *Loix,* fait trois sortes d'injurieuse creance des dieux : « Qu'il n'y en ayt point; Qu'ils ne se meslent pas de noz affaires; Qu'ils ne refusent rien à noz vœux, offrandes et sacrifices. » La premiere erreur, selon son advis, ne dura jamais immuable en homme depuis son enfance jusques à sa vieillesse; les deux suivantes peuvent souffrir de la constance.

pour neant implorons nous sa force en une mauvaise cause. Il faut avoir l'ame nette, au moins en ce temps là [1] auquel nous le prions, et deschargée de passions vitieuses; autrement nous luy presentons nous mesmes les verges dequoy nous chastier. Au lieu de rabiller nostre faute, nous la redoublons, presentans à celuy à qui nous avons à demander pardon une affection pleine d'irreverence et de haine. Voylà pourquoy je ne louë pas volontiers ceux que je voy prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si les actions voisines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement et reformation,

Si, nocturnus adulter,
Tempora sanctonico velas adoperta cucullo [2] .

Nous prions par usage et par coustume, ou, pour mieux dire, nous lisons ou prononçons nos prieres; ce n'est en fin que contenance [3] : et me desplait de voir faire trois signes de croix au *Benedicite*, autant à *Graces* (et d'autant plus m'en desplaist il que ce sont façons que j'honore et imite souvent) [4], et ce pendant toutes les autres heures du jour, les

---

1. Au moins en ce *moment.*

2. Et l'assiette d'un homme meslant à une vie execrable la devotion semble estre aucunement plus condemnable que celle d'un homme conforme à soy et dissolu par tout. Pourtant refuse nostre Eglise, tous les jours, la faveur de son entrée et societé aux mœurs obstinées à quelque insigne malice.

3. Ce n'est en fin que *mine.*

4. (Et *plus* m'en desplait-il *de ce que c'est un signe que*

voir occupées à usures, veniances et paillardises [1] : aux vices leur heure, son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle de voir continuer des actions si diverses, d'une si pareille teneur qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'alteration aux confins mesme et passage de l'une à l'autre [2].

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble,

---

j'ay en reverence et continuel usage, mesmement quand je baaille).

1. Les voir occupées à *la haine, l'avarice, l'injustice.*

2. Quelle prodigieuse conscience se peut donner repos, nourrissant en mesme giste, d'une societé si accordante et si paisible, le crime et le juge? Un homme de qui la paillardise sans cesse regente la teste et qui la juge tres-odieuse à la veuë divine, que dit-il à Dieu, quand il luy en parle? Il se rameine, mais soudain il rechoit. Si l'object de la divine justice et sa presence frappoient, comme il dit, et chastioient son ame, pour courte qu'en fust la penitence, la crainte mesme y rejetteroit si souvent sa pensée qu'incontinent il se verroit maistre de ces vices qui sont habitués et acharnés en luy. Mais quoy! ceux qui couchent une vie entiere sur le fruit et emolument du peché qu'ils sçavent mortel? Combien avons nous de mestiers et vacations receuës, dequoy l'essence est vicieuse! Et celuy qui, se confessant à moy, me recitoit avoir, tout un aage, faict profession et les effects d'une religion damnable selon luy et contradictoire à celle qu'il avoit en son cœur pour ne perdre son credit et l'honneur de ses charges, comment patissoit-il ce discours en son courage? De quel langage entretiennent-ils sur ce subject la justice divine? Leur repetance consistant en visible et maniable reparation, ils perdent et envers Dieu et envers nous le moyen de l'alleguer. Sont-ils si hardis de demander pardon sans satisfaction et sans repentance? Je tien que de ces premiers il en va comme de ceux-cy; mais l'obstination n'y

que l'Eglise Catholique[1] defend l'usage promiscue, temeraire et indiscret des sainctes et divines chansons que le Sainct Esprit a dicté en David. Il ne faut mesler Dieu en nos actions qu'avecque reverence et attention pleine d'honneur et de respect. Cette vois est trop divine pour n'avoir autre usage que d'exercer les poulmons et plaire à nos oreilles. C'est de la conscience qu'elle doit estre produite, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garçon de boutique, parmy ses vains et frivoles pansemens, s'en entretienne et s'en jouë; ny n'est certes raison de voir tracasser entre les mains de toutes personnes[2], par une sale et par une cuysine, le sainct livre des sacrez mys-

---

est pas si aisée à convaincre. Cette contrarieté et volubilité d'opinion si soudaine, si violente, qu'ils nous feignent, sent pour moy son miracle. Ils nous representent l'estat d'une indigestible agonie. Que l'imagination me sembloit fantastique de ceux qui, ces années passées, avoient en usage de reprocher tout chascun en qui il reluisoit quelque clarté d'esprit, professant la religion catholique, que c'estoit à feinte; et tenoient mesme, pour luy faire honneur, quoy qu'il dist par apparence, qu'il ne pouvoit faillir au dedans d'avoir sa creance reformée à leur pied. Fascheuse maladie de se croire si fort qu'on se persuade qu'il ne se puisse croire au contraire; et plus fascheuse encore, qu'on se persuade d'un tel esprit qu'il prefere je ne sçay quelle disparité de fortune presente aux esperances et menaces de la vie eternelle! Ils m'en peuvent croire : si rien eust deu tenter ma jeunesse, l'ambition du hazard et difficulté qui suivoient cette recente entreprinse y eust eu bonne part.

1. *Catholique* [mot supprimé].

2. *Entre les mains de toutes personnes* [mots supprimés].

teres de nostre creance [1]. Ce n'est pas en passant et tumultuairement qu'il faut manier un estude si serieuz et venerable. Ce doibt estre une action destinée et rassise, à laquelle on doibt tousjours adjouster cette preface de nostre office, *Sursum corda,* et y apporter le corps mesme disposé en contenance, qui tesmoigne une particuliere attention et reverence [2].

Et croi d'avantage, que la liberté à chacun de le traduire, et dissiper [3] une parole si religieuse et importante à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de danger que d'utilité. Les Juifs, les Mahometants, et quasi tous autres, ont espousé et reverent le langage auquel originellement leurs mysteres avoyent esté conceuz; et en est defendue l'alteration et changement, non sans apparance. Sçavons nous bien qu'en Basque et en Bretaigne, il y ayt des juges assez pour establir cette traduction

---

1. C'estoyent autrefois mysteres, ce sont à present desduits et esbats.

2. Ce n'est pas l'estude de tout le monde, c'est l'estude des personnes qui y sont vouées, que Dieu y appelle. Les meschans, les ignorants s'y empirent. Ce n'est pas une histoire à compter, c'est une histoire à reverer, craindre et adorer. Plaisantes gents, qui pensent l'avoir rendue maniable au peuple pour l'avoir mise en langage populaire! Ne tient-il qu'aux mots qu'ils n'entendent tout ce qu'ils trouvent par escrit? Diray-je plus? pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent. L'ignorance pure et remise toute en autruy estoit bien plus salutaire et plus sçavante que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de presomption et de temerité.

3. *Je* croy *aussi* que la liberté à chacun *de dissiper*.

faicte en leur langue? L'Eglise universelle n'a point de jugement plus ardu à faire, et plus solenne. En preschant et parlant, l'interpretation est vague, libre, muable, et d'une parcelle; ainsi ce n'est pas de mesme[1].

---

1. L'un de noz historiens grecs accuse justement son siecle de ce que les secrets de la religion chrestienne estoient espandus emmy la place, és mains des moindres artisans; que chacun en pouvoit debattre et dire selon son sens; et que ce nous devoit estre grande honte, nous qui, par la grace de Dieu, jouïssons des purs mysteres de la pieté, de les laisser profaner en la bouche de personnes ignorantes et populaires, veu que les Gentils interdisoient à Socrates, à Platon et aux plus sages de s'enquerir et parler des choses commises aux prestres de Delphes : dit aussi que les factions des princes, sur le subject de la theologie, sont armées non de zele, mais de cholere; que le zele tient de la divine raison et justice, se conduisant ordonnément et moderément; mais qu'il se change en haine et envie, et produit, au lieu du froment et du raisin, de l'ivroye et des orties, quand il est conduit d'une passion humaine. Et, justement aussi, cet autre, conseillant l'empereur Theodose, disoit les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise que les esveiller, et animer les heresies; que pourtant il faloit fuïr toutes contentions et argumentations dialectiques, et se rapporter nuement aux prescriptions et formules de la foy establies par les anciens. Et l'empereur Andronicus, ayant rencontré en son palais des principaux hommes aux prises de paroles contre Lapodius sur un de noz points de grande importance, les tança jusques à menacer de les jetter en la riviere s'ils continuoyent. Les enfants et les femmes, en noz jours, regentent les hommes plus vieux et experimentez sur les loix ecclesiastiques, là où la premiere de celles de Platon leur deffend de s'enquerir seulement de la raison des loix civiles, qui doivent tenir lieu d'ordonnance divine ; et, per-

J'ay veu aussi, de mon temps, faire plainte d'aucuns escris, de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques, sans meslange de theologie. Qui diroit au contraire, ce ne seroit pourtant sans quelque raison : Que la doctrine divine tient mieux son rang à part, comme royne et dominatrice ; Qu'elle doibt estre principale par tout, poinct suffragante et subsidiaire ; Que les exemples à la grammaire, rhetorique, logique, se tirent plus sortablement d'ailleurs [1] que d'une si sainte matiere, comme

---

mettant aux vieux d'en communiquer entre eux et avec le magistrat, il adjouste : « Pourveu que ce ne soit en presence des jeunes et personnes profanes. » Un evesque a laissé par escrit qu'en l'autre monde il y a une isle, que les anciens nommoient Dioscoride, commode en fertilité de toutes sortes d'arbres et fruits, et salubrité d'air, de laquelle le peuple est chrestien, ayant des eglises et des autels qui ne sont parez que de croix, sans autres images, grand observateur de jeusnes et de festes, exacte païeur de dismes aux prestres, et si chaste que nul d'eux ne peut cognoistre qu'une femme en sa vie ; au demeurant, si contant de sa fortune qu'au milieu de la mer il ignore l'usage des navires, et si simple que de la religion qu'il observe si songneusement, il n'en entend un seul mot : chose incroyable à qui ne sçauroit les payens, si devots idolastres, ne cognoistre de leurs dieux que simplement le nom et la statue. L'ancien commencement de *Menalippe*, tragedie d'Euripides, portoit ainsi :

O Juppiter! car de toy rien sinon
Je ne cognois seulement que le nom.

1. Point suffragante et subsidiaire *et qu'à l'aventure se prendront* les exemples à la grammaire, rhetorique, logique, plus sortablement d'ailleurs.

aussi les arguments des theatres, jeux et spectacles publiques; Que les raisons divines se considerent plus venerablement et reveramment seules et en leur stile qu'appariées aux discours humains; Qu'il se voit plus souvent cette faute que les theologiens escrivent trop humainement, que cette autre que les humanistes escrivent trop peu theologalement : la philosophie, dict sainct Chrysostome, est pieça banie de l'escole sainte, comme servante inutile, et estimée indigne de voir, seulement en passant, de l'entrée, le sacraire des saints thresors de la doctrine celeste; Que le dire humain a ses formes plus basses et ne se doibt servir de la dignité, majesté, regence, du parler divin. Je luy laisse, pour moy, dire [1] Fortune, Destinée, Accident, Heur et Malheur, et les Dieux et autres frases, selon sa mode vulgaire [2].

Et ne diroit on pas aussi sans apparence, que l'ordonnance de ne s'entremettre que bien reservéement d'escrire de la religion à tous autres qu'à ceux qui en font expresse profession, n'auroit pas faute de quelque image d'utilité et de justice, et à

1. *Verbis indisciplinatis.*

2. *Vulgaire* [mot supprimé]. Je propose les fantasies humaines et miennes simplement comme humaines fantasies et separement considerées, non comme arrestées et reglées par l'ordonnance celeste, incapable de doubte et d'altercation; matiere d'opinion, non matiere de foy; ce que je discours selon moy, non ce que je croy selon Dieu, d'une façon laïque, non clericale, mais tousjours tres-religieuse, comme les enfants proposent leurs essays instruisables, non instruisants.

moy mesme, à l'avanture, de m'en taire [1] ? On m'a dict que ceux mesmes qui ne sont pas de nostre advis [2] defendent pourtant entre eux l'usage du nom de Dieu en leurs propos communs : ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une maniere d'interjection ou d'exclamation, ny pour tesmoignage, ny pour comparaison; en quoy je trouve qu'ils ont raison. Et, en quelque maniere que ce soit que nous appellons Dieu à nostre commerce et societé, il faut que ce soit serieusement et religieusement.

Il y a, ce me semble, en Xenophon un tel discours, où il montre que nous devons plus rarement prier Dieu, d'autant qu'il n'est pas aisé que nous puissions si souvent remettre nostre ame en cette assiette reglée, reformée et devotieuse, où il faut qu'elle soit pour ce faire; autrement nos prieres ne sont pas seulement vaines et inutiles, mais vitieuses. « Pardonne nous, disons nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offencez. » Que disons nous par là, sinon que nous luy offrons nostre ame exempte de vengeance et de rancune ? Toutesfois je voy qu'en nos vices mesmes nous appellons Dieu à nostre ayde et au complot de nos fautes [3],

Quæ, nisi seductis, nequeas committere divis.

---

1. Et à moy *avec, peut estre* de m'en taire.
2. Qui ne sont pas *des nostres.*
3. Toutesfois *nous invoquons Dieu et son ayde* au complot de noz fautes, *et le convions à l'injustice.*

L'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses thresors; l'ambitieux, pour ses victoires et conduite de sa fortune; le voleur l'employe à son ayde pour franchir le hazart et les difficultez qui s'opposent à l'execution de ses meschantes entreprinses, ou le remercie de l'aisance qu'il a trouvé à desgosiller un passant [1]?

Hoc ipsum, quo tu Jovis aurem impellere tentas,
Dic agedum Staio : « Proh Juppiter! o bone, clamet,
Juppiter! » At sese non clamet Juppiter ipse?

La royne de Navarre, Marguerite, recite d'un jeune prince, et, encore qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu assez connoissable [2], qu'allant à une assignation amoureuse, et coucher avec la femme d'un advocat de Paris, son chemin s'adonnant au travers d'une eglise, il ne passoit jamais en ce lieu saint, alant ou retournant de son entreprinse, qu'il ne fist ses prieres et oraisons. Je vous laisse à juger, l'ame pleine de ce beau pensement, à quoy il employoit la faveur divine. Toutesfois elle allegue cela pour un tesmoignage de singuliere devotion. Mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont guieres propres à traiter les mysteres de la theologie [3].

---

1. Au pied de la maison qu'ils vont escheller ou petarder, ils font leurs prieres, l'intention et l'esperance pleine de cruauté, de luxure et d'avarice.

2. *Cognoissable assez.*

3. Les *matieres* de la theologie.

Une vraye priere et une religieuse reconciliation de nous à Dieu, elle ne peut tomber en une ame impure et soubmise lors mesmes à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est dans le train du vice, il fait comme le coupeur de bourse qui appelleroit la justice à son ayde, ou comme ceux qui produisent le nom de Dieu en tesmoignage de mensonge.

Tacito mala vota susurro
Concipimus.

Il est peu d'hommes qui ozassent mettre en evidance et presenter en public les requestes et prieres secretes [1] qu'ils font à Dieu :

Haud cuivis promptum est murmurque humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto.

Voylà pourquoy les Pythagoriens vouloyent que les prieres qu'on faisoit à Dieu fussent publiques et ouyes d'un chacun, afin qu'on ne le requist pas de chose indecente et injuste, comme faisoit celuy là [2],

Clare cum dixit : Apollo!
Labra movet, metuens audiri : « Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da justum sanctumque videri;
Noctem peccatis et fraudibus objice nubem [3]. »

---

1. Mettre en evidence *les requestes secrettes.*

2. Voylà pourquoy les Pythagoriens vouloyent *qu'elles* fussent publiques et ouyes d'un chacun, afin qu'on *ne le requist* de chose indecente et injuste, *comme celuy-là.*

3. Les dieux punirent grievement les iniques vœux d'Œdipus en les luy ottroyant ; il avoit prié que ses enfants vui-

Il semble, à la verité, que nous nous servons de nos prieres[1], comme ceux qui employent les paroles sainctes et divines à des sorcelleries et effects magiciens, et que nous facions nostre conte que ce soit de la contexture, ou son, ou suite des motz, ou de nostre contenance, que depende leur effect. Car, ayant l'ame pleine de concupiscence, non touchée de repentance ny d'aucune nouvelle reconciliation envers Dieu, nous luy alons presenter ces paroiles que la memoire preste à nostre langue, et esperons en tirer une expiation generale[2] de nos fautes. Il n'est rien si aisé, si doux et si favorable que la loy divine : elle nous appelle à soy, ainsi fautiers et detestables comme nous sommes; elle nous tend les bras et nous reçoit en son giron, pour vilains, ords et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l'advenir. Mais encore, en recompense, la faut-il regarder de bon œuil ; encore faut-il recevoir ce pardon avec action de graces, et au moins, pour cest instant que nous nous addressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses fautes et ennemie des concupiscences[3] qui nous ont poussez à l'offencer[4] :

---

dassent entre eux par armes la succession de son Estat ; il fut si miserable de se voir pris au mot. Il ne faut pas demander que toutes choses suivent nostre volonté, mais qu'elles suivent la prudence.

1. Comme d'un jargon et...

2. *Generale* [mot supprimé].

3. Et ennemie des *passions*.

4. Ny les dieux ny les gens de bien, dict Platon, n'acceptent le present d'un meschant.

Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia,
Mollivit aversos Penates
Farre pio et saliente mica.

CHAPITRE LVII

De l'Aage.

JE ne puis recevoir la façon dequoy nous establissons la durée de nostre vie. Je voy que les sages l'acoursissent bien fort au pris de la commune opinion. « Comment ! dict le jeune Caton à ceux qui le vouloyent empescher de se tuer, suis je à cette heure en aage où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie? » Si n'avoit il que quarante et huict ans. Il estimoit cet aage là bien meur et bien avancé, considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceux qui se consolent en ce que [1] je ne sçay quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques années au delà, ils le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidents ausquels chacun de nous est en bute par une naturelle subjection, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle resverie est-ce de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces que l'extreme vieillesse apporte, et de se proposer ce but

---

1. Et ceux qui *s'entretiennent de* ce que.

à nostre durée? veu que c'est la façon de mort[1] la plus rare de toutes et la moins en usage? Nous l'apellons seule naturelle, comme si c'estoit contre nature de voir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estoufer d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie, et comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit poinct[2] à tous ces inconvenients. Ne nous flatons pas de ces beaux mots : on doit, à l'aventure, appeller plustost naturel ce qui est general, commun et universel.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les autres; c'est la derniere et extreme sorte de mourir : plus elle est esloignée de nous, d'autant est elle moins esperable. C'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loy de nature a prescript pour n'estre poinct outrepassée; mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer jusques là. C'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere à un seul en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des traverses et difficultez qu'elle a jetté entre deux en cette longue carriere. Par ainsi, mon opinion est de regarder que l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gens arrivent. Puis que d'un train ordinaire les hommes ne viennent

---

1. Que c'est *l'espece* de mort.
2. *Poinct* [mot supprimé].

pas jusques là, c'est signe que nous sommes bien avant, et puis que nous avons passé les limites accoustumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne devons esperer d'aller guiere outre. Ayant eschappé tant d'occasions de mourir où nous voyons trebucher le monde, nous devons reconnoistre qu'une fortune extraordinaire comme celle-là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doit guiere durer.

C'est un vice des loix mesmes d'avoir cette fauce imagination : elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniement de ses biens, qu'il n'ait vingt et cinq ans; et à peine conservera-il jusques lors le maniement de sa vie.

Auguste retrancha cinq ans des anciennes ordonnances romaines, et declara qu'il suffisoit à ceux qui prenoient charge de judicature d'avoir trente ans. Servius Tullius dispensa les chevaliers qui avoient passé quarante sept ans des courvées de la guerre; Auguste les remit à quarante et cinq. De renvoyer les hommes au sejour avant cinquante cinq ou soixante ans, il me semble n'y avoir pas grande apparence. Je serois d'avis qu'on estandist nostre vacation et occupation autant qu'on pourroit, pour la commodité publique; mais je trouve la faute en l'autre costé, de ne nous y embesongner pas assez tost. Cettuy-cy avoit esté juge universel du monde à dix et neuf ans [1], et

1. A *dix neuf* ans.

veut que, pour juger de la place d'une goutiere, on en ait trente.

Quant à moy, j'estime que nos ames sont denoüées, à vingt ans, ce qu'elles doivent estre, et qu'elles peuvent[1] tout ce qu'elles pourront. Jamais ame, qui n'ait donné, en cet aage là, preuve bien evidente et certaine de sa force, ne la donna depuis[2]. Les qualitez et vertus naturelles produisent dans ce terme là, ou jamais, ce qu'elles ont de vigoureux et de beau :

> Si l'espine nou pique quand nai,
> A pene que pique jamai,

disent-ils en Dauphiné. De toutes les belles actions humaines qui sont venuës à ma connoissance, de quelque sorte qu'elles soient, je penserois en avoir plus grande part à nombrer celles qui ont esté produites, et aux siecles anciens et au nostre, avant l'aage de trente ans, que celles qui l'ont esté aprés[3]. Quant à moy, je tien pour certain que depuis cet aage et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé que

1. Et qu'elles *promettent.*

2. Qui n'ait donné, en cet aage là, *arre bien evidente de sa force n'en donna depuis la preuve.*

3. Avant l'aage de trente ans *qu'aprés;* ouy, en la vie de mesmes hommes souvent. Ne le puis-je pas dire en toute seureté de celles de Hannibal et de Scipion, son grand adversaire? La belle moitié de leur vie, ils la vescurent de la gloire acquise en leur jeunesse; grands hommes depuis au prix de touts autres, mais nullement au prix d'eux mesmes.

avancé. Il est possible qu'à ceux qui emploient bien le temps, la science et l'experience croissent avec la vie; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté et autres parties bien plus nostres, plus importantes et essentielles, se fanissent et s'alanguissent.

Ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque mensque.

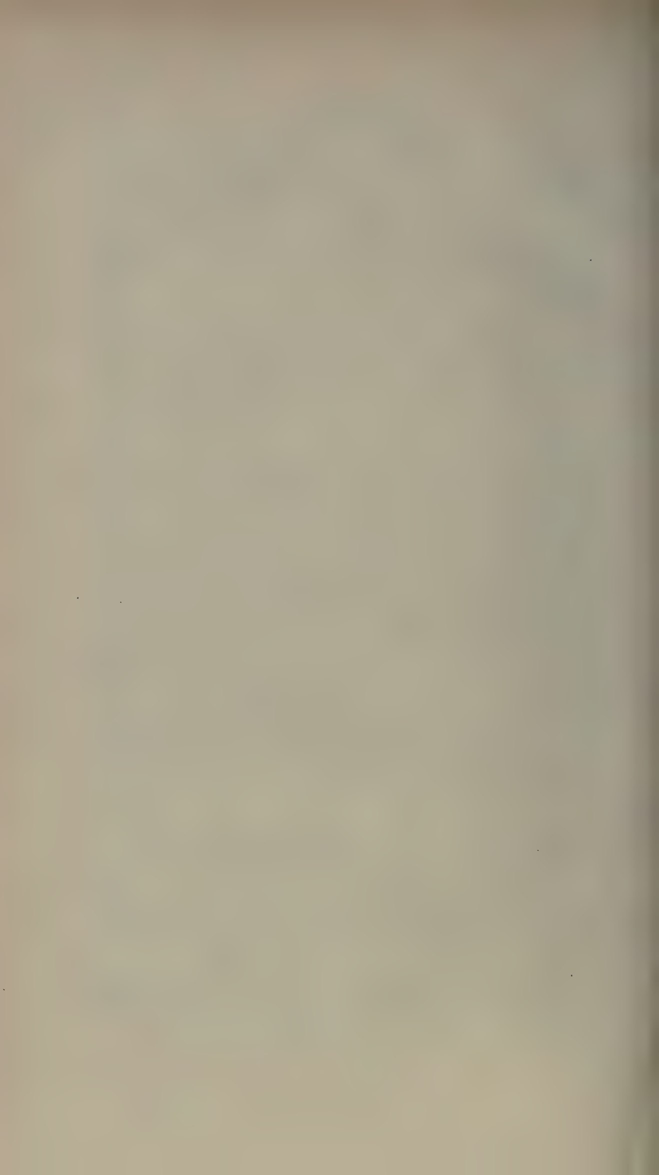
Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse, par fois aussi c'est l'ame; et en ay assez veu qui ont eu la cervelle affoiblie avant l'estomac et les jambes; et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre et d'une obscure montre, d'autant est-il plus dangereux. Pour ce coup, je me plains des loix, non pas dequoy elles nous laissent trop longtemps[1] à la besongne, mais dequoy elles nous[2] employent trop tard. Il me semble que, considerant la foiblesse de nostre vie et à combien d'escueils ordinaires et naturels elle est opposée[3], on n'en devroit pas faire si grande part à la naissance, à l'oisiveté et à l'apprentissage.

---

1. Trop *tard.* — 2. Elles nous *y.* — 3. *Exposée.*

FIN DU TOME DEUXIÈME

ET DU LIVRE PREMIER





NOTES

DU TOME DEUXIÈME

P. 2. *Plutarque dit.* Dans *Vie de Cicéron,* c. 2.

— *Magis magnos...* Proverbe que Rabelais met dans la bouche de frère Jean des Entommeures (*Gargantua,* I, 39), et que Régnier a traduit ainsi (*Sat.* III) :

Pardieu! les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

— *Une fille, la premiere de nos princesses.* Il s'agit probablement de Marguerite, qui, depuis le mariage de sa sœur Claude avec Charles III, duc de Lorraine, et avant de devenir reine de Navarre, était restée la fille, la première des princesses de France.

3. *Et quant aux philosophes...* « Cette peinture platonique », comme dit plus loin Montaigne, est traduite du *Théétète* de Platon.

4. *Ce geometrien de Syracuse.* Archimède. Voy. PLUTARQUE, *Vie de Marcellus,* c. 6.

— *Odi homines...* Je hais les hommes dont la philosophie n'est qu'en paroles. (PACUVIUS, *ap.* GELLIUM, XIII, 8.)

5. *Thales.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, *Thalès,* I, 26.

— *Celuy qui demanda à Crates.* ID., VI, 92.

— *Heraclitus.* ID., IX, 6.

— *Et refusa Empedocles.* ID., *Empédocle,* VIII, 63.

P. 7. *Apud alios*... Ils ont appris aux autres à parler, et non pas à eux-mêmes. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, V, 36.)

— *Non est loquendum*... Il ne s'agit pas de parler, mais de gouverner. (SÉNÈQUE, *Epist.* 108.)

8. *Ce riche Romain.* Calvisius Sabinus. ID., *Epist.* 27.

9. *Pensons nous que Lucullus.* Voy. CICÉRON, *Acad.*, II, 1.

— Μισῶ... Vers d'Euripide que Montaigne traduit après l'avoir cité.

— *Ex quo Ennius*... Aussi Ennius dit-il : « Vaine est la sagesse, si elle ne profite pas au sage. » (ENNIUS, *apud* CIC., *de Officiis*, III, 15.)

10. *Si cupidus*... S'il est avare, s'il est vantard, s'il est plus vil que l'agneau de Patavium. (JUVÉNAL, VIII, 14.)

— *Non enim paranda* .. Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il faut en user. (CICÉRON, *de Finibus*, I, 1.)

— *Dionysius.* Les sages réflexions prêtées ici par Montaigne à Dionysius sont de *Diogène le Cynique*. Voy. la Vie de ce philosophe par DIOGÈNE LAERCE, VI, 27 et 28.

— *Si la loy que Protagoras.* Voy. PLATON, *Protagoras* t. I, p. 328.

11. *Vos*... O vous, nobles patriciens, qui ne daignez pas tourner la tête pour voir ce qui se passe derrière vous, surprenez donc un peu les grimaces qu'on vous y fait! (PERSE, I, 61.)

12. *Qui fust il y a mil'ans.* C'est pour : « Qui fut depuis mille ans. » Turnebus est du XVI[e] siècle.

— *Queis arte*... Que, par grâce particulière, Prométhée a formées d'un meilleur limon. (JUVÉNAL, XIV, 34.)

13. Ὡς οὐδὲν... (*Apud Stob.*, tit. III, p. 37.) Montaigne donne la traduction de ce vers grec après l'avoir cité.

— *Non vitæ*... On ne nous instruit pas pour le monde, mais pour l'école. (SÉNÈQUE, *Epist.* 106.)

14. La réponse de François, duc de Bretagne, sur la science

qu'il requiert des femmes se retrouve dans la bouche de Chrysale des *Femmes savantes* de Molière.

P. 14. *Ut fuerit melius*... Si bien que mieux vaudrait n'avoir rien appris. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, II, 4.)

15. *Postquam*... Depuis que les doctes ont paru, les bons se sont éclipsés. (SÉNÈQUE, *Epist.* 95.)

16. Ἀσώτους... De l'école d'Aristippe, disait-il, il sortait des débauchés, de celle de Zénon des sauvages. (CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 31.)

— *Platon dit.* Voy. son *Premier Alcibiade*, p. 32.

17. *Astiages, en Xenophon.* Dans la *Cyropédie*, I, 3.

— Τύπτω. Je frappe.

— *In genere demonstrativo.* Dans le genre démonstratif.

18. *On demandoit à Agesilaus.* Voy. PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

— *Des empereurs d'armée.* Titre donné dans le principe aux généraux d'armée victorieux (*imperatores*).

— *Il n'est pas estrange si Antipater.* Voy. PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

19. *Quand Agesilaus.* ID., *Vie d'Agésilas*, c. 7.

— *Socrates se moquant de Hippias.* Voy. PLATON, *Hippias Major*, p. 96 et 97.

23. *Le philosophe Chrysippus.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, *Chrysippe*, VII, 181.

— *Epicurus, au rebours.* ID., *Épicure*, X, 26.

25. *L'article precedant.* Qui fait l'objet du chapitre XXV.

— *Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire.* C'est-à-dire : « Je ne cite les autres que pour m'exprimer avec plus de force. »

29. *Socrates et, depuis, Arcesilaus.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, IV, 36.

— *Obest*... L'autorité de ceux qui enseignent nuit sou-

vent à ceux qui veulent apprendre. (Cicéron, *de Natur. deor.*, I, 5.)

P. 30. *Prenant l'instruction à son progrez, des paidagogismes de Platon.* C'est-à-dire : « Jugeant de ses progrès d'après la méthode pédagogique de Socrate dans Platon. »

— *Numquam*... Ils sont toujours en tutelle. (Sénèque, *Epist.* 33.)

31. *Che non*... Il m'est aussi agréable de douter que de savoir. (Dante, *Inferno*, XI, 93.)

— *Non sumus*... Nous ne sommes pas sous un roi. Que chacun agisse en liberté. (Sénèque, *Epist.* 33.)

32. *C'est, disoit Epicharmus.* Voy. Plutarque, *de Solertia animalium*, p. 961.

33. *Santa Rotonda.* C'est l'ancien *Panthéon* qu'Agrippa fit bâtir sous le règne d'Auguste.

34. *Vitamque*... Qu'il vive en plein air et au milieu des périls. (Horace, *Od.*, III, ii, 5.)

35. *Labor*... Le travail endurcit à la douleur. (Cicéron, *Tusc. Quæst.*, II, 15.)

36. *Licet sapere*... On peut être sage sans ostentation, modestement. (Sénèque, *Epist.* 103.)

— *Si quid Socrates*... On ne doit pas se croire le droit de faire ce que Socrate et Aristippe se sont permis contre les mœurs et la coutume. Leur quasi-divinité autorisait chez eux cette licence. (Cicéron, *de Offic.*, I, 41.)

37. *Neque ut omnia*... Aucune nécessité ne l'oblige de défendre ce qu'on voudrait impérieusement lui prescrire. (Id., *Acad.*, II, 3.)

38. *Quæ tellus*... Quelle terre est engourdie par le froid. quelle autre brûlée par le soleil, quel vent favorable pousse les vaisseaux en Italie. (Properce, IV, iii, 39.)

39. *Comme dit Platon.* Dans *Hippias Major*, t. III, p. 249.

P. 40. *Comme ce sien mot.* Dans son traité *de la Mauvaise Honte*, c. 7.

— *O estrangier!* Voy. Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

— *On demandoit à Socrates.* Id., *de l'Exil*, ch. 4, et Cicéron, *Tuscul.*, V, 37.

42. *Disoit Pythagoras.* Voy. Cicéron, *Tuscul.*, V, 3.

43. *Quid fas...* Ce qu'il est permis de désirer; à quoy sert l'argent; dans quelle large mesure on doit se dévouer à la patrie et à la famille; ce que Dieu a voulu que tu fusses sur la terre, et quel rang il t'a assigné dans la société; ce que nous sommes et dans quel dessein nous avons reçu l'être. (Perse, III, 69.)

— *Et quo...* Et comment il évitera ou supportera les peines. (Virgile, *Æn.*, III, 459.)

44. *Sapere aude...* Ose être sage, commence. Celui qui diffère de bien vivre ressemble à ce voyageur naïf qui attend, pour passer le fleuve, que l'eau soit écoulée; cependant le fleuve coule toujours et coulera éternellement. (Horace, *Epist.*, II, 1, 40.)

— *Quid...* Quelle est l'influence attachée aux Poissons, ou au signe enflammé du Lion, ou à celui du Capricorne qui se baigne dans la mer d'Hespérie ? (Properce, IV, 1, 89.)

— Τί... Que m'importent à moi les Pléiades! Que m'importe la constellation du Bouvier! (Anacréon, *Od.*, XVII, 10.)

— *Anaximenes escrivant à Pythagoras.* Voy. Diogène Laerce, II, 4.

45. *Gaza.* Savant grec du XVe siècle, auteur d'une grammaire grecque assez compliquée.

46. *Demetrius le Grammairien.* Voy. Plutarque, *des Oracles qui ont cessé*, c. 5.

— Βάλλω, *lancer*, dont le futur fait βαλῶ par un seul λ.

P. 46. Χεῖρον, *χείριστον*, *pire, le pire*, servent de comparatif et de superlatif neutres à *κακὸς*, *mauvais*, et dérivent de *χέρευς*, *manchot*, d'où *χείρων*, *plus faible d'une main*, et par résultat, *inférieur, plus faible, pire, plus mauvais.*

Βέλτιον, *βέλτιστον*, *meilleur, le meilleur*, servent de comparatif et de superlatif neutres à *ἀγαθὸς*, *bon*, sans en dériver. Βέλτιον, d'ailleurs, n'a pas de dérivé ; il est à lui-même son propre positif.

De même, en latin, *pejor* et *pessimus*, *melior* et *optimus*, ne dérivent pas de *malus* et de *bonus*, dont ils sont les comparatifs et les superlatifs.

47. *Deprendas...* Tu peux reconnaître au visage, qui les reflète également, et les tourments secrets de l'âme et ses joies intimes. (JUVÉNAL, IX, 18.)

— *Baroco* et *Baralipton.* On connaît les mots barbares qui, dans l'ancienne logique scolastique, servaient à désigner les dix-neuf formes du syllogisme :

> *Barbara, celarent, darii, ferio, baralipton,*
> *Celantes, dabitis, fapesmo, fresisomorum,*
> *Cesare, camestres, festino, baroco, darapti,*
> *Felapton, disamis, datisi, bocardo, ferison.*

48. *Bradamante ou Angelique.* Héroïnes de l'*Orlando furioso*, poème de l'Arioste.

49. *Udum...* L'argile est molle et humide. Vite, hâtons-nous, et, sans perdre un instant, façonnons-la sur la roue. (PERSE, III, 23.)

— *Si la fortune commune luy faut, elle luy eschappe, ou elle s'en passe.* C'est-à-dire : « Si la fortune commune manque à la vertu, celle-ci s'y dérobe ou la dédaigne. »

50. *Son grand disciple.* Alexandre, dont il est parlé plus bas.

— *Cicero disoit.* Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 49.

51. *Petite hinc...* Jeunes gens et vieillards, tirez de là des conclusions pour votre conduite ; faites-vous des provisions pour les rigueurs de l'hiver. (PERSE, V, 64.)

P. 51. *C'est ce que disoit Epicurus.* Voy. Diogène Laerce, X, 122.

— *Carneades s'en trouva si affollé.* Id., IV, 62.

52. *Isocrates l'Orateur.* Voy. Plutarque, *Symposiaques*, I, 1.

53. *Æque...* Elle sert aux pauvres, elle sert aux riches; enfants et vieillards ne s'en passent pas impunément. (Horace, *Epist.*, I, 1, 25.)

— *Et, comme dict Platon.* Voy. Plutarque, *Moyens de conserver la santé*, vers la fin.

54. *Ce que Quintilian en a tres-bien remarqué.* Dans *Instit. orat.*, I, 3.

55. *Comme Germanicus.* Voy. Plutarque, *de l'Envie et de la Haine*, vers le commencement.

— *Comme fit en son eschole le philosophe Speusippus.* Voy. Diogène Laerce, IV, 1.

— *La complexion de Demophon.* Voy. Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hyp.*, I, 14.

56. *Multum interest...* Il y a une grande différence entre ne vouloir pas et ne savoir pas faire le mal. (Sénèque, *Epist.* 90.)

57. *Alcibiades.* Voy. Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, c. 14.

— *Omnis...* Aristippe sut s'accommoder de toute condition et de toute fortune. (Horace, *Epist.*, I, xvii, 25.)

— *Quem...* J'admirerai celui qui ne rougit pas de ses haillons, ni ne s'étonne de la bonne fortune, et qui joue les deux rôles avec grâce. (Id., *ibid.*)

— *Zeuxidamus respondit.* Voy. Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

— *Dit quelqu'un en Platon.* Dans *les Rivaux*, p. 97.

58. *Hanc amplissimam...* C'est bien plus par leurs mœurs que par leurs écrits qu'ils se sont appliqués au plus grand

des arts, à celui de bien vivre. (CICÉRON, *Tusc.*, IV, 3.)

P. 58. *Leon, prince des Phliasiens.* ID., *Tuscul.*, V, 3.

— *On reprochoit à Diogenes.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, VI, 48.

— *Qui disciplinam...* Si sa science lui sert, non à montrer ce qu'il sait, mais à régler ses mœurs ; s'il se commande à lui-même et s'obéit. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, II, 4.)

60. *Verbaque...* Lorsque vous possédez votre sujet, les mots suivent. (HORACE, *Art poét.*, 311.)

— *Cum res...* Même traduction. (SÉNÈQUE, *Controv.*, III, *præm.*)

— *Ne faict pas son laquais.* C'est-à-dire : « Ne le sçait pas son laquais. » Le verbe *faire* paraît être mis ici pour éviter la répétition du verbe *sçavoir*, employé précédemment.

— *Harangiere du Petit Pont.* Le Petit Pont, ou Pont du Petit Châtelet, un des trois premiers ponts de Paris, par opposition au Grand Pont, devenu Pont au Change.

— *Ipsæ...* Les choses entraînent les paroles. (CICÉRON, *de Finibus*, III, 5.)

61. *Comme Afer monstre bien clairement chez Tacitus.* Dans le *Dial. des Orateurs*, c. 19.

— *Les ambassadeurs de Samos.* Voy. PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

— *Et quoy cet autre?* ID., *Instruction pour ceux qui manient les affaires d'État*, c. 4.

— *Au fort de l'eloquence de Cicero.* ID., *Vie de Caton*, c. 6.

62. *Emunctæ...* Ses vers sont négligés, mais il a de la verve. (HORACE, *Sat.*, I, IV, 8.)

— *Tempora...* Changez le rythme et la mesure, intervertissez l'ordre des mots, vous retrouverez toujours le poète dans ses membres dispersés. (ID., *ibid.*, I, IV, 57.)

— *C'est ce que respondit Menander.* Voy. PLUTARQUE, *Si*

les Atheniens ont esté plus excellents en armes qu'en lettres, c. 4.

P. 63. *Plus sonat...* Il sonne plus qu'il ne vaut. (SÉNÈQUE, *Epist.* 40.)

— *Qu'il emprunte d'Aristippus*. Voy. DIOGÈNE LAERCE, II, 70.

— *Quelqu'un proposoit contre Cleanthes*. ID., VII, 183.

— *Contorta...* Sophismes entortillés et épineux. (CICÉRON, *Acad.*, II, 24.)

64. *Comme Suetone appelle celuy de Julius Cæsar*. Dans la *Vie de Jules César*, c. 55. Mais Suétone ne qualifie pas de *soldatesque* le parler de César.

— *Aut qui...* Ou qui n'appliquent pas les mots aux choses, mais qui vont chercher, hors du sujet, des choses auxquelles les mots puissent s'appliquer. (QUINTILIEN, VIII, 3.)

— *Qui alicujus verbi...* Qui, pour placer un mot, se détournent de leur sujet. (SÉNÈQUE, *Epist.* 59.)

— *Hæc demum...* Que l'expression frappe, elle plaira. (Épitaphe de Lucain citée dans la *Bibliothèque latine* de Fabricius, II, 10.)

65. *Les Atheniens, dict Platon*. Dans les *Lois*, I, p. 641.

— *Quæ veritati...* La vérité doit parler un langage simple et sans art. (SÉNÈQUE, *Epist.* 40.)

— *Quis accurate...* Quiconque parle avec trop de soin tombe dans la recherche et l'affectation. (ID., *ibid.*, 75.)

— *Aristophanes*. Voy. DIOGÈNE LAERCE, X, 13.

66. *Zenon disoit*. Voy. STOBÉE, *Serm.* 34.

68. *De comitiis...* Des comices chez les Romains.

73. *Alter...* A peine avais-je atteint ma douzième année. (VIRGILE, *Bucol.*, VIII, 39.)

74. *Qui le valent*. Qui en sont dignes.

P. 74. *Aristoni*... Il s'ouvre de son projet à l'acteur tragique Ariston, homme distingué par sa naissance et par sa fortune; son art ne lui enlevait rien de sa considération, car il n'a rien de honteux chez les Grecs. (TITE-LIVE, XXIV, 24.)

75. *Ut necesse est* .. Comme le poids fait nécessairement pencher la balance, ainsi l'évidence entraîne l'esprit. (CICÉRON, *Acad.*, II, 12.)

76. *Somnia*... Songes, visions magiques, miracles, sorcières, apparitions nocturnes et autres prodiges de Thessalie. (HORACE, *Epist.*, II, II, 208.)

77. *Jam*... Rassasiés du spectacle des cieux, nous ne daignons plus lever la tête vers ces temples de lumière. (LUCRÈCE, II, 1037.)

— *Si nunc*... Si maintenant, par une apparition soudaine, elles s'offraient pour la première fois à nos yeux, nous ne trouverions rien dans la nature à leur comparer; et nous n'aurions rien su imaginer de semblable avant de les avoir vues. (ID., *ibid.*, 1032.)

— *Scilicet*... Un fleuve paraît grand à qui n'en a pas vu de plus grand: ainsi d'un arbre, ainsi d'un homme, ainsi de toute chose que nous n'avons pas comparée dans son espèce. (ID., VI, 674.)

— *Consuetudine*... Habitués à voir les choses, nous ne les admirons plus, ni ne songeons à en rechercher les causes. (CICÉRON, *de Nat. deor.*, II, 38.)

78. *Quant on trouve dans Froissard*. Vol. III, chap. 17, p. 63.

— *Si Plutarque dict sçavoir*. Voy. *Vie de Paul-Émile*.

79. *Et si Cæsar tient*. Voy. *Guerre civile*, III, 36.

— *Ce grand sainct Augustin tesmoigne*. Voy. *Cité de Dieu*, XXII, 8.

80. *Qui ut rationem*... Quand même ils ne m'apporteraient aucune raison, ils me persuaderaient par leur seule autorité. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, I, 21.)

P. 82. *Desinit...* C'est le corps d'une belle femme avec une queue de poisson. (HORACE, *Art. poét.*, 4.)

83. *Cet edict de janvier.* L'édit de 1562, qui accordait aux réformés l'exercice public de leur religion.

84. *Le livret de ses œuvres que j'ay fait mettre en lumiere.* A Paris, en 1571, chez Frédéric Morel.

— *A cette piece.* « La Servitude volontaire. »

— *Et dit Aristote.* Voy. *Morale à Nicomaque*, VIII, 1.

85. *Et cet autre que Plutarque.* Voy. *de l'Amitié fraternelle*, c. 4.

— *Tesmoing Aristippus.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, II, 81.

86. *Et ipse...* Connu moi-même pour mon affection paternelle envers mes frères. (HORACE, *Od.*, II, II, 6.)

87. *Neque...* Car je ne suis pas inconnu à la déesse qui mêle une douce amertume aux soucis de l'amour. (CATULLE, LXVIII, 17.)

— *Come segue...* Tel, par la chaleur et le froid, à travers montagnes et vallées, le chasseur poursuit le lièvre : il le désire tant qu'il fuit ; l'a-t-il atteint, il le dédaigne. (ARIOSTO, canto X, stanza 7.)

89. *Quis est enim...* Qu'est-ce, en effet, que cet amour d'amitié? D'où vient qu'il ne s'attache ni à un jeune homme laid ni à un beau vieillard? (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, IV, 34.)

90. *Amorem...* L'amour est l'envie d'obtenir l'amitié d'une personne qui nous attire par sa beauté. (ID., *ibid.*, IV, 34.)

— *Je revien à ma description de façon plus equitable et plus equable.* C'est-à-dire : « Je reviens à la description d'une espèce d'amitié plus juste et plus égale que celle dont je viens de parler. »

— *Omnino...* L'amitié n'a son plein rayonnement que dans la maturité de l'âge et de l'esprit. (CICÉRON, *de Amicitia*, c. 20.)

P. 91. *Quand Lælius.* Voy. Plutarque, *Vie des Gracques*, c. 5.

— *Il escrivit une satyre latine excellente.* Publiée dans le recueil cité plus haut.

94. *Aymez le (disoit Chilon).* Voy. Aulu-Gelle, I, 3.

— *Le mot qu'Aristote avoit tres-familier.* Voy. Diogène Laerce, V, 21.

— *Selon la tres-propre definition d'Aristote.* Id., V, 20.

95. *Quand le philosophe Diogene.* Id., VI, 46.

— *J'en reciteray un ancien exemple.* Tiré du *Toxaris* de Lucien, c. 22.

97. *La response de ce jeune soldat à Cyrus.* Voy. Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 3.

— *Celuy qui fut rencontré à chevauchons sur un baton.* Voy. Plutarque, *Vie d'Agésilas*, c. 9.

98. *Nil...* Tant que je serai sage, je ne trouverai rien de comparable à un tendre ami. (Horace, *Sat.*, I, v, 44.)

— *L'ancien Menander.* Voy. Plutarque, *de l'Amitié fraternelle*, c. 3.

— *Mihi...* C'est ainsi que j'en use; quant à vous, faites comme vous l'entendrez. (Térence, *Heautont.*, act. I, sc. 1, v. 28.

99 *Quem...* Jour malheureux, mais que j'honorerai toujours, puisque telle a été la volonté des dieux (Virgile, *Æn.*, V, 49.)

— *Nec fas...* Et j'ai décidé de ne plus prendre aucun plaisir tant que je serai séparé de l'ami avec qui je partageais tout. (Térence, *Heautont.*, act. I, sc. 1, v. 97.)

100. *Illam meæ...* Puisqu'une mort prématurée m'a ravi cette autre partie de mon âme, qu'ai-je à faire, dans la vie, de l'autre moitié qui m'est moins chère? Un même jour a causé notre ruine commune. (Horace, Od., II, xvii, 5.)

P. 100. *Quis...* Pourquoi avoir honte ou cesser de pleurer une tête si chère ? (HORACE, *Od.*, I, XXIV, 1.)

— *O misero...* O mon frère ! que je suis malheureux de t'avoir perdu ! Avec toi ont péri d'un coup toutes nos joies et ce charme que ta douce amitié répandait sur la vie. En mourant, frère, tu as brisé tout mon bonheur, mon âme est descendue au tombeau avec la tienne ; depuis que tu n'es plus, j'ai dit adieu à l'étude et à toutes les choses de l'intelligence. Ne pourrai-je donc plus te parler ni t'entendre ? Jamais donc plus je ne te verrai, ô frère qui m'étais plus cher que la vie ? Ah ! du moins, je t'aimerai toujours ! (CATULLE, LXVIII, 20, et LXV, 9, pour les trois derniers vers.)

— *Parce que j'ay trouvé que cet ouvrage a esté depuis mis en lumiere et à mauvaise fin.* Le traité *de la Servitude volontaire,* dont M. Jouaust a donné une édition (Paris, 1872, in-16), avait été imprimé pour la première fois en 1578, dans le 3e volume des *Memoires de l'estat de la France sous Charles IX.*

101. *Sarlac.* Ou *Sarlat,* petite ville du Périgord où naquit La Boétie.

103. *Et n'entrez pas en jalousie dequoy vous n'avez que le reste de ce que pieça j'en ay faict imprimer sous le nom de monsieur de Foix.* En 1572, Montaigne avait publié, chez Frédéric Morel, à Paris, des *Vers françois* de La Boétie et les avait mis sous le patronage du comte de Foix.

106. *Ce dit maint un de moy.* C'est-à-dire : « Plus d'un dit de moy cecy. »

107. *Tu seras ma Dourdouigne.* La Boétie désigne celle qu'il aime par le nom de *Dourdoigne.*

— *Vesere.* Rivière qui se jette dans la Dordogne.

108. *Les bois, les monts, les baisses* (les vallées), *vois* (je vais) *tranchant* (franchissant).

109. *Qui pour tribut la fille voulut prendre, ayant le frere et le mouton sauvez.* Allusion à la fable d'Hellé et de

son frère Phryxus, qui voulurent traverser la mer sur le dos du bélier à la toison d'or. Phryxus et le bélier se sauvèrent, mais Hellé périt dans les flots.

P. 117. *Insani...* Le sage peut être appelé insensé, le juste injuste, si les bornes de la vertu sont outrepassées. (Horace, *Epist.*, I, vi, 15.)

— *Ne soyez pas plus sages...* (S. Paul, *Ép. aux Romains*, xii, 3.)

— *J'ay veu tel grand.* Henri III vraisemblablement, qui, par des retours de conscience, alliait à des débauches sans nom les pratiques de la religion la plus outrée.

— *Ny la mere de Pausanias.* Voy. Cornélius Népos, *Pausanias*, c. 5.

— *Ny le dictateur Posthumius.* Voy. Tite-Live, IV, 29.

118. *Il me semble avoir leu autresfois chez sainct Thomas.* Dans la *Secunda secundæ*, quæst. 154, art. 9.

— *Calliclez en Platon.* Dans le *Gorgias*.

120. *C'est un homicide à la mode de Platon.* Voy. les *Lois*, VIII, p. 912.

— *Zenobia.* Voy. Trebellius Pollion, *Triginta tyran.*, c. 30.

— *Les roys de Perse.* Voy. Plutarque, *Préceptes du mariage*, c. 14.

— *C'est de quelque poëte disetteux.* Voy. Homère, *Iliade*, XIV, 294.

121. *Épaminondas.* Voy. Plutarque, *Instruction pour ceux qui manient les affaires d'État*, c. 9.

— *Ælius Verus.* Voy. Spartien, *Verus*, c. 5.

— *Sophocles.* Voy. Cicéron, *de Officiis*, I, 40.

122. *Fortunæ...* Vers de Properce, III, vii, 44, que Montaigne a traduit avant de le citer.

123. *Gallio.* Voy. Tacite, *Annales*, VI, 3.

P. 125. *Quand le roy Pyrrhus.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*, c. 8.

— *Autant en dirent les Grecs.* ID., *Vie de Flaminius*, c. 3.

— *Et Philippus.* Voy. TITE-LIVE, XXXI, 34.

126. *Où Vilegaignon print terre.* Au Brésil, en 1557.

— *Platon.* Dans le *Timée.*

127. *La mer Majour.* La mer Noire.

— *Hæc...* On dit que ces pays, qui ne formaient autrefois qu'un seul continent, ont été violemment séparés par la force des eaux. (VIRGILE, *Æn.*, III, 414.)

— *Sterilisque...* Et un marais, longtemps stérile et battu de la rame, nourrit aujourd'hui les villes voisines et connaît la charrue féconde du laboureur. (HORACE, *Art poét.*, 65.)

132. *Et veniunt...* Le lierre n'en vient que mieux sans culture, l'arbousier ne croît jamais plus beau que dans les antres solitaires, et le chant des oiseaux, pour être naturel, n'en est que plus doux. (PROPERCE, I, II, 10.)

— *Toutes choses, dit Platon.* Dans les *Lois*, X, p. 947.

133. *Hos...* Telles sont les premières lois de la nature. (VIRGILE, *Géorg.*, II, 20.)

137. *Entre les Scythes.* Voy. HÉRODOTE, IV, 69.

139. *Chrysippus et Zenon.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, VII, 188.

— *Vascones...* On dit que les Gascons prolongèrent leur vie en usant d'aliments semblables. (JUVÉNAL, *Sat.*, XV, 93.)

142. *Victoria...* Il n'y a de véritable victoire que celle qui force l'ennemi à s'avouer vaincu. (CLAUDIEN, *de Sexto Consulatu Honorii*, v. 248.)

— *Si succiderit...* S'il tombe, il combat à genoux. (SÉNÈQUE, *de Providentia*, c. 2.)

P. 143. *Il est battu non pas de nous, mais de la fortune.* Voy. Sénèque, *de Constantia sapientis,* c. 6.

— *Le capitaine Ischolas.* Voy. Diodore de Sicile, XV, 64.

145. *Livia seconda les appetits d'Auguste à son interest.* Voy. Suétone, *August.*, c. 71. — *A son interest,* c'est-à-dire, « contre son intérêt, à son détriment ».

— *Stratonique.* Voy. Plutarque, *des Vertueux Faits des femmes,* à l'art. *Stratonice.*

148. *Id genus omne...* Et tous les gens de cette espèce. (Horace, *Sat.*, I, II, 2.)

— *A cette cause, dit Platon.* Dans *Critias,* p. 107.

150. Le 25 juin 1589, l'armée catholique subit un échec partiel à La Roche-l'Abeille, après avoir été victorieuse le mois précédent à Jarnac et lorsqu'au mois d'octobre suivant elle devait gagner la bataille de Montcontour.

— Le 7 octobre 1571, les Turcs perdirent une grande bataille navale dans le golfe de Lépante contre les flottes combinées de l'Espagne, de Venise et du Pape.

— *Tous deux y rendirent subitement l'ame.* Athanase, *Epist. ad Serapionem,* et Épiphane, *de Morte Arii,* rapportent ainsi la mort d'Arius

151. Ἢ ζῆν... Ou une vie tranquille ou une mort heureuse. — Il est beau de mourir lorsque la vie est un opprobre. — Il vaut mieux ne pas vivre que de vivre malheureux. (Sentences grecques, d'après Stobée, *Serm.* 20)

— *Quis hominum potest...* Quel homme peut connaître les desseins de Dieu ou imaginer ce que veut le Seigneur? (*Sapient.*, IX, 13.)

152. *Ce passage de Seneca.* Voy. *Epist.* 22.

154. *Le duc de Valentinois.* Voy. Guicciardini, *Historia,* lib. VI, p. 267.

155. *Le seigneur d'Estrée.* Voy. Martin du Bellay, *Mémoires,* liv. II, fol. 85 et 87.

P. 155. *Conjugis*... Contrainte de s'arracher des bras de son nouvel époux, avant que les longues nuits d'une couple d'hivers eussent rassasié l'avidité de leur amour. (CATULLE, LXVIII, 81.)

156. *Le capitaine Rense*. Voy. MARTIN DU BELLAY, *Mémoires*, liv. II, fol. 86.

— *Et le mur en estant brusquement enlevé hors de terre recheut toutes-fois tout* empanné (1588), *tout* empenné (1595). C'est-à-dire, « tout d'une pièce, perpendiculairement, comme une flèche empennée ». *Empenné* ne doit pas être considéré comme une variante de *empanné ;* c'est le même mot orthographié différemment. *A* nasal était fréquemment pris pour *e*, et réciproquement, au XVI[e] siècle.

— *Jason Phereus*. Voy. PLINE, *Nat. Hist.*, VII, 50.

— *Le peintre Protogenes*. ID., *ibid.*, XXXV, 10.

157. *Isabel, royne d'Angleterre, ayant à repasser de Zelande en son royaume*. En 1326. Voy. FROISSART.

— Ταυτόματον... Vers de MÉNANDRE, que Montaigne traduit après l'avoir cité.

— *Icetes*. Voy. PLUTARQUE, *Vie de Timoléon*, c. 7.

158. *Ignatius, pere et fils*. Voy. APPIEN, *Guerres civiles*, IV, page 969.

162. *Propterea que*... Et que, pour cette raison, presque tous les êtres sont couverts ou de cuir, ou de poil, ou de coquilles, ou de callosités, ou d'écorce. (LUCRÈCE, IV, 936.)

163. *Le roy Massinissa*. Voy. CICÉRON, *de Senect.*, c. 10.

— *Et le roy Agesilaus*. Voy. PLUTARQUE, *Vie d'Agésilas*.

— *Cæsar, dict Suetone*. Dans la *Vie de César*, c. 58.

— *Herodote dit*. Liv. III, c. 12.

164. *Tum*... Qui, tête nue, bravait la pluie et les torrents du ciel. (SILIUS ITALICUS, I, 250.)

— *Celuy que les Polonnois ont choisi pour leur roy aprés le*

nostre. Les Polonais choisirent Étienne Bathory après le duc d'Anjou, qui était retourné en France pour y régner sous le nom de Henri III, en 1574.

P. 164. *Varro dict.* Voy. PLINE, *Nat. Hist.*, XXVIII, 6.

— *Le capitaine Martin du Bellay dict.* En ses *Mémoires*, liv. X, fol. 478.

165. *Nudaque* .. Le vin gelé conserve la forme du vase qui le contenait ; on ne le boit pas liquide, la distribution en est faite par morceaux. (OVIDE, *Trist.*, III, 10, 23.)

— *Où le lieutenant de Mithridates avoit livré bataille.* Voy. STRABON, liv. VII, p. 507.

— *Les Romains souffrirent grand desadvantage.* Voy. TITE-LIVE, XX, 54.

— *La retraitte des Grecs.* Voy. XÉNOPHON, *Expédition de Cyrus*, IV, 5.

— *Alexandre vit une nation.* Voy. QUINTE-CURCE, VII, 3.

167. *Virtutem...* Ils croient que la vertu n'est qu'un mot et que le bois sacré n'est que du bois vulgaire. (HORACE, *Epist.*, I, VI, 31.)

— *Sunt qui...* Il y a des gens qui ne conseillent que ce qu'ils croient pouvoir imiter. (CICÉRON, *Tuscul.*, II, 1.) — Le texte de Cicéron est un peu différent : *Reperiebantur nonnulli qui nihil laudarent nisi quod se imitari posse confiderent.*

— *Quam vereri...* Laquelle (la vertu) ils devraient respecter, lors même qu'ils ne pourraient la comprendre. (CICÉRON, *Tuscul. Quæst.*, V, 2.)

168. *En cette grande bataille de Potidée.* Voy. CORNÉLIUS NÉPOS, *Paus.*, c. 1, et HÉRODOTE, IX, 70. — Il s'agit de la bataille de *Platée*, et c'est par inadvertance que Montaigne a écrit *Potidée*.

170. *Sit...* Que, de son vivant, Caton soit plus grand même que César ! (MARTIAL, VI, 32.)

P. 171. *Et invictum*... Et Caton invaincu, ayant vaincu la mort. (MANILIUS, *Astronom.*, IV, 87.)

— *Victrix*... La cause victorieuse plut aux dieux, la cause des vaincus à Caton. (LUCAIN, I, 128.)

— *Et cuncta*... L'univers à ses pieds, hormis le fier Caton. (HORACE, *Od.*, II, 1, 23.)

— *Et le maistre du cœur.* Ou du *chœur*, comme nous écririons aujourd'hui, c'est-à-dire le coryphée, le premier de tous.

— *His*... Et Caton qui leur dicte des lois. (VIRGILE, *Æn.*, VIII, 670.)

172. *Antigonus seut tres-mauvais gré.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*, vers la fin.

— *Charles de Bourgoigne.* Tué devant Nancy, en 1477.

— *En la bataille d'Auroy.* Ou d'*Auray*, près de Vannes. Cette bataille fut livrée sous Charles V, en 1364.

— *Et cosi*... Ainsi l'âme couvre ses passions d'un masque, triste sous un visage gai, gai sous un visage triste. (PÉTRARQUE, fol. 23.)

— *Quand on presenta à Cæsar.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 13.

173. *Tutumque*... Et, dès qu'il crut pouvoir s'attendrir sans péril sur son gendre, il feignit de pleurer et tira quelques gémissements d'une poitrine joyeuse. (LUCAIN, IX, 1037.)

— *Hæredis*... Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le masque. (PUBLIUS SYRUS, *apud A. Gellium*, XVII, 14.)

174. *Estne*... Vénus est-elle odieuse aux nouvelles mariées, ou celles-ci se moquent-elles de la joie de leurs parents par toutes les larmes fausses qu'elles versent en abondance au seuil de la chambre nuptiale? Que je meure, si ces larmes sont vraies! (CATULLE, LXVI, 15.)

175. *Neron, prenant congé de sa mere.* Voy. TACITE,

Annales, XIV, 4. — Tacite n'est pas tout à fait aussi affirmatif sur la sincérité de l'émotion que Néron aurait éprouvée. Il parle de la possibilité d'une comédie jouée.

P. 175. *Largus...* Car, source féconde de lumière, le soleil brillant inonde sans cesse le ciel d'une clarté renaissante et projette rayons sur rayons. (Lucrèce, V, 282.)

— *Artabanus.* Voy. Hérodote, VII, 45.

176. *Nil...* Rien de si prompt que l'âme quand elle conçoit ou qu'elle agit ; elle est plus mobile que tout ce que nous voyons dans la nature. (Lucrèce, III, 183.)

— *Quand Timoleon.* Voy. Plutarque, *Timoléon.*

177. *Si le mot de Bias est vray.* Voy. Diogène Laerce, *Vie de Bias,* à la fin.

— *Rari...* Les bons sont rares : à peine en pourrait-on compter autant que Thèbes a de portes, ou le Nil d'embouchures. (Juvénal, XIII, 26.)

— *Parquoy Bias.* Voy. Diogène Laerce, *Vie de Bias,* I, 86.

178. *Charondas.* Voy. Diodore de Sicile, XII, 4.

— *Et Antisthenes.* Voy. Diogène Laerce, *Vie d'Antisthène.*

179. *Ratio...* C'est la raison et la prudence, et non ces plages d'où l'on voit l'étendue des mers, qui dissipent les chagrins. (Horace, *Epist.,* I, ii, 25.)

— *Et post...* Boileau a traduit : « Le chagrin monte en croupe et galope avec lui. » (Id., *Od.,* III, i, 40.)

— *Hæret...* Le trait mortel reste attaché à son flanc. (Virgile, *Æn.,* IV, 73.)

— *Quid...* Pourquoi aller chercher des pays éclairés d'un autre soleil? Suffit-il donc de fuir sa patrie pour se fuir soi-même? (Horace, *Od.,* II, xvi, 18.)

180. *Rupi...* J'ai rompu mes fers, direz-vous. Oui, comme le chien qui a tiré sur sa chaîne et qui, dans sa fuite, en traîne une partie à son cou. (Perse, *Sat.,* V, 158.)

P. 180. *Nisi*... Si l'âme n'est pas rassise, que de périls, que de combats ingrats à supporter ! Que d'âcres soucis, que d'inquiétudes rongent l'homme livré à ses passions ! Combien traînent de désastres à leur suite l'orgueil, la luxure, la colère ! combien la dissipation et la paresse ! (LUCRÈCE, V, 44.)

— *In culpa*... Vers d'HORACE, *Epist.*, I, XIV, 15, que Montaigne a traduit avant de le citer.

181. *Stilpon*. Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 9.

— *Quand la ville de Nole*. Voy. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, I, 10.

— *C'est ce que le philosophe Antisthenes*. Voy. DIOGÈNE LAERCE, VI, 6.

182. *In solis*... Sois à toi-même le monde dans ta solitude. (TIBULLE, IV, XIII, 42.)

183. *Vah!*... Comment peut-on se mettre en tête d'aimer quelque chose plus que soi-même ? (TÉRENCE, *Adelphes*, act. I, sc. 1, v. 13.)

184. *Rarum*... Il est rare, en effet, que chacun se respecte assez soi-même. (QUINTILIEN, X, 7.)

— *Socrates dit*. Voy. STOBÉE, *Serm.* 41.

185. *Tuta*... Pour moi, quand la fortune m'est contraire, je loue la médiocrité et me contente de peu ; vient-elle à me sourire, je proclame qu'il n'y a de sages et d'heureux que ceux dont le revenu est fondé sur de bonnes terres. (HORACE, *Epist.*, I, XV, 42.)

186. *Arcesilaus*. Voy. DIOGÈNE LAERCE, IV, 38.

187. *Conentur*... Qu'ils ramènent les choses à eux, non eux aux choses. (HORACE, *Epist.*, I, I, 19.)

— *Comme le nomme Saluste*. Dans *Catil.*, c. 4.

— *Que Xenophon attribue à Cyrus*. Dans *Économique*, IV, 20.

— *Democriti*... Démocrite laissait les troupeaux des voi-

sins manger ses moissons, pendant que, dégagé de son corps, son esprit voyageait dans l'espace. (HORACE, *Epist.*, I, XII, 12.)

P. 187. *Le conseil que donne le jeune Pline à Cornelius Rufus.* Voy. PLINE, *Epist.*, I, 3. — Pline parle de *Caninius Rufus* et non de *Cornelius.*

188. *Ciceron qui dict.* Voy. *Orat.*, c. 43.

— *Usque...* Quoi donc! ton savoir n'est-il rien, si l'on ne sait pas que tu as du savoir? (PERSE, *Sat.*, I, 23.)

189. *Les larrons que les Ægyptiens appelloient Philistas.* Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 51. Sénèque les nomme *Philetas,* du grec φηλήθης ou φιλήθης, voleur.

190. *Unusquisque...* Vers de PROPERCE, II, XXV, 38, que Montaigne a traduit avant de le citer.

— *Tacitum...* Parcourant à pas lents les bois silencieux et m'occupant de tout ce qui est digne d'un sage et d'un honnête homme. (HORACE, *Epist.*, I, IV, 4.)

191. *Carpamus...* Jouissons de la vie : nous n'avons à nous que les jours que nous donnons au plaisir. Bientôt tu seras de la cendre, une ombre, un vain mot. (PERSE, *Sat.*, V, 151.)

— *Tun'...* Vieux radoteur, ne travailles-tu donc que pour amuser l'oisiveté du peuple? (PERSE, *Sat.*, I, 22.)

192. *Deux philosophes.* Épicure et Sénèque. Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 7, 21, 25, 68.

193. *Obversentur...* Remplissez-vous l'esprit de nobles images. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, II, 22.)

— *Des deux premiers.* De Pline et de Cicéron.

194. Cicéron, par une lettre à Luccéius (*Ép. fam.*, V, 12), et Pline, par une lettre à Tacite (VII, 33), sollicitent, en effet, ces historiens de ne pas les oublier dans leurs écrits. Mais il y a loin de là à la vanité que Montaigne leur prête, au moins en ce qui concerne Cicéron, dont les lettres

à Atticus, les seules qu'il ait conservées, ne portent pas la marque qu'il se soit préoccupé du public en les écrivant.

P. 195. *Et Terence l'advoüe luy-mesme.* Voy. le prologue des *Adelphes*, v. 15.

196. *Demosthenes disoit.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Démosthène*, c. 4.

— *Imperet...* Qu'il commande, implacable envers l'ennemi qui résiste, clément avec l'ennemi terrassé. (HORACE, *Carm. sæcul.*, 51.)

— *Orabunt...* Que d'autres plaident éloquemment; que d'autres, à l'aide du compas, décrivent les mouvements du ciel et prédisent le cours des astres, son rôle à lui est de savoir gouverner. (VIRGILE, *Æn.*, VI, 849.)

— *De la façon que Philippus.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, c. 1.

— *Et, à ce mesme Philippus.* ID., *Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 25.

197. *Comme Iphicrates respondit.* ID., *de la Fortune*, vers la fin.

— *Et Antisthenes.* ID., *Vie de Periclès*, préambule.

— *Non est ornamentum...* Un arrangement symétrique n'est pas digne de l'homme. (SÉNÈQUE, *Epist.* 115.)

198. *Ces autres deux philosophes.* Épicure et Sénèque.

— *Car ils ont assez de credit avec la posterité.* Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 21.

199. *Il avoit à orer en public.* Voy. PLUTARQUE, *Apoph.*, à l'art. *Cicéron.*

202. *La fama...* La renommée, qui, par la douceur de sa voix, vous enchante, superbes mortels, et vous paraît si belle, n'est rien qu'un écho, un songe, ou plutôt l'ombre d'un songe, qui se dissipe et s'évanouit au vent. (TASSO, *Gerusal.*, canto XIV, st. 63.)

— *Quia etiam...* Parce qu'elle ne cesse pas de tenter

des esprits déjà avancés. (S. August., *de Civit. Dei*, V. 14.)

P. 203. *Vous avez peu que tenir à l'encontre.* C'est-à-dire : « Il s'en faut de peu que vous ne teniez pas à l'encontre. »

— *Car, comme dit Cicero.* Voy. son plaidoyer pour *Archias*, c. 11.

— *Catulus Luctatius.* Voy. Plutarque, *Vie de Marius*, c. 8.

— *Quand l'empereur Charles cinquiesme.* Voy. Guillaume du Bellay, *Mémoires*, fol. 290, et Brantôme, *Vie des hommes illustres*, art. *Antoine de Lève*, t. I, p. 138.

204. *Les ambassadeurs thraciens.* Voy. Plutarque, *Apoph. des Lacédémoniens*, à l'art. *Brasidas.*

— *En la bataille de Crecy.* En 1346. Voy. Froissart, vol. I, c. 30.

— *Plusieurs estimoyent à Romme.* Voy. Plutarque, *Instruction pour ceux qui manient les affaires d'État*, c. 7.

— *Semper enim...* Toujours le dernier arrivé semble avoir, seul, décidé de la victoire. (Tite-Live, XXVII, 45.)

205. *Et Theopompus.* Voy. Plutarque, *Apophth. des Lacédémoniens*, à l'art. *Théopompus.*

— *Plutarque dit en quelque lieu.* Dans le traité intitulé *Que les bêtes brutes usent de la raison*, vers la fin.

— *Aussi l'evesque de Beauvais se trouvant avec Philippe Auguste en la bataille de Bouvines.* Bataille donnée en 1214. Voy. J. du Tillet, *Mémoires*, p. 220.

206. *Volucrem..* Nous louons un cheval pour sa vitesse et pour les palmes nombreuses qu'il a remportées dans les cirques aux applaudissements d'une foule bruyante. (Juvénal, VIII, 57.)

— *Et le feit ainsi de Guillaume, comte de Salsberi, à messire Jean de Nesle.* C'est-à-dire : « Ainsi il remit Guillaume aux mains de Jean de Nesle. »

— *D'une pareille subtilité de conscience à cet autre.* C'est-

à-dire : « Cet évêque voulait bien encore assommer, d'une pareille subtilité de conscience à cette autre subtilité qui lui faisait livrer à un tiers, pour les égorger, les ennemis qu'il avait pris. »

Le texte porte *cet autre* au masculin. Nous avons respecté ce solécisme, qui se reproduit plusieurs fois dans les *Essais*. Voy. notamment page 270.

P. 206. *Hem! vir*... Ah! qu'un homme peut être supérieur à un autre homme! (TÉRENCE, *Eunuque*, act. II, sc. III, v. 1.)

207. *Regibus*... Les rois ont cette coutume, lorsqu'ils achètent des chevaux, de les examiner couverts, de peur que, si le cheval a la tête belle et le pied mou, comme il arrive souvent, l'acheteur ne se laisse séduire par l'aspect d'une croupe arrondie, d'une tête fine ou d'une fière encolure. (HORACE, *Sat.*, I, II, 86.)

— *Comme dit tres-plaisamment un ancien*. Voy. SÉNÈQUE. *Epist.* 76.

208. *Sapiens sibique*... Est-il sage et maître de lui? ne craint-il ni la pauvreté, ni la mort, ni l'esclavage? sait-il résister à ses passions et mépriser les honneurs? renfermé tout entier en lui-même, rond et poli comme la boule que rien n'empêche de rouler, ne laisse-t-il aucune prise à la fortune? (HORACE, *Sat.*, II, VII, 83.)

— *Nonne*... Ne voyons-nous pas que la nature n'exige de nous rien de plus qu'un corps sain et une âme sereine, exempte de soucis et de crainte? (LUCRÈCE, II, 16.)

— *Sapiens, pol!*... Par Pollux! le sage est le propre artisan de son bonheur. (PLAUTE, *Trinummus*, act. II, sc. II, v. 84.)

209. *Scilicet*... Parce que brillent sur lui, enchâssées dans l'or, de grosses émeraudes de la plus belle eau, et parce qu'il est paré de magnifiques habits couleur vert de mer, lesquels il a bientôt fait de souiller dans les orgies et dans de honteux plaisirs. (LUCRÈCE, IV, 1123.)

— *En Thrace*. Voy. HÉRODOTE, V, 7.

P. 210. *Non enim*... Ni les trésors, ni les faisceaux consulaires ne chassent les inquiétudes et les soucis qui voltigent sous les lambris dorés. (HORACE, *Od.*, II, XVI, 9.)

— *Re veraque*... A la vérité, les craintes et les soucis, inséparables de l'homme, ne s'effrayent point du fracas des armes; ils fréquentent hardiment à la cour des rois et n'ont aucun respect pour l'éclat qui environne le trône. (LUCRÈCE, II, 47.)

— *Nec*... La fièvre brûlante ne vous quittera pas plus tôt si vous êtes étendu dans la pourpre et parmi les broderies que si vous gisez sur le grabat du plébéien. (ID., II, 34.)

— *Les flateurs du grand Alexandre.* Voy. PLUTARQUE, *Apophthegmes*, à l'art. *Alexandre*.

— *Ille beatus*... Le bonheur du sage est en lui-même; tout autre bonheur est superficiel. (SÉNÈQUE, *Epist.* 115.)

211. *Hermodorus.* Voy. PLUTARQUE, *Apophthegmes*, à l'art. *Antigonus*.

— *Puellæ*... Que les jeunes filles se l'arrachent, que partout les roses naissent sous ses pas! (PERSE, *Sat.*, II, 38.)

— *Hæc*... Les choses valent selon le possesseur : bonnes à qui sait s'en servir, mauvaises à qui en mésuse. (TÉRENCE, *Heautont.*, act. I, sc. III, v. 21.)

— *Non domus*... Ce ne sont pas ces terres, ce palais, ces monceaux d'or et d'argent, qui guériront de la fièvre celui qui les possède, ou qui purgeront son âme de toute inquiétude; la jouissance exige la santé de l'âme et du corps. Pour qui désire ou qui craint, toutes ces richesses sont comme des tableaux à un chassieux ou des onguents à un podagre : quand le vase est impur, tout ce qu'on y verse s'aigrit. (HORACE, *Epist.*, I, II, 47.)

212. *Comme Platon dit.* Dans les *Lois*, II, p. 579.

— *Si ventri*... Si votre ventre est libre, si vos poumons et vos jambes font leur office, toutes les richesses des rois ne pourront rien ajouter à votre bonheur. (HORACE, *Epist.*, I, XII, 5.)

P. 212. *Totus*... Cousu d'or et d'argent. (TIBULLE, I, II, 70.)

213. *Il sera de l'advis du roy Seleucus*. Voy. PLUTARQUE, *Si l'homme sage doit se mesler des affaires d'État*, c. 12.

— *Ut satius*... Il est plus doux d'obéir que de commander. (LUCRÈCE, V, 1126.)

— *Le roy Hieron, en Xenophon*. Voy. *de la Condition des rois*.

— *Pinguis*... Trop d'amour nous dégoûte, comme l'excès d'un mets agréable affadit l'estomac. (OVIDE, *Amor.*, II, XIX, 25.)

214. *Plerumque*... Un peu de changement ne déplaît pas aux princes : quelquefois un repas frugal, sans tapis et sans pourpre, sous le toit du pauvre, leur a déridé le front. (HORACE, *Od.*, III, XXIX, 13.)

216. *Cæsar appelle roytelets tous les seigneurs ayant justice en France de son temps*. Voy. *de Bello gall.*, VI, 23. Montaigne applique ici aux Gaulois ce que César a dit des Germains.

217. *Maximum*... Le plus grand avantage de la royauté, c'est que le peuple est obligé non seulement de souffrir, mais encore de louer les actions du maître. (SÉNÈQUE, *Thyest.*, act. II, sc. I, v. 30.)

— *Paucos servitus*... Peu d'hommes sont enchaînés à la servitude, beaucoup s'y enchaînent. (SÉNÈQUE, *Epist.* 22.)

218. *Ses courtisans loüoient un jour Julien*. Voy. AMMIEN MARCELLIN, XXII, 10.

— *Diocletian*. Voy. AURÉLIUS VICTOR, *Dioclétien*.

219. *A l'advis d'Anacharsis*. Voy. PLUTARQUE, *Banquet des sept sages*, c. 13.

— *Quand le roy Pyrrhus*. ID., *Vie de Pyrrhus*, c. 7.

— *Nimirum*... C'est sans doute parce qu'il ne connaissait pas bien les bornes qu'on doit mettre à ses désirs et jusqu'où va le plaisir véritable. (LUCRÈCE, V, 1431.)

P. 220. *Mores...* Chacun est l'artisan de sa fortune. (CORNÉLIUS NÉPOS, *Vie d'Atticus*, c. 11.)

222. *De pareille invention corrigea Zeleucus.* Voy. DIODORE DE SICILE, XII, 20.

— *Quicquid principes...* Tout ce que font les princes, il semble qu'ils le commandent. (QUINTILIEN, *Déclam.* 3.)

223. *Platon en ses Loix.* LIV. VII, p. 631.

224. *Alexandre le Grand.* Voy. PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 1 .

225. *L'empereur Othon.* ID., *Vie d'Othon*, c. 8.

— *Car Caton estant prest à se deffaire.* ID., *Vie de Caton d'Utique*, c. 19.

— *Encore avons nous dequoy le comparer.* ID., *ibid.*, c. 8.

226. *En la bataille navale que Augustus gaigna.* Voy. SUÉTONE, *Vie d'Auguste*, c. 16.

227. *Mais, quant au jeune Marius.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Sylla*, c. 13.

— *Pline en allegue.* Dans *Nat. Hist.*, VII, 52.

— *Chez Herodote.* Liv. IV, p. 264. Hérodote en parle, il est vrai, mais en déclarant qu'il n'y croit pas.

— *Et ceux qui escrivent la vie du sage Epimenides.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, I, 109, et PLINE, VII, 52.

228. *La bataille de Dreux.* Gagnée le 19 décembre 1562 par les catholiques sur les protestants.

— *Philopœmen en une rencontre contre Machanidas.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Philopœmen*, c. 6.

229. *En cette aspre bataille d'Agesilaus.* ID., *Vie d'Agésilas*, p. 605.

230. *Guienne* vient d'*Aquitania*, d'où l'on a fait *Aquienne*, puis *Guienne*, et non de *Guillaume*, selon le dit qu'en rapporte Montaigne.

P. 231. *Comme il estoit à l'empereur Geta.* Voy. SPARTIEN, *Geta*, c. 5.

232. *Pythagoras, estant en campagne.* Voy. SEXTUS EMPIRICUS, *adversus Mathem.*, liv. VI, p. 128.

236. L'orthographe du nom de *Du Guesclin* a été très contestée. Voy., à ce sujet, un récit plaisant de FROISSART, vol. III, c. 75.

— *Que Σ. mit T. en procez.* Allusion au *Jugement des voyelles* par Lucien.

— *Non levia...* Il ne s'agit pas ici d'un prix de peu de valeur. (VIRGILE, *Æn.*, XII, 764.)

— *Et l'historien Suetone.* Voy. *Vie d'Othon*, c. 10.

237. *Id cinerem...* Croyez-vous que ce soit là de quoi toucher la cendre et les mânes des morts? (VIRGILE, *Æn.*, IV, 34.)

— *Ad hæc...* C'est le mobile auquel obéirent les généraux romains, grecs et barbares, c'est à cette fin qu'ils rapportèrent mille fatigues et mille labeurs : tant il est vrai que la soif de la gloire est plus grande que celle de la vertu! (JUVÉNAL, *Sat.*, X, 137.)

238. Ἐπέων... Vers d'HOMÈRE, *Iliade*, XX, 249, que Montaigne traduit après l'avoir cité.

— *Vince...* Annibal vainquit les Romains, mais il ne sut pas profiter de sa victoire. (PÉTRARQUE, *Sonnets*, 3[e] partie, f. 141.)

— *Le roy d'Espagne.* Philippe II, qui battit les Français près de Saint-Quentin, en 1556.

— *Consiliis nostris..* Nous avons anéanti la gloire de Lacédémone. (Vers traduit du grec par CICÉRON, *Tuscul.*, V, 17.) C'est le premier des quatre vers qui furent gravés au bas de la statue d'Épaminondas.

— *Africanus.* Surnom de Scipion.

— *A sole...* Du soleil levant au Palus-Méotide (c'est-

à-dire « de l'aurore au couchant »), il n'est pas de guerrier dont les exploits puissent se comparer aux miens. (CICÉRON, *Tusc.*, V, 17.)

P. 239. *Dum*... Lorsque la fortune se déclare et que tout cède à la terreur. (LUCAIN, VII, 734.)

— *En cette escarmouche où Cæsar.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 11.

240. *Vincitur*... Qui défie la mort n'est pas vaincu sans qu'il en coûte au vainqueur. (LUCAIN, IV, 275.)

— *Gravissimi*... Rien de plus aigu que les morsures de la nécessité. (PORCIUS LATRO, *de la Déclamation.*)

— *Voylà pourquoy Pharax.* Voy. DIODORE DE SICILE, XII, 25.

241. *Car Antiochus.* Voy. AULU-GELLE, V, 5.

— *Raison, dit Xenophon.* Dans la *Cyropédie*, IV, 4.

242. *Licurgus.* Voy. PLUTARQUE, *Apophth. des Lacédém.* à la fin de ceux de *Lycurgue.*

— *Si est-ce qu'il en mesprit à Vitellius.* ID., *Vie d'Othon*, c. 3.

243. *L'accident de Pyrrhus.* ID., *Vie de Pyrrhus*, c. 8.

244. *Je des-roberay icy les mots mesmes de Plutarque.* C'est-à-dire ceux de son traducteur Amyot dans la *Vie de Pompée*, c. 19.

— *Et ce grand Gilippus.* Voy. DIODORE DE SICILE, XIII, 33.

245. *D'autres ont reglé ce doubte.* Voy. PLUTARQUE, *Préceptes du mariage*, c. 34.

— *Au passage que l'empereur Charles cinquiesme fit en Provence.* Voy. GUILLAUME DU BELLAY, liv. VI, fol. 258.

— *En cette villaine battaille des deux freres perses.* Voy. XÉNOPHON, *Anab.*, I, 8.

248. *Et male*... Souvent l'imprévoyance réussit et la pru-

dence nous trompe; la fortune n'est pas toujours avec les plus dignes, elle se porte indistinctement de l'un ou de l'autre côté : c'est qu'il est une puissance supérieure qui nous domine et qui tient sous ses lois toutes les choses mortelles. (MANILIUS, IV, 95.)

P. 248. *Des chevaux qu'ils appelloient* funales *ou* dextrarios. *Equus funalis* était le cheval de trait de gauche, celui qu'on attelait en dehors du timon. *Equus dexterior* (et non pas *dextrarius*, qui est un barbarisme, usité seulement dans le latin du moyen âge) était le cheval de main, qu'on tenait à droite. Ainsi nous lisons dans SUÉTONE, *Tibère*, c. 6, que Tibère, encore adolescent, accompagna le char d'Auguste à son triomphe d'Actium, porté sur le cheval de trait de gauche, et Marcellus, fils d'Octavie, sur celui de droite : *Dehinc pubescens Actiaco triumpho currum Augusti comitatus est, sinisteriore funali equo, quum Marcellus, Octaviæ filius, dexteriore veheretur.*

— *Dit Timæus en Platon* Dans le *Timée*, p. 528.

249. *Desultorios equos.* Chevaux de voltige.

— *On dict de Cæsar.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 5.

— *Quibus desultorum...* Comme nos cavaliers qui sautent d'un cheval sur un autre, les Numides avaient coutume de mener deux chevaux à la guerre, et souvent, au fort du combat, ils se jetaient tout armés d'un cheval fatigué sur un cheval frais, tant leur agilité était grande, et tant leurs chevaux étaient dociles! (TITE-LIVE, XXIII, 29.)

— *Il mesprind lourdement à Artibius.* Voy. HÉRODOTE, V, III.

250. *Chäcun sçait du cheval d'Alexandre.* Voy. AULU-GELLE, V, 2.

— *Cæsar en avoit aussi un autre.* Voy. SUÉTONE, *Vie de César*, c. 61.

— *Aussi dict Pline.* Dans *Hist. natur.*, liv. XXVIII, c. 4.

— *On lict en Xenophon.* Dans la *Cyropédie*, liv. IV, c. 3.

P. 250. *Platon la recommande.* Dans les *Lois*, liv. VII, vers le commencement.

251. *Trogus et Justinus.* Voy. JUSTIN, liv. XLI.

— *Et Suetone le remarque plus particulierement de Cæsar.* Dans la *Vie de César*, c. 60.

— *Quo haud dubie...* Où, sans nul doute, le Romain excelle. (TITE-LIVE, IX, 22.)

— *Arma proferri...* Il commande qu'on livre les armes, qu'on amène les chevaux, qu'on rende les otages. (CÉSAR, *de Bello gallico*, VII, 11.)

252. *Cedebant...* Vainqueurs et vaincus se ruaient, se massacraient; nul ne songeaït à fuir. (VIRGILE, *Æn.*, X, 756.)

— *Et quo...* Lorsqu'on abandonne aux vents le soin de diriger ses coups. L'épée est la force du soldat; toutes les nations guerrières combattent par l'épée. (LUCAIN, VIII, 384.)

— *Quoi qu'en die Chrysanthes en Xenophon.* Dans la *Cyropédie*, liv. IV, 3.

— *Primus clamor...* Les premiers cris et la première charge décident de la victoire. (TITE-LIVE, XXV, 41.)

253. *Magnum stridens...* Semblable à la foudre, la Phalarique fendait l'air avec un horrible sifflement. (VIRGILE, *Énéide*, IX, 705.)

— *Saxis globosis...* Habitués à lancer sur la mer les cailloux ronds du rivage, et à tirer, avec leurs frondes, d'une distance considérable dans des cercles de médiocre grandeur, ils blessaient leurs ennemis non seulement à la tête, mais à telle partie de la tête qu'il leur plaisait. (TITE-LIVE, XXXVIII, 29.)

254. *Ad ictus...* Au bruit terrible dont retentissaient les murailles sous les coups des assiégeants, le trouble et l'effroi s'emparèrent des assiégés. (ID., *ibid.*, 5.)

— *Non tam patentibus...* La largeur des plaies ne les effraye pas; et même, lorsqu'elles sont plus larges que

profondes, ils s'en font gloire comme d'une preuve de valeur. Mais si, au contraire, la pointe d'une flèche ou une balle de plomb lancée avec la fronde pénètre profondément dans leurs chairs en ne laissant qu'une trace légère à la surface, alors, furieux de périr par une piqûre, ils se roulent par terre de rage et de honte. (TITE-LIVE, XXXVIII, 21.)

P. 254. *Les dix mille Grecs*. Voy. XÉNOPHON, *Anabas.*, V, 2.

— *Les engeins que Dionysius inventa*. D'après ÉLIEN, *Var. Hist.*, 12, Denys aurait inventé la catapulte.

255. *Cæsar parlant de ceux de Suede*. La Suède était inconnue à César, et, au lieu de *Suede*, il faut lire *Sueve*, peuple d'Allemagne, *Suevorum gens*, dont parle César, *de Bello gall.*, IV, 1.

— *Aux rencontres qui se font à cheval, dict-il*. ID., *ibid.*, IV, 2.

— *Ce que j'ay admiré autresfois*. A Rome, aux Thermes de Dioclétien, le 8 octobre 1581. Voy. le *Voyage en Italie* de MONTAIGNE, t. II, p. 508.

— *Et gens*... Les Massiliens montent leurs chevaux à nu, et, ignorants du frein, ils les dirigent avec une verge. (LUCAIN, IV, 682.)

— *Le roy Alphonce*. Alphonse XI, roi de Léon et de Castille (1309 à 1350), surnommé *le Vengeur* à cause de sa grande victoire de Rio-Salado sur les Maures, qui perdirent 200,000 hommes.

— *Les lettres de Guevara*. Voy. BAYLE, au mot *Guevara*, note H.

— *Et Numidæ*... Et les Numides conduisent leurs chevaux sans frein. (VIRGILE, *Énéide*, IV, 41.)

— *Equi*... Dépourvus de freins, leurs chevaux ont l'allure désagréable, le cou roide et la tête portée en avant. (TITE-LIVE, XXXV, II.)

— *Le Courtisan*. Ouvrage italien, publié en Italie par Balthasar Castiglione en 1528, sous le titre *del Cortegiano*,

P. 256. *Venit...* Et le Sarmate aussi se nourrit du sang de ses chevaux. (Martial, *Spectacul. Lib.*, epig. III, v. 4.)

— *Ceux de Crotte.* Lisez « Crete ». (Valère Maxime, VII, 6, *ext.* 1.)

— Sur les Indes à l'époque de leur découverte, voy. Arrien, *Hist. Ind.*, c. 17.

— *Xenophon recite.* Dans la *Cyropédie*, III, 3.

257. *Le duc de Moscovie.* Voy. *Chronique de Moscovie*, de P. Petrius, Suédois, imprimée en allemand, à Leipsick, en 1620, in-4°, part. II, p. 159.

— *Quintus Fabius Maximus Rutilianus.* Ou mieux *Rullianus.* Voy. Tite-Live, VII, 30.

— *Id cum majore...* « Pour rendre leur choc plus impétueux, débridez vos chevaux, dit-il ; c'est une manœuvre qui a souvent réussi à la cavalerie romaine et lui a fait le plus grand honneur »... Ils débrident leurs chevaux, percent les rangs ennemis, et, retournant sur leurs pas, les traversent encore en brisant toutes les lances et en faisant le plus grand carnage. (Tite-Live, XL, 40.)

258. *Et ne passent les autres à la montre.* C'est-à-dire : « Et l'on n'admet pas d'autres chevaux que ceux-là dans les revues » ; en d'autres termes : « On ne montre pas les autres. »

— *Les Lacedemoniens.* Voy. Plutarque, *Vie de Nicias*, c. 10.

— *Dahas.* Les Dahes. Voy. Quinte-Curce, VII, 7.

— *Dit Herodote.* Liv. I, c. 78.

259. *J'ay veu homme.* Cet Italien dont il est parlé page 255.

261. *Sinistras ..* Ils s'enveloppent la main gauche de leur saie et tirent l'épée. (César, *de Bello civili*, I, 75.)

— *Ce vice d'arrester les passans.* Id., *de Bello gallico*, IV, 5.

P. 262. *Aux bains.* Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 86.

— *Quod pectus...* Tu t'épiles la poitrine, les jambes et les bras. (MARTIAL, II, 62, 1.)

— *Psilothro...* Elle oint sa peau de vigne blanche (employée comme dépilatoire) ou l'enduit de craie détrempée dans du vinaigre. (ID., VI, 93, 9.)

— *Inde...* Alors, du haut du lit où il était couché, Énée parla ainsi. (VIRGILE, *Æn.*, II, 2.)

263. *Et dit on du jeune Caton.* Voy. PLUTARQUE, *Caton d'Utique*, c. 15.

— *Gratatus...* Et, te félicitant, je te donnerai des baisers avec de douces paroles. (OVIDE, *de Ponto,* IV, IX, 13.)

— *Comme tesmoigne l'histoire de celuy.* Voy. SÉNÈQUE, *Epist.* 70.

— *At tibi...* Montaigne vient de donner à entendre ce que signifie ce vers de MARTIAL, II, 58, 11.

— *Pasiclez.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, VI, 89.

264. *Pusi...* Souvent les petits garçons, dans leur sommeil, croient lever leur robe pour pisser dans les demi-cuves. (LUCRÈCE, IV, 1024.)

— *Has...* Gardez ces mets pour vous, riches voluptueux ; nous n'aimons pas la cuisine ambulante. (MARTIAL, VII, 48, 4.)

265. *En la Vie de Flaminius, de Plutarque françois.* Ch. 5 de la traduction d'Amyot.

— *Inguina...* Un esclave, en caleçon de cuir noir, se tient à tes ordres, lorsque, nue, tu prends un bain chaud. (MARTIAL, VII, 35.)

266. *Les anciens Gaulois, dict Sidonius Apollinaris.* Voy. *Carm.*, V, v. 239 et suiv.

— *Dum...* Une heure entière se passe à faire payer les

voyageurs et à atteler la mule qui doit tirer la barque. (Horace, *Sat.*, I, v, 13.)

P. 266. *Spondam...* La ruelle du roi Nicomède. (Suétone, *César*, c. 49.)

— *Quis...* Vite, esclave, que l'on rafraîchisse le falerne dans les eaux de cette source qui coule ici près. (Horace, *Od.*, II, xi, 18.)

— *O Jane!...* O Janus! toi à qui on ne fait pas les cornes par derrière, ni les oreilles d'âne, ni à qui on ne tire la langue autant que pourrait le faire un chien d'Apulie qui a soif. (Perse, *Sat.*, I, 58.)

— *Les dames argienes et romaines.* Voy. Hérodien, IV, ii, 6.

270. *Alter...* Dès qu'ils avaient mis le pied hors de la maison, l'un riait, l'autre pleurait. (Juvénal, *Sat.*, X, 28.)

— *Chasque parcelle, chasque occupation de l'homme l'accuse et le montre egalement qu'un autre.* C'est-à-dire : « Chaque parcelle, chaque occupation de l'homme, l'accuse autant *qu'une autre* parcelle ou occupation. »
Un autre au masculin paraît être une faute d'impression. Voyez un cas semblable page 206.

271. *La responce de Statilius.* Voy. Plutarque, *Vie de M. Brutus*, c. 3.

— *Conformement à la discipline de Hegesias.* Voy. Diogène Laerce, II, 95.

272. *C'est un cordonnier.* Mot d'Agésilas. Voy. Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

— *La responce de Thucididez.* Id., *Vie de Périclès*, c. 5.

— *Et à celle de Theodorus.* Voy. Diogène Laerce, II, 95.

273. *Ariston.* Voy. Quintilien, II, 16.

— *Socrates, Platon.* Dans le *Gorgias*, p. 287.

— *Car L. Volumnius.* Voy. Tite-Live, X, 22.

P. 275. *Nec...* Il explique qu'il n'est pas d'une mince importance de distinguer entre le découpage du lièvre et celui du poulet. (JUVÉNAL, *Sat.*, V, 123.)

— *Hoc salsum...* « Ceci est trop salé, cela est brûlé, ceci est fade. Ah ! voilà qui est bien ! Souvenez-vous de faire ainsi une autre fois. » Je les instruis soigneusement, autant que me le permettent mes faibles lumières. Enfin, Déméa, je les exhorte à se mirer dans leur vaisselle comme dans un miroir et les avertis de tout ce qu'ils ont à faire. (TÉRENCE, *Adelp.*, acte III, sc. III, v. 71.)

— *Si est-ce que les Grecs.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Paul-Émile*, c. 15.

276. *Apolidon.* Personnage du roman d'*Amadis de Gaule.*

277. *Attilius Regulus.* Voy. VALÈRE MAXIME, IV, IV, 6.

278. *Le vieux Caton.* Voy. PLUTARQUE, *Caton le Censeur*, c. 3.

— *Scipion Æmilianus.* Voy. VALÈRE MAXIME, IV, III, 13.

— *Il ne fut taxé que cinq sols et demy.* Voy. PLUTARQUE, *Vie des Gracques*, c. 4.

— *On tient qu'Homere.* Voy. SÉNÈQUE, *Consol. ad Helviam*, c. 12.

279. *Dum...* Ce que nous désirons nous semble préférable à tout le reste. Avons-nous la chose rêvée, nous en désirons une autre, et notre soif est toujours aussi insatiable. (LUCRÈCE, III, 1095.)

280. *Nam...* Voyant que les mortels ont à peu près tout ce qui leur est nécessaire, et que cependant, avec des richesses, avec des honneurs, avec de la gloire, avec des enfants bien nés, ils n'échappent pas encore aux chagrins domestiques, et n'en sont pas moins en butte à mille agitations contraires, il comprit que tout le mal vient du vase même, qui, corrompu intérieurement, gâte tout ce qui y est versé de bon. (ID., VI, 9.)

P. 280. *Communi...* Passage du *de Bello civili*, II, 4, que Montaigne traduit après l'avoir cité.

281. *Je trouve bonne l'opinion de celuy.* D'Alexandre, suivant QUINTILIEN, II, 20.

282. *Democritus disoit.* Voy. PLUTARQUE, *de Placit. philosoph.*, IV, 10.

286. *Il se dit d'aucuns, comme d'Alexandre le Grand.* ID., *Vie d'Alexandre*, c. 1.

— *Mulier...* Vers de PLAUTE, *Mostell.*, acte I, sc. III, v. 116, dont Montaigne donne la traduction.

287. *Rides nos...* Tu te ris de nous, Coracinus, parce que nous ne sentons rien ; j'aime mieux ne rien sentir que sentir bon. (MARTIAL, VI, LV, 4.)

— *Posthume...* Qui sent toujours bon sent mauvais, Posthumus. (ID., II, XII, 14.)

— *Namque...* Je sens plus subtilement les mauvaises odeurs qu'un chien de chasse ne subodore le sanglier dans sa bauge. (HORACE, *Épod.*, XII, 4.)

288. *On lit de Socrates.* Voy. DIOGÈNE LAERCE, II, 25.

289. *Roy de Thunes.* Muley-Haçan, roi de Tunis, qui prit terre à Naples en 1543, mais qui n'y trouva pas Charles-Quint dont il venait implorer l'appui pour la seconde fois contre ses sujets révoltés.

291. *Platon en ses Loix.* Liv. X, au commencement.

292. *Si, nocturnus...* Si, nocturne adultère, tu te couvres la tête d'une cape gauloise. (JUVÉNAL, VIII, 144.)

296. *Et l'empereur Andronicus.* Voy. NICÉTAS, II, 4, mais où il n'est pas question de Lapodius.

— *La premiere de celles de Platon.* Liv. I, p. 569, des *Lois.*

297. *Un evesque a laissé par escrit.* Osorius, évêque de Silvès en Algarves, auteur du livre intitulé *de Rebus gestis*

Emmanuelis regis Lusitaniæ. Voy. sur la version de Montaigne les observations de Bayle, au mot *Dioscoride*, note B.

P. 297. *O Juppiter*. Voy. PLUTARQUE, traité *de l'Amour*, c. 12.

298. *Verbis indisciplinatis*. En termes vulgaires. (S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, X, 29.)

299. *Il y a, ce me semble, en Xenophon*. Montaigne doit se rappeler ici confusément le *Second Alcibiade* de Platon.

— *Quæ*... En demandant des choses que vous ne pouvez confier aux dieux qu'en les prenant à part. (PERSE, II, 4.)

300. *Hoc*... Allons, dis à Staïus ce que tu voudrais obtenir de Jupiter. « Grand Jupiter ! ô bon Jupiter ! » s'écriera Staïus. Et tu crois que Jupiter ne dira pas comme Staïus? (ID., II, 21.)

— *La royne de Navarre Marguerite*. Sœur de François Ier et femme de Henri d'Albret, roi de Navarre. Voyez, pour ce qu'elle raconte ici, sa *Journée* III, *nouvelle* 25.

301. *Tacito*... Nous murmurons à voix basse des prières criminelles. (LUCAIN, V, 104.)

— *Haud*... Il ne serait pas facile de proscrire des temples la prière à voix basse : peu d'hommes seraient en état d'exprimer tout haut leurs vœux. (PERSE, II, 6.)

— *Clare*... Qui disait clairement et à haute voix : « Apollon ! » puis qui ajoutait tout bas, des lèvres, craignant d'être entendu : « O belle Laverne ! donne-moi les moyens de tromper et de passer pour un homme de bien ; couvre mes fautes du voile de la nuit et mes larcins d'un nuage. » (HORACE, *Epist.*, I, XVI, 59.)

— *Les dieux punirent grievement les iniques vœux d'Œdipus*. Voy. PLATON, *Second Alcibiade*, au commencement.

302. *Ny les dieux ny les gens de bien, dict Platon*. Dans les *Lois*, IV, p. 716.

303. *Immunis*... La main innocente qui touche l'autel apaise aussi sûrement les dieux irrités avec un simple gâ-

teau de farine et quelques grains de sel que par l'immolation de riches victimes. (HORACE, *Od.*, III, XXIII, 17.)

P. 303. *Comment! dict le jeune Caton.* Voy. PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique,* c. 20.

305. *Auguste retrancha cinq ans.* Voy. SUÉTONE, *Auguste*, c. 12.

— *Servius Tullius.* Voy. AULU-GELLE, X, 28.

306. *Si l'espine...* Si l'épine ne pique pas en naissant, à peine piquera-t-elle jamais.

307. *Ubi...* Lorsque le corps s'est affaissé sous le poids des ans et que la machine est détraquée, le génie aussi se détraque, l'esprit délire et la langue extravague. (LUCRÈCE, III, 452.)





TABLE

DU TOME DEUXIÈME

LIVRE PREMIER

(SUITE)

3091 5-22. — Imp. HEMMERLÉ, PETIT et Cie.
2, 4 et 4 bis, rue de Damiette.

